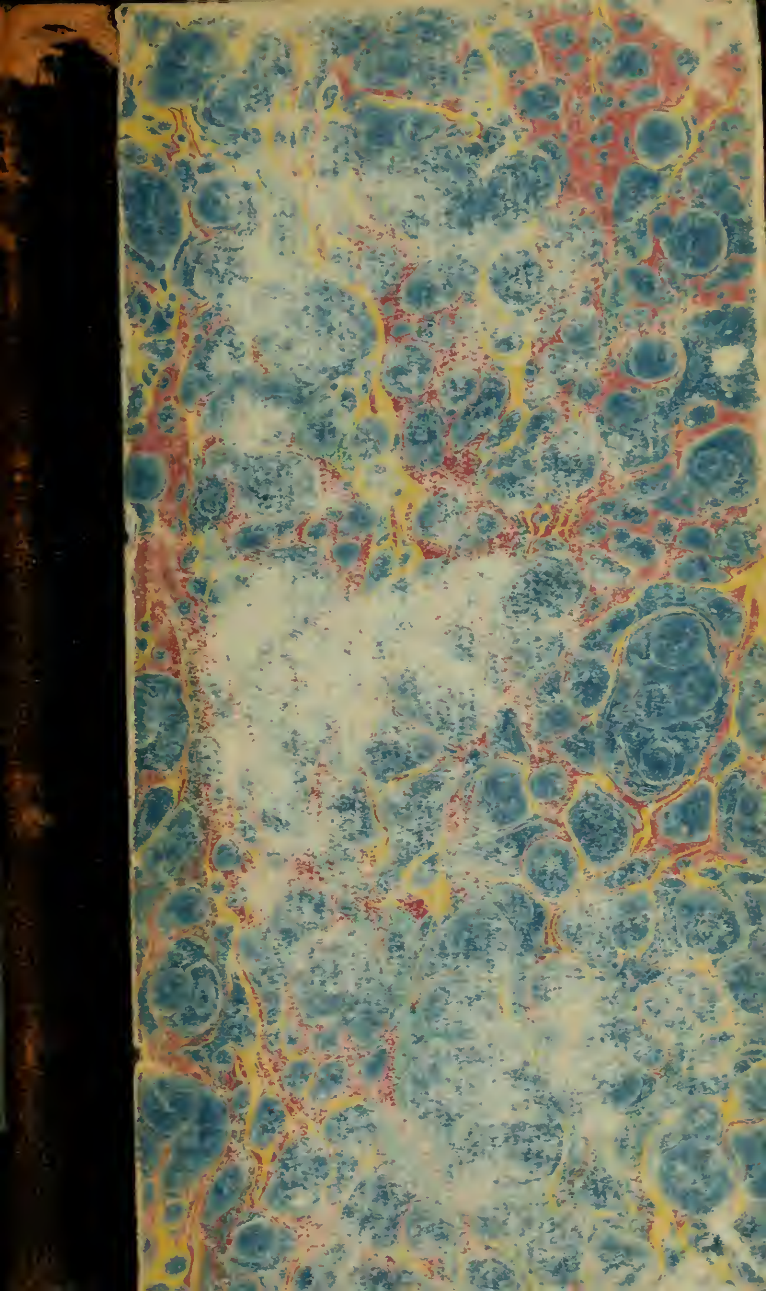
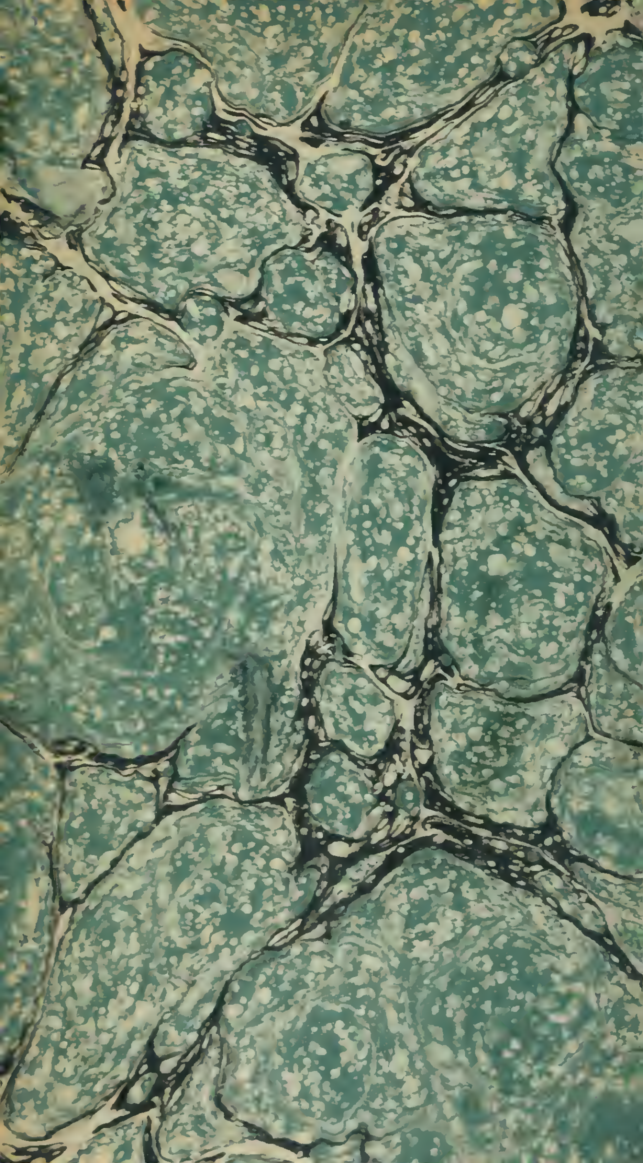
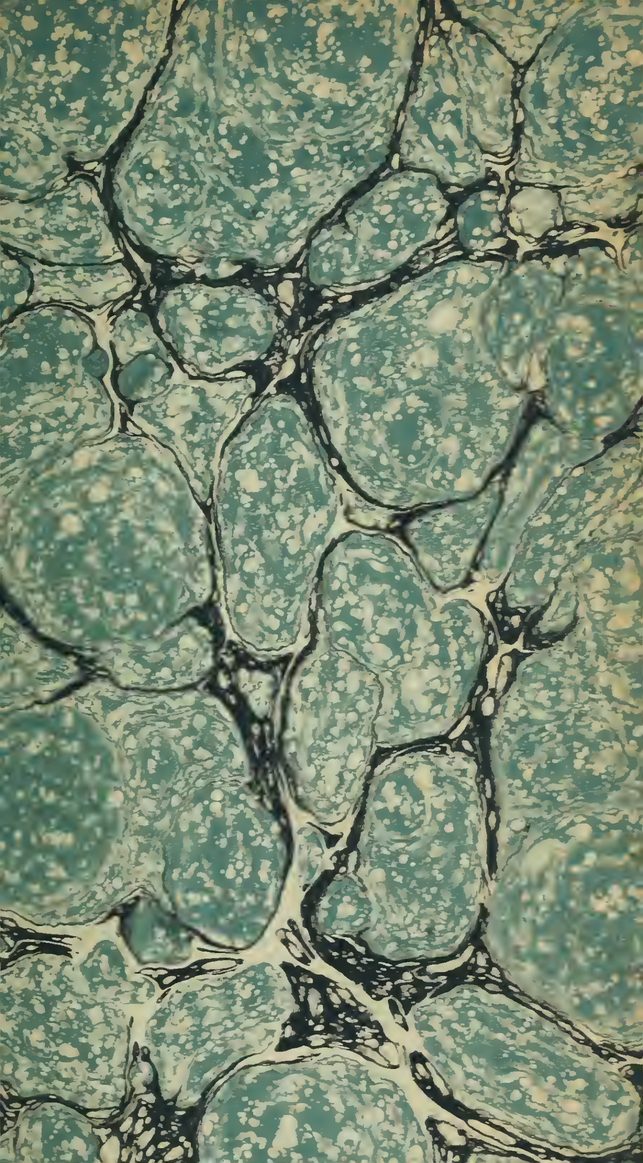






ŒUVRES

DE

C. MAROT

DE CAHORS

VALET DE CHAMBRE DU ROY

TOME TROISIÈME



PARIS
DELARUE, LIBRAIRE-EDITEUR
5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5

C. MAROT

Il a été tiré de cette édition :

50 exemplaires sur papier de Chine. . 4 fr. »
100 exemplaires sur papier vergé à la forme . . . . 3 fr. 50
25 exemplaires sur papier vergé teinté. 3 fr. 50
25 exemplaires sur papier rosé (cuisse de nymphe émue). . . . . 3 fr. »

ŒUVRES

DE

C. MAROT

DE CAHORS

VALET DE CHAMBRE DU ROY

ÉDITION REVUE SUR CELLE DE 1544

NOTICE PAR BENJAMIN PIFTEAU

TOME TROISIÈME



PARIS

DELARUE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

23, RUE DE SEINE, 23



EPIGRAMMES

A RENÉE DE PARTENAY

Quand vous oyez que ma Muſe reſonne
En ce Boſquet, qu'Oyſeaux font reſonner
Vous vous plaingnez que rien je ne vous donne,
Et je me plains que n'ay que vous donner,
Sinon un cueur, tout preſt à s'addonner
A voz plaiſirs. Je vous en fay donc offre :
C'eſt le treſor le meilleur de mon Coffre :
Servez vous en, ſi deſir en avez
Mais quel beſoing eſt-il, que je vous offre
Ce que gaigner d'un chacun vous ſavez?



DU MOIS DE MAY, ET D'ANNE

Mois Amoureux, mois veſtu de verdure,
Mois qui tant bien les cueurs fait esjouïr,
Comment pourras, veu l'ennuy que j'endure,
Faire le mien de lieſſe jouir?
Ne prez, ne champs, ne Roſſignols ouïr
N'y ont pouvoir : quoy donc? je te diray :
Tant ſeulement fay Anne resjouïr,
Incontinent je me resjouïray.

DE SON FEU ET DE CELUY QUI SE PRINT AU BOSQUET DE FERRARE

Puis qu'au milieu de l'eau d'un puiſſant fleuve,
Le vert Boſquet par feu eſt conſumé,
Pourquoy mon Cueur en cendre ne ſe treuve
Au feu, ſans eau, que tu m'as allumé?
Le cueur eſt ſec, le feu bien enflammé :
Mais la rigueur (Anne) dont tu es pleine,
Le voir ſouffrir ha tousjours mieux aymé,
Que par la Mort mettre fin à ſa peine.

AU ROY

Tandis que j'eſtois par chemin,
L'eſtat ſans moy print ſa cloture :
Mais (Sire) un peu de Parchemin
M'en pourra faire l'ouverture :

Puis le Treforier dit, & jure,
Si du Parchemin puis avoir,
Qu'il m'en fera par fon favoir
De l'Or : c'eft une grand pratique :
Et ne l'ay encore fceu voir
Dans les fourneaux du Magnifique.

A MONSIEUR PREUDHOMME

TRESORIER DE L'ESPARGNE

Va toft, Dizain, folliciter la fomme,
J'en ay befoing : pourquoy crains, & t'amufes
Tu as affaire à un deux fois Preudhomme,
Grand amateur d'Apollo & des Mufes :
Afin (pourtant) que de s'Amour n'abufes,
Parle humblement, que mon zelle apperçoive,
Et qu'en lifant quelque plaifir conçoive.
Mais dequoy fert tant d'admoneftement ?
Fay feulement que fi bien te reçoive,
Que recevoir je puiffe promptement.

A ANNE

TENCÉE POUR MAROT

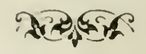
Puis que les Vers que pour toy je compofe,
T'ont fait tencer, Anne ma Sœur, m'Amie,
C'eft bien raifon que ma main fe repofe;
Ce que je fay : ma Plume eft endormie,

Encre, papier, la main pasle & blesmie
Reposent tous par ton commandement :
Mais mon Esprit reposer ne peult mie,
Tant tu me l'as travaillé grandement.
  Pardonne donc à mes Vers le tourment,
Qu'ilz t'ont donné : & ainsi que je pense,
Ilz te feront vivre eternellement :
Demandes tu plus belle recompense?

A DEUX JEUNES HOMMES QUI ESCRIVOIENT A SA LOUANGE

SAVOIR ANTOINE DU MOULIN MASCONNOIS ET CLAUDE GALAND

ADOLESCENS, qui la peine avez prise
De m'enrichir de los non merité,
Pour en louant dire bien verité,
Laissez moy là : & louez moy Loïse.
C'est le doux feu, dont ma Muse est esprise,
C'est de mes Vers le droit but limité :
Haulsez la donc en toute extrémité :
Car bien prisé me sens, quand on la prise.
  Et n'en querez, dequoy louër la faut :
Rien qu'amitié en elle ne defaut :
J'y ay trouvé amitié à redire :
Mais, au surplus, escrivez hardiment
Ce que voudrez : faillir aucunement.
Vous ne sauriez, sinon de trop peu dire.



D'UNE MAL MARIÉE

Fille qui prend facheux mary
(Ce disoit Alix à Colette),
Aura tousjours le cueur marry,
Et mieux vaudroit dormir seulette.
Il est vrai, dit sa sœur doucette :
Mais contre un facheux endormy,
La vraye & certaine recepte
Ce seroit de faire un Amy.

A UNE

PORTANT BLEU POUR COULEURS

Tant que le Bleu aura nom loyauté,
Si on m'en croit, il vous sera osté :
J'entens osté, sans jamais le vous rendre.
Mais quand verrez conclud, & arresté,
Que Bleu sera nommé legereté,
Vous le pourrez à l'heure bien reprendre.

A CRAVAN, SIEN AMY, MALADE

Amy Cravan, on t'ha fait le rapport
Depuis un peu, que j'estois trespassé :
Je prie à Dieu que le diable m'emport
S'il en est rien, ne si j'y ay pensé.

Quelque ennemy ha ce bruit avancé,
Et quelque amy m'ha dit que mal te portes :
Ce ſont deux bruits de différentes ſortes.
Las l'un dit vray : c'est un bruit bien mauſade :
Quand à celuy qui ha fait l'embaſſade
De mon treſpas, croy moy qu'il ment, & mord :
Que pleuſt à Dieu que tu fuſſes malade,
Ne plus ne moins qu'à preſent je ſuis mort.

A MONSIEUR LE DUC DE FERRARE

Quand la vertu congneut que la Fortune
Me conſeilloit abandonner la France,
Elle me dit : Cherche terre opportune
Pour ton recueil et pour ton aſſeurance :
Incontinent, Prince, j'eus eſperance :
Qu'il feroit bon devers toy ſe retraire,
Qui tous enfans de Vertu veux attraire,
Pour decorer ton Palais ſomptueux :
Et que plaiſir ne prendrois à ce faire,
Si tu n'eſtois toy meſmes vertueux.

A SES AMIS

QUAND LAISSANT LA ROYNE DE NAVARRE FUT RECEU EN LA MAISON ET ESTAT DE MA DAME RENÉE DUCHESSE DE FERRARE

Mes amis, j'ay changé ma Dame :
Une autre ha deſſus moy puiſſance,

Née deux fois, de nom, & d'ame,
Enfant de Roy par ſa naiſſance :
Enfant du Ciel par connoiſſance
De celuy qui la ſauvera,
De ſorte, quand l'autre ſaura,
Comment je l'ay telle choiſie,
Je ſuis bien ſeur qu'elle en aura
Plus d'aiſe que de jalouſie.

HUITAIN

FAIT A FERRARE

De ceux qui tant de mon mal ſe tourmentent,
J'ay d'une part grande compaſſion :
Puis je m'en rys, en voyant qu'ilz augmentent
Dedans m'amie un feu d'affection :
Un feu, lequel par leur invention
Cuident eſtaindre. O la povre cautelle !
Ilz ſont plus loing de leur intention,
Qu'ilz ne voudroient que je fuſſe loing d'elle.

A MONSIEUR CASTELLANUS

EVESQUE DE TULLES

Tu dis, Prelat, Marot eſt pareſſeux,
De luy ne puis quelque œuvre veoir :
Fais tant qu'il ayt biens ſemblables à ceux,
Que Mecenas à Marot feit avoir :

Ou moins encor : lors fera ſon devoir
D'eſcrire Vers, en grand nombre, & haut ſtile,
Le Laboreur ſur la terre infertile
Ne picque bœuf, ne charruë ne maine :
Bien eſt-il vray, que champ gras & utile,
Donne travail, mais plaiſante eſt la peine.

A LA VILLE DE PARIS

Paris, tu m'as fait maints alarmes,
Juſqu'à me pourſuivre à la mort :
Je n'ay que blaſonné tes armes :
Un ver, quand on le preſſe, il mord :
Encor la coulpe m'en remord :
Ne ſay de toy comment ſera :
Mais de nous deux le diable emport
Celuy qui recommencera.

POUR LE PERRON DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN

AU TOURNOY DES CHEVALIERS ERRANS

Icy eſt le Perron
D'amour loyale & bonne,
Ou maint coup d'eſperon,
Et de glaive ſe donne.
Un Chevalier Royal
Y ha dreſſé ſa Tente,

Et ſert de cueur loyal
Une Dame excellente.
  Dont le nom gracieux
N'eſt ja beſoing d'eſcrire :
Il eſt eſcrit aux Cieux,
Et de nuict ſe peult lire.
  C'eſt endroit de foreſt
Nul Chevalier ne paſſe,
Sans confeſſer qu'elle eſt
Des Dames l'outrepaſſe.
  S'il en doubte, ou debat,
Point ne faut qu'il preſume
S'en aller ſans combat :
C'eſt du lieu la coutume.

POUR LE PERRON DE MONSEIGNEUR D'ORLÉANS

Voicy le Val des conſtans Amoureux,
Où tient le Parc l'Amant chevalereux,
Qui n'ayma onc, n'ayme, & n'aymera qu'une.
  D'icy paſſer n'aura licence aucune
Nul Chevalier, tant ſoit preux & vaillant,
Si Ferme Amour eſt en luy deffaillant.
  S'il eſt loyal, & veult que tel ſe treuve,
Il lui convient lever pour ſon eſpreuve
Ce Marbre noir : & ſi pour lui trop poiſe,
Chercher ailleurs ſon advanture voiſe.



DE MONSIEUR DU VAL

TRESORIER DE L'ESPARGNE

Toy noble efprit, qui veux chercher les Mufes,
En Parnafus (croy moy) ne monteras :
De les trouver fur le Mont tu t'amufes,
Dont, fi m'en crois, au Val t'arrefteras :
Là d'Helicon la fontaine verras,
Et les neuf fœurs, Mufes bien entenduës,
Qui puis un peu (ainfi le trouvera)
Du mont Parnafe, au Val font defcenduës.

RESPONSE DE DU VAL

Toy noble efprit, qui voudras t'arrefter
En aucun Val, pour les neuf Mufes voir,
Et tous tes fens de nature apprefter,
Pour aucun fruict de leur fcience avoir,
Ne penfe pas un tel bien recevoir
D'un Val en friche, ou ces Sœurs ont trouvé
Nouveau Vaffal : mais s'il eft abbreuvé
De la liqueur qui par Marot diftille
De Parnafus, lors fera efprouvé,
Combien tel Mont peult un Val faire utile.

DE MADAME DE L'ESTRANGE

Celle qui porte un front cler & ferain
Semblant un Ciel, ou deux Planetes luifent,

En entretien, grace, & port fouverain,
Les autres paffe autant qu'Argent l'Erain,
Et tous ces poincts à l'honorer m'induifent.
Les efcrivans qui fes vertus deduifent,
La nomment tous ma Dame de l'Eftrange :
Mais, veu la forme, & la beauté qu'elle ha,
Je vous fupply, compagnons, nommez la
Dorefnavant : ma Dame qui eft Ange.

A L'EMPEREUR

Lors que (Cefar) Paris il te pleut voir,
Et que pour toy la Ville étoit ornée,
Un jour devant il ne feit que plouvoir,
Et lendemain claire fut la journée.
Si donc faveur du Ciel te fut donnée :
Cela, Cefar, ne nous eft admirable :
Car le Ciel eft, comme par deftinée,
Tout coutumier de t'eftre favorable.

DE VISCONTIN, ET DE LA CALANDRE DU ROY

Incontinent que Vifcontin mourut,
Son ame entra au corps d'une Calandre :
Puis de plein vol vers le Roy s'en courut,
Encor un coup fon fervice reprendre :
Et pour mieux faire à fon maiftre comprendre,
Que c'eft luy mefme, & qu'il est revenu,

Comme on l'ouit parler gros, & menu,
Contrefaiſant d'hommes geſte & faconde,
Ores, qu'il eſt Calandre devenu,
Il contrefait tous les Oyſeaux du monde.

D'UN GROS PRIEUR

Un gros Prieur ſon petit fils baiſoit,
Et m'ignardoit au matin en ſa couche :
Tandis roſtir ſa Perdrix on faiſoit :
Se leve, crache, eſmeutit, & ſe mouche :
La Perdrix vire : Au ſel de broque en bouche
La devora, bien ſavoit la ſcience :
Puis quand il eut prins ſur ſa conſcience
Broc de vin blanc, du meilleur qu'on eſliſe;
Mon Dieu, dit-il, donne moy patience,
Qu'on ha de maux pour ſervir ſainte Egliſe.

DE LA VILLE DE LYON

On dira ce que lon voudra
Du Lyon, & ſa cruauté :
Touſjours, ou le ſens me faudra,
J'eſtimeray ſa privauté :
J'ay trouvé plus d'honneſteté,
Et de nobleſſe en ce Lyon,
Que n'ay pour avoir frequenté
D'autres beſtes un million.



A UNE

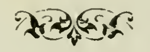
DONT IL NE POVOIT OSTER SON CUEUR

Puis qu'il convient pour le pardon gaigner,
De tous pechez faire confeſſion :
Et pour d'Enfer l'eſperit eſloingner,
Avoir au cœur ferme contrition :
Je te ſupply fay ſatisfaction
Du povre cueur qu'en peine tu retiens :
Ou ſi le veux en ta poſſeſſion,
Confeſſe donc mes pechez & les tiens.

A PIERRE MARREL

LE MERCIANT D'UN COUTEAU

Ton vieil Couteau, Pierre Marrel, rouillé
Semble ton Vit, ja retraict & mouillé :
Et le Fourreau tant laid ou tu l'engaines,
C'eſt que tousjours as aymé vieilles Gaines :
Quant à la corde à quoy il eſt lié,
C'eſt qu'attaché ſeras, & marié :
Au Manche auſſi de Corne, congnoit on
Que tu feras cornu comme un Mouton :
Voila le ſens, Voila la prophetie
De ton Couteau, dont je te remercie.



DE ALIX, ET DE MARTIN

Martin eſtoit dedans un bois taillis
Avec Alix, qui par bonne maniere
Dit à Martin : Le long de ces Pallis
T'amie Alix d'Amour te fait priere :
Martin dit lors, S'il venoit par derriere
Quelque lourdaut, ce ſeroit grand vergongne :
Du Cul (dit-elle) vous ferez ſigne, Arriere,
Paſſez chemin, laiſſez faire beſongne.

D'UN CHEVAL, ET D'UNE DAME

Si j'ay contant un beau Cheval payé,
Il m'eſt permis de dire qu'il eſt mien :
Qu'il ha beau trot, que je l'ay aſſayé,
En ce faiſant cela me fait grand bien.
Donques ſi j'ay payé contant & bien
Celle qui tant ſous moy le Cul leva,
Il m'eſt permis de vous dire combien
Elle me couſte, & quel emble elle va.

D'UNE DAME DESIRANT VOIR MAROT

Ains que me voir, en liſant mes eſcrits,
Elle m'ayma : puis voulut voir ma face :
Si m'ha veu noir, & par la barbe gris :
Mais pour cela ne ſuis moins en ſa grace.

O gentil cueur, Nymphe de bonne race,
Raiſon avez : car ce corps ja griſon,
Ce n'eſt pas moy, ce n'eſt que ma priſon :
Et aux eſcrits, dont lecture vous feiſtes,
Voſtre bel œil (à parler par raiſon)
Me veit trop mieux, qu'à l'heure que me veiſtes.

A UNE DAME DE LYON

Sus lettre faictes la petite
A la brunette Marguerite.

Si le loiſir tu as, avec l'envie
De faire un tour icy pres ſeulement,
Je te rendray bon compte de ma vie,
Depuis le ſoir qu'eus à toy parlement :
Ce ſoir fut court : mais je ſay ſeurement
Que tu en peux donner un par pitié,
Qui dureroit dix fois plus longuement,
Et ſembleroit plus court de la moitié.

RESPONSE PAR LADICTE DAME

Lettre, ſaluez humblement,
De Maro le ſeul fils, Clement.

Quand tu voudras, le loiſir & l'envie
Dont me requiers : ſera bien toſt venuë,
Et de plaiſir ſeray toute ravie
Lors me voyant de toy entretenuë.

Le fouvenir de ta grace congnuë
Du foir auquel j'eus à toy parlement,
Souvent me fait par amour continuë
Avoir defir de recommencement.

A MONSIEUR CRASSUS

QUI LUI VOULOIT AMASSER DEUX MILLE ESCUZ

Cesse, Crassus, de Fortune contraindre,
Qui grand trefor ne veult m'eftre ordonné :
Suffife toy qu'elle ne peult eftaindre
Ce nom, ce bruit, que vertu m'ha donné :
C'eft à François, ce grand Roy couronné
A m'enrichir. Quant aux efcus deux mille
Que m'affembler ne trouves difficile
D'autant d'amis : En verité je tien,
Qu'il n'y ha chofe au Monde plus facile,
Si tous avoient femblable cueur au tien.

DE LA CONVALESCENCE DU ROY

1537

Roy des François, François premier du nom,
Dont les vertus paffent le grand renom,
Et qui en France, en leur entier ramaines
Tous les beaux arts, & fciences Romaines :
O de quel grand benefice eftendu,
De Dieu fur nous, à nous il t'ha rendu !

Qui pour accés de Fievre longue & groſſe,
Avois desja le pied dedans la foſſe!
Ja te plouroit France de cueur & d'œil :
Ja pour certain, elle portoit le dueil :
Mais mort qui feit de toy ſi grans approches,
Jamais ne ſent endurer nos reproches :
Et t'ha rendu, par grand deſpit, à nous,
Dont devant Dieu nous ployons les genoux.
Ainſi tu ſais combien, par faux alarmes,
La mort ha fait, pour toy, jetter des larmes.
Et ſi te peux vanter en verité
De ſucceder à ta poſterité :
Et d'eſtre Roy apres ton ſucceſſeur :
Car ja pour Roy le tenons pour tout ſeur.
Vy donc François, ainſi que d'une vie,
D'entre les mains des trois Parques ravie :
Pren les plaiſirs & biens qui s'envolloient,
Et qui de toy deſrober ſe vouloient.
Que Dieu te doint venir tout bellement
Au dernier point naturel, tellement
Que de la vie en ce point retournée,
Ne puiſſes perdre une ſeule journée.

AU ROY

Si mon Seigneur, mon Prince, & plus que Pere,
Qui des François, François premier ſe nomme,
N'eſtoit point Roy de ſa France proſpere,
Ne Prince avec, mais ſimple gentilhomme,
J'irois autant dix fois par delà Romme,
Que j'en ſuis loing, chercher ſon accointance,

Pour ſa vertu, qui plus fort le couronne
Que ſa fortune & Royale preſtance :
Mais ſouhaiter cas de telle importance,
Seroit vouloir mon bien particulier,
A luy dommage, & tort faict à la France,
Qui a beſoing d'un Roy tant ſingulier.

DIZAIN AU ROY ENVOYÉ DE SAVOYE

1543

Lors que la peur met aux talons des aiſles,
L'homme ne ſçait où s'enfuïr, ne courre :
Si en Enfer il ſçait quelques nouvelles
De ſa ſeurté, au fin fons il ſe fourre :
Puis peu à peu ſa peur vient à eſcourre,
Ailleurs s'en va, Sire, j'ay fait ainſi :
Et vous requier de permettre qu'icy
A ſeureté, ſervice je vous faſſe.
Puny aſſez je feray en ſoucy,
De plus ne voir voſtre Royale face.

DU RETOUR DE TALLART A LA COURT

Puis que voyons à la Court revenuë
Tallart la fille, à nulle autre ſeconde,
Confeſſer fault par ſa ſeule venuë,
Que les eſpritz reviennent en ce monde :
Car rien qu'Eſprit n'eſt la petite blonde,
Eſprit qui point aux autres ne reſſemble

Veu que de peur, s'ilz reviennent, on tremble
Mais ceſtuy-cy, n'eſpovente ne nuit.
O eſprit donc, bon ſeroit, ce me ſemble,
Aveques toy rebaſter toute nuict!

DIZAIN

Malheureux ſuis, ou à malheureux maiſtre,
Qui tant de fois, ſur moy a deſiré,
Qu'aupres de luy ſa Déeſſe peuſt eſtre,
Par qui long temps l'Amour ha martyré.
Or elle y eſt. Mais ce Dieu a tiré
Dedans ſon cueur autre fleſche nouvelle.
Mon maiſtre (helas), voyez choſe cruelle :
Car d'un coſté voſtre deſir m'advient,
De l'autre non : car je porte avec elle
Un autre amy, qui voſtre place tient.

DIZAIN

Une Dame du temps paſſé
Vey n'agueres entretenuë,
D'un vieil gentilhomme caſſé,
Qui avoit la barbe chenuë :
Alors la ſouhaitaſtes nuë
Entre ſes braz : mais puis qu'il tremble,
Et puis que morte elle reſſemble,
Monſieur, ſi pitié vous remord,
Ne les faictes coucher enſemble,
De peur qu'ilz n'engendrent la mort.

DE LA FILLE DE VAUGOURT

Vaugourt parmy ſa domeſtique bande,
Voyant ſa fille Auguſtine, ja grande,
S'attendoit bien de brief un Gendre avoir,
Et enfans d'elle agreables à voir,
Qui luy rendroyent ſa vieilleſſe contente.
Or a perdu ſa fille & ſon attente :
Et lui a prins la Mort, par un treſpas,
Ce qu'il avoit, & ce qu'il n'avoit pas.

D'YSABEAU

Ysabeau, ceſte fine mouche,
Clavier (tu entens bien Clement)
Je ſçay que tu ſçays qu'elle eſt louche,
Mais je te veux dire comment :
Elle l'eſt ſi horriblement,
Et de ſes yeux ſi mal s'acouſtre,
Qu'il vaudroit mieux, par mon ſerment,
Qu'elle fuſt aveugle tout outre.

A ANNE

Le cler Soleil par ſa preſence efface,
Et fait fuir les ténebreuſes nuictz :
Ainſi pour moy (Anne) devant ta face
S'en vont fuyant mes langoureux ennuyz.

Quand ne te voy, tout ennuyé je fuis :
Quand je te voy, je fuis bien d'autre forte.
Dont vient cela ? fçavoir je ne le puis,
Si n'eft d'Amour, Anne, que je te porte.

A UN JEUNE ESCOLIER DOCTE

GRIEVEMENT MALADE

Charles, mon filz, prenez courage,
Le beau temps vient apres l'orage,
Apres maladie fanté :
Dieu a trop bien en vous planté,
Pour perdre ainfi fon labourage.

HUICTAIN

J'ay une lettre entre toutes eflite :
J'ayme un pais, & ayme une chanfon :
N'eft la lettre, en mon cueur bien efcrite,
Et le pais eft celuy d'Alençon.
La chanfon eft (fans en dire le fon)
Alegez moy douce plaifant' brunette :
Elle fe chante à la vieille façon :
Mais c'eft tout un, la brunette eft jeunette.

HUICTAIN

Plus ne fuis ce que j'ay efté,
Et ne le fçaurois jamais eftre.

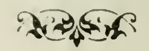
Mon beau printemps, & mon eſté
On fait le ſault par la feneſtre.
Amour, tu as eſté mon maiſtre,
Je t'ay ſervy ſur tous les Dieux.
O ſi je pouvois deux fois naiſtre,
Comment je te ſervirois mieux!

RESPONSE AU HUICTAIN PRECEDENT

Ne menez plus tel deſconfort,
Jeunes ans ſont petites pertes :
Voſtre aage eſt plus meur & plus fort,
Que ces jeuneſſes mal expertes.
Boutons ſerrez, Roſes ouvertes,
Se paſſent trop legerement :
Mais du Roſier les fueilles vertes
Durent beaucoup plus longuement.

SUR LE MESMES PROPOS

Pourquoy voulez-vous tant durer,
Ou renaiſtre en fleuriſſant aage?
Pour aymer & pour endurer.
Y trouvez vous tant d'avantage?
Certes celuy n'eſt pas bien ſage
Qui quiert deux fois eſtre frappé :
Et veult repaſſer un paſſage
Dont il eſt, à peine, eſchappé.



A MADAME DE LA BARME

PRES DE NECY EN GENEVOYS

A Dieu ce bel œil tant humain,
Bouche de bon propos armée,
D'ivoyre la gorge & la main,
Taille ſur toutes bien formée.
Adieu douceur tant eſtimée,
Vertu à l'ambre reſſemblant :
Adieu de celui mieux aymée
Qui moins en monſtra de ſemblant.

SALUTATION DU CAMP DE MONSIEUR D'ANGUIEN A SIRISOLE

Soit en ce camp paix pour mieux faire guerre :
Dieu doint au chef ſuite de ſon bonheur,
Aux chevaliers deſir de loz acquerre,
Aux piëtons proufit, joint à l'honneur.
Tout aux deſpens, & au grand deshonneur
De l'ennemy. S'il ſe jette en la plaine,
Soit ſon cueur bas, ſon entreprinſe vaine :
Pouvoir en vous de le vaincre, & tuer,
Et à Marot occaſion & veine,
De par eſcrit voz noms perpetuer.



AU ROY

POUR ESTRE REMIS EN SON ÉTAT

Si le Roy ſeul ſans aucun y commettre,
Met tout l'eſtat de ſa maiſon à poinćt,
Le cueur me dit que luy, qui m'y fit mettre,
M'y remettra & ne m'oſtera point :
Crainte d'oubli pourtant au cueur me poingt.
Combien qu'il ayt la memoyre excellente,
Et n'ay pas tort : car ſi je perds ce poinćt
Adieu command le plus beau de ma rente :
Or donques ſoit ſa maieſté contente
De m'y laiſſer en mon premier arroy,
Soit de ſa chambre, ou ſa loge, ou ſa tente,
Ce m'eſt tout un, mais que je ſois au Roy.

C. MAROT A L. D. D. F. LUY ESTANT EN ITALIE

SONNET

Me ſouvenant de tes graces divines
Suis en douleur, Princeſſe, en ton abſence :
Et ſi languis quand ſuis en ta preſence,
Voyant ce Lys au milieu des eſpines.
O la douceur des douceurs feminines !
O cueur ſans fiel ! o race d'excellence !
O dur mary remply de violence,
Qui s'endurcit par les choſes benignes !

Si feras-tu de la main fouftenuë
De l'éternel, comme chere tenuë,
Et les nuyfans auront honte & reproche.
Courage donc, en l'air je voy ta nuë,
Qui çà & là s'efcarte & diminuë
Pour faire place au beau temps qui aproche.

DE FRERE THIBAUD

Frere Thibaud, pour fouper en quarefme,
Fait tous les jours fa Lamproye roftir,
Et puis, avec une couleur fort blefme,
En plaine chaire il nous vient avertir
Qu'il jeufne bien, pour fa chair amortir,
Tout le quarefme en grand devotion :
Et qu'autre chofe il n'a, fans point mentir,
Qu'une roftie à fa colation.

DU LIEUTENANT DE B.

Un Lieutenant vuidoit plus volontiers
Flacons de vin, taffes, verres, bouteilles,
Qu'il ne voyoit proces, facz, ou papiers
De contre-ditz ou cautelles pareilles :
Et je lui dy : Tefte digne d'oreilles
De Pampre verd, pourquoy as fantafie
Plus à t'emplir de vin & malvoyfie,
Qu'en bien jugeant acquerir loz & gloire ?
D'efpices (dift la face cramoyfie)
Friant je fuis, qui me caufent le boire.

D'UN ORGUILLEUX EMPRISONNÉ

PRIS DU LATIN

T'ESBAHIS-TU dont point on ne souspire
Et qu'on rit tant? qui se tiendroit de rire?
De voir par force à present estre doux
L'amy de nul & l'ennemy de tous.

D'ANNETTE ET MARGUERITE

CES jours passez je fu chez la Normande,
Ou je trouvay Annette & Marguerite :
Annette est grasse, en bon poinct, belle & grande :
L'autre est plus jeune & beaucoup plus petite :
Annette assez m'embrasse & solicite :
Mais Marguerite eut de moy son plaisir.
La grande en fut, ce croy-je, bien despite :
Mais de deux maux le moindre on doit choisir.

A UNE VIEILLE, PRIS SUR CE VERS

Non gaudet veteri sanguine mollis amor.

VEUX-TU vieille ridée entendre
Pourquoy je ne te puis aymer?
Amour (l'enfant mol, jeune & tendre)
Tousjours le vieil sang trouve amer.

Le vin nouveau fait animer
Plus l'efprit que vieille boiffon :
Et puis lon n'oyt bien eftimer
Que jeune cher, & viel poiffon.

DE NENNY

Nenny defplaift, & caufe grand foucy
Quand il eft dit à l'amy rudement :
Mais quand il eft de deux yeux adoucy
Pareilz à ceux qui caufent mon tourment,
S'il ne raporte entier contentement,
Si monftre il bien que la langue preffée
Ne refpond pas le plus communément
De ce qu'on dit aveques la penfée.

D'UN OUY

Un ouy mal accompagné,
Ma trifte langue profera,
Quand mon cueur du corps eflongné
Du tout à vous fe retira.
Lors à ma langue demoura
Ce feul mot, comme trifte, ouy :
Mais fi mon cueur plus resjouy
Avoir fur vous ce poinct gaigné,
Croyez que dirois un ouy,
Qui feroit mieux accompagné.



DE ROBIN ET CATIN

Un jour d'yver Robin tout efperdu,
Vint à Catin prefenter fa requefte,
Pour defgeler fon chofe morfondu,
Qui ne povoit quafi lever la tefte :
Incontinent Catin fut toute prefte,
Robin auffi prend courage & s'acroche :
On fe remue, on fe joue, on fe hoche :
Puis quand ce vint au naturel devoir,
Ha, dift Catin, le grand defgel s'aproche :
Voire, dift-il : car il s'en va plouvoir.

A ANNE

L'heur ou malheur de voftre congnoiffance
Eft fi douteux en mon entendement,
Que je ne fçay s'il eft en la puiffance
De mon efprit en faire jugement :
Car, fi c'eft heur, je fçay certainement
Qu'un bien eft mal quand il n'eft point durable :
Si c'eft malheur, ce m'eft contentement
De l'endurer pour chose fi loüable.

DE SA MAISTRESSE

Quand je voy ma maiftreffe
Le cler Soleil me luit ·
S'ailleurs mon œil s'adreffe

Ce m'eſt obſcure nuict :
Et croy que ſans chandelle
A ſon lict à minuit
Je verrois avec elle.

EPIGRAMMES

A l'imitation de Martial, in Lentinum.

Lib. v. Epig. 90.

Mentiris juvenem tinctis Lentine capillis.

A GEOFROY BRULARD

Tu peins ta barbe, amy Brulard, c'eſt ſigne
Que tu voudrois pour jeune eſtre tenu :
Mais on t'ha veu n'agueres eſtre un Cigne,
Puis tout à coup un Corbeau devenu.
Encor le pis qui te ſoit advenu,
C'eſt que la mort plus que toy fine & ſage,
Congnoiſt aſſez que tu es tout chenu,
Et t'oſtera ce maſque du viſage.



AD CÆSAREM

Do. Lib. VIII. Epig. 35.

Magna licet toties tribuas, majora daturus
Dona, Ducum victor, victor & ipse tui,
Diligeris populo, non propter præmia, Cæsar :
Propter te populus præmia, Cæsar, amat.

AU ROY

Quoy que fouvent tu faffes, d'un franc cueur,
Dons bien fentans ta Royauté fupreme,
D'en faire encor' bien t'attens, ô vainqueur
Des cueurs de tous, & vainqueur de toy mefme
Chacun, pour vray, te porte amour extreme,
Non pour tes dons avenir ou prefens :
Mais au rebours, Roy l'honneur d'Angoulefme,
Pour ton amour on ayme tes prefens.

AD LUCIUM JULIUM

Lib. I. Epig. 152.

Sæpe mihi dicis, Luci chariffime Juli.

A MONSIEUR CASTELLANUS

EVESQUE DE TULE

Tu dis, Prelat, Marot eft pareffeux,
De luy ne puis quelque grand œuvre voir :

Fay tant qu'il ayt biens femblables à ceux
Que Mecenas à Maro feit avoir,
Ou moins encor : lors fera fon devoir
D'efcrire vers en grand nombre & hault ftile.
Le Laboureur fur la terre infertile
Ne pique bœuf, ne charruë ne meine
Bien eft-il vray que champ gras & utile
Donne travail, mais plaifante eft la peine.

DE CATELLA PUBLI

Lib. 1. Epig. 154.

Iffa eft paffere nequior Catulli.

DE LA CHIENNE DE LA ROYNE ELENOR

Mignonne eft trop plus affettée,
Plus fretillant, moins arreftée
Que le pafferon de Maupas :
Cinquante pucelles n'ont pas
La mignardie fi friande.
  Mignonne nafquit auffi grande
Quafi comme vous la voyez.
  Mignonne vault (& m'en croyez)
Un petit trefor : auffi eft-ce
Le paffe-temps & la lieffe
De la Royne, à qui fi fort plaift,
Que de fa belle main la paift.
  Mignonne eft la petite chienne :
Et la Royne eft la dame fienne :
Qui l'orroit plaindre aucunes fois,

On gageroit que c'eſt la voix
De quelque dolente perſonne :
Et a bien ceſt eſprit Mignonne,
De ſentir plaiſir, & eſmoy,
Auſſi bien comme vous & moy.
La Royne en ſa couche parée,
Luy a ſa place preparée :
Et dort, la petite follaſtre,
Deſſus la gorge d'allebaſtre
De ſa dame, ſi doucement
Qu'on ne l'oyt ſouffler nullement.
Et ſi piſſer veult d'aventure,
Ne gaſte draps ny couverture :
Mais ſa Maiſtreſſe gratte, gratte
Aveques ſa flateuſe patte :
L'advertiſſant qu'on la deſcende :
Qu'on l'eſſuye, & puis qu'on la rende
En ſa place : tant eſt honneſte,
Et nette la petite beſte.
Le jeu d'Amours n'a eſprouvé :
Car encores n'avons trouvé
Un mary digne de ſe prendre
A une pucelle ſi tendre.
Or afin que du tout ne meure,
Quand de mourir viendra ſon heure,
Sa Maiſtreſſe en un beau tableau
La fait paindre à Fontainebleau,
Plus ſemblable à elle (ce ſemble)
Qu'elle meſme ne ſe reſſemble.
Et qui Mignonne aprochera
De ſa painture, il penſera
Que toutes deux vivent ſans fainte :
Ou bien que l'une & l'autre eſt painte.

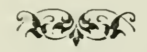
AD SEIPSUM

Lib. x. Epig. 47.

Vitam quæ faciunt beatiorem.

DE SOYMESME

Marot voicy (ſi tu le veux ſçavoir)
Qui fait à l'homme heureuſe vie avoir :
Succeſſions, non biens acquis à peine,
Feu en tout temps, maiſon plaiſante, & ſaine,
Jamais proces, les membres bien diſpos,
Et au dedans un eſprit à repos :
Contraire à nul, n'avoir aucuns contraires,
Peu ſe meſler des publiques affaires,
Sage ſimpleſſe, amis à ſoy pareilz,
Table ordinaire, & ſans grans appareilz,
Facilement avec toutes gens vivre,
Nuict ſans nul ſoing, n'eſtre pas pourtant yvre,
Femme joyeuſe, & chaſte neantmoins,
Dormir qui fait que la nuict dure moins,
Plus hault qu'on n'eſt ne vouloir point attaindre,
Ne deſirer la mort, ny ne la craindre.
Voila Marot, ſi tu le veux ſçavoir,
Qui fait à l'homme heureuſe vie avoir.



DE SUA PUELLA

Lib. VII. Epig. 13.

Accidit infandum noſtræ ſcelus, Aule, puellæ.

DE LA TRISTESSE DE S'AMIE

C'EST grand' pitié de m'Amie qui a
Perdu ſes jeuz, ſon paſſe-temps, ſa feſte :
Non un Moyneau, ainſi que Lesbia :
N'un petit Chien, Belette ou autre beſte :
A jeuz ſi ſotz mon Tendron ne s'arreſte :
Ces pertes là ne luy ſont malfaiſans.
Vrays amoureux ſoyez en deſplaiſans,
Elle a perdu, helas, depuis Septembre,
Un jeune Amy, beau de vingt & deux ans,
N'ayant encor pied & demy de membre.

AD FABULAM AMBITIOSAM IN LAUDE

Lib. I. Epig. 32.

Bella es, novimus, & puella, verum eſt.

D'UNE QUI SE VANTE

Vous eſtes belle, en bonne foy,
Ceux qui dient que non, ſont beſtes,
Vous eſtes riche, je le voy :
Qu'eſt il beſoing d'en faire enqueſtes?

Vous eſtes bien des plus honneſtes :
Et qui le nye eſt bien rebelle.
Mais quand vous vous louez, vous n'eſtes
Honneſte, ne riche, ne belle.

AD ÆMILIANUM

Lib. v. Epig. 122.

Semper eris pauper, ſi pauper es, Æmiliane.
Dantur opes nullis nunc, niſi divitibus.

A ANTOINE

Si tu es pauvre, Antoine, tu es bien
En grand danger d'eſtre povre ſans ceſſe :
Car aujourdhuy on ne donne plus rien,
Sinon à ceux qui ont force richeſſe.

IN CANDIDUM

Lib. v. Epig. 73.

Prædia ſolus habes, & ſolus, Candide, Nummos.

DE JAN JAN

Tu as tout ſeul, Jan Jan, vignes & prez :
Tu as tout ſeul ton cueur & ta pecune :
Tu as tout ſeul deux logis diaprez,
Là où vivant ne pretend choſe aucune

Tu as tout feul le fruit de ta fortune :
Tu as tout feul ton boire & ton repas :
Tu as tout feul toutes chofes fors une,
C'eſt que tout feul ta femme tu n'as pas.

IN POSTHUMUM

Lib. II. Epig. 67.

Occurris quocunque loco mihi, Poſthume clamas.

A HILAIRE

Des que tu viens là où je fuis
(Hilaire) c'eſt ta façon folle
De me dire tousjours, Et puis
Que fais-tu? voila tout ton rolle
Cent fois le jour ceſte parolle
Tu me dis, j'en fuis tout batu.
Quand tout fera bien debatu,
Je cuide par mon ame, Hilaire,
Qu'aveqnes ton beau, Que fais-tu ?
Tu n'as rien toy-mefme que faire.

IN CALLISTRATUM

Lib. V. Epig. 13.

Sum (fateor) femperque fui, Calliſtrate, pauper.

DIZAIN

Riche ne fuis, certes je le confeffe :
Bien né pourtant, & nourry noblement :

Mais je ſuis leu du peuple & gentilleſſe
Par tout le monde : Et dit-on, c'eſt Clement.
Maintz vivront peu, moy eternellement :
Et toy tu as prez, fontaines & puis,
Bois, champs, chaſteaux, rentes, & gros appuis :
C'eſt de nous deux la difference & l'eſtre.
Mais tu ne peux eſtre ce que je ſuis :
Ce que tu es, un chacun le peult eſtre.

IN LESBIAM

Lib. vi. Epig. 23.

Stare jubes noſtrum ſemper tibi, Lesbia, penem.

A UNE LAYDE

Tousjours voudriez que je l'euſſe tout droit,
Ma laiduron : & vous ſemble, je gage,
Que j'en puis faire ainſi comme du doigt :
Vous avez beau le flatter de langage,
Voire des mains, ce Diable de viſage
Deſgouſte tout, & à vous meſme nuit :
Parquoy devriez (ſi vous eſtiez bien ſage)
Ne me chercher ſeulement que de nuit.



AD SABIDIUM

Lib. I. Epig. 89.

Non amo te, Sabidi : nec poſſum dicere, quare.
Hoc tantùm poſſum dicere, non amo te.

JAN, je ne t'ayme point, beau ſire :
Et ne ſçay quell' mouche me poinct :
Ne pourquoy c'eſt, je ne puis dire,
Sinon que je ne t'ayme point.

AD FLACCUM

Lib. I. Epig. 66.

Litigat, & podagra Diodorus, Flacce, laborat.
Sed nil patrono porrigit, hæc chiragra eſt.

D'UN ABBÉ

L'ABBÉ a un procés à Romme,
Et la goutte aux piedz, le povre homme !
Mais l'Advocat s'eſt plaint à maints,
Que rien au poingt il ne luy boute :
Cela n'eſt pas aux piedz la goutte,
C'eſt bien pluſtoſt la goutte aux mains.



AD NÆVOLUM CAUSIDICUM

Lib. 1. Epig. 65.

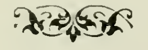
Cum clamant omnes, loqueris tu, Nævole, semper.

D'UN ADVOCAT IGNORANT

Tu veux que bruyt d'Advocat on te donne,
Et de ſçavant, mais jamais au Parquet
Tu ne dis mot, ſinon quand le cacquet
Des grans criars les eſcoutans eſtonne.
A faire ainſi, je ne ſçache perſonne
Qui ne puiſſe eſtre homme docte à le voir :
Or maintenant, qu'un ſeul mot on ne ſonne,
Dy quelque choſe, oyons ce beau ſçavoir.

AUTREMENT

Quand d'un chacun la voix bruit & reſonne
En plein Parquet, onc homme me parla
Pluſtoſt que toy, & ſi ſemble par là,
Que le renom d'Advocat on te donne,
A faire ainſi, &c.



DE GELLIA

Lib. I. Epig. 90.

Amiſſum non flet, cùm ſola eſt Gellia, patrem.

Jamais Alix ſon feu mary ne pleure
Tout à par ſoy, tant eſt de bonne ſorte :
Et devant gens, il ſemble que ſur l'heure
De ſes deux yeux une Fontaine ſorte.
De faire ainſi (Alix) ſi te déporte,
Ce n'eſt point dueil, quand loüange on en veult,
Mais le vray dueil, ſçais-tu bien qui le porte ?
C'eſt ceſtuy-là qui ſans teſmoins ſe deult.

AD CINNAM

Lib. V. Epig. 58.

Cùm voco te dominum, nolo tibi, Cinna, placere :
Sæpe etiam ſervum ſic reſaluto meum.

Quand Monſieur je te dy, Roullet,
Le te dy-je, povre follet,
Pour te plaire, ou pour ta valuë ?
Je t'adviſe que mon valet,
Bien ſouvent ainſi je ſaluë.



AD GELLIAM

Lib. v. Epig. 30.

Si quando leporem mittis mihi, Gellia, dicis.

A YSABEAU

Ysabeau, Lundy m'envoyaſtes
Un Lievre, & un propos nouveau :
Car d'en manger vous me priaſtes,
En me voulant mettre au cerveau,
Que par ſept jours je ſerois beau.
Reſvez-vous ? avez-vous la fievre ?
Si cela eſt vray, Yſabeau,
Vous ne mangeaſtes jamais Lievre.

AD LYCORIM

Lib. vi. Epig. 40.

Fœmina præferri potuit tibi nulla, Lycori.

Jadis Catin tu eſtois l'outrepaſſe :
Jane à preſent toutes les autres paſſe.
Et pour donner l'arreſt d'entre vous deux,
Elle ſera ce dequoy tu te deulx :
Tu ne feras jamais de ſa valuë.
Que fait le temps ? il fait que je la veulx,
Et que je t'ay autresfois bien voluë.

AD ÆLIAM

Lib. I. Epig. 76.

Si memini, fuerant tibi quatuor, Ælia, dentes.

D'UNE VIEILLE

S'il m'en fouvient, Vieille au regard hydeux,
De quatre dents je vous en ay veu mafcher :
Mais une toux dehors vous en mit deux,
Une autre toux deux vous en feit cracher.
Or povez bien touffir fans vous facher.
Car ces deux toux y ont mis fi bon ordre,
Que fi la tierce y veult rien arracher,
Non plus que vous n'y trouvera que mordre.

DE PHILONE

Lib. V. Epig. 48.

Nunquam fe cœnaffe domi Philo jurat, & hoc eft,
Non cœnat quoties nemo vocavit eum.

DE MACÉ LONGIS

Ce prodigue Macé Longis,
Fait grand ferment qu'en fon logis
Il ne fouppa jour de fa vie :
Si vous n'entendez bien ce poinćt,
C'eft à dire il ne fouppe point,
Si quelque autre ne le convie.

DE LESBIA

Lib. II. Epig. 63.

Lesbia ſe jurat gratis nunquam eſſe futuram.
Verum eſt : cùm futui vult, numerare ſolet.

Macée me veult faire acroire,
Que requiſe eſt de mainte gent :
Plus envieillit, plus a de gloire,
Et jure comme un vieil ſergent,
Qu'on n'embraſſe point ſon corps gent
Pour neant. Et dit vray Macée :
Car tousjours elle baille argent,
Quand elle veult eſtre embraſſée.

DE PAULA

Lib. X. Epig. 8.

Nubere Paula cupit nobis, ego ducere Paulam
Nolo : anus eſt : vellem, ſi magis eſſet anus.

DE PAULINE

Pauline eſt riche, & me veult bien
Pour mary : Je n'en feray rien,
Car tant vieille eſt que j'en ay honte.
Si elle eſtoit plus vieille d'un tiers,
Je la prendrois plus volontiers :
Car la depeſche en feroit prompte.

DE LINO

Lib. I. Epig. 43.

Dimidium danare Lino, quàm credere totum,
Qui mavult, mavult perdere dimidium.

D'UN MAUVAIS RENDEUR

Cil qui mieux ayme par pitié,
Te faire don de la moitié,
Que prefter le tout rondement,
Il n'eft point trop mal gracieux :
Mais c'eft figne qu'il ayme mieux
Perdre la moitié feulement.

IN PRISCUM

Lib. I. Epig. 157.

Cùm te non noffem, dominum, regémque vocabam :
Cùm bene te novi, jam mihi prifcus eris.

A BENEST

Benest, quand ne te congnoiffoye,
Un grand Monfieur je te penfoye :
Mais quand j'ay veu ce qui en eft,
Je trouve que tu es Beneft.



DE FORMICA ELECTRO INCLUSA

Lib. vi. Epig. 15.

Dum Phaetontæa formica vagatur in umbra

Dessoubz l'Arbre où l'Ambre degoute,
La petite Formis alla :
Sur elle en tomba une goutte,
Qui tout à coup ſe congela :
Dont la Formis demoura là
Au milieu de l'Ambre enfermée.
Ainſi la beſte deſpriſée,
Et peu priſée quand vivoit,
Eſt à ſa mort fort eſtimée,
Quand ſi beau ſepulchre on luy voit.

IN SUTOREM

Lib. ix. Epig. 75.

Dentibus antiquas ſolitus producere pelles.

DU SAVETIER

Toy qui tirois aux dens vieilles ſavattes,
De ton feu maiſtre, or, poſſedes & tiens
Rentes, maiſons, & meubles, juſqu'aux nattes,
A ſon treſpas il les ordonna tiens :

Avec ſa fille en repos t'entretiens.
Et mes parens, pour me faire Eſcolier,
M'ont fait tirer bien vingt ans au collier.
Qu'en ay-je mieux? Romps la plume & le livre
Calliopé, puis que le vieux ſoulier
Donne ſi bien au Savetier à vivre.

IN CINNAM

Lib. III. Epig. 9.

Verſiculos in me narratur ſcribere Cinna.
Non ſcribit, cujus carmina nemo legit.

A MERLIN DE SAINCT GELAIS

Ta lettre, Merlin, me propoſe
Qu'un gros ſot en rime compoſe
Des Vers, par leſquelz il me poinct :
Tien toy ſeur qu'en rime n'en proſe,
Celuy n'eſcrit aucune choſe,
Duquel l'ouvrage on ne lit point.

D'UN MAUVAIS POËTE

Sans fin (povre ſot) tu t'amuſes
A vouloir complaire aux neuf Muſes :
Mais tu es ſi lourd, & ſi neuf
Que tu en faſches plus de neuf.

IN PAULAM

Lib. IX. Epig. 6.

Nubere vis prifco, non miror Paula, fapifti :
Ducere te non vult Prifcus : & ille fapit.

Catin veult efpoufer Martin,
C'eft fait en trefine femelle :
Martin ne veult point de Catin,
Je le trouve auffi fin comme elle.

AD LICIANUM
SCRIPTORES UNDE

Lib. I. Epig. 29.

Verona docti fyllabas amat Vatis.

DES POËTES FRANÇOIS, A SALEL

De Jan de Meun s'enfle le cours de Loire :
En maiftre Alain Normandie prent gloire :
Et plaint encor' mon arbre paternel :
Octavian rend Cognac éternel :
De Moulinet, de Jan le Maire, & Georges,
Ceux de Haynault chantent à pleines gorges :
Villon, Cretin ont Paris decoré :
Les deux Grebans ont le Mans honoré :

Nantes la Brette, en Mefchinot fe baigne :
De Coquillart s'esjoüit la Campaigne :
Quercy, Salel, de toy fe vantera :
Et (comme croy) de moy ne fe taira.

IN DETRACTOREM

Lib. v. Epig. 61.

Adlatres licet ufque nos, & ufque,
Et gannitibus improbis laceffas, &c.

A ESTIENNE DOLET

Tant que voudras jette feu & fumée,
Mefdy de moy à tort & à travers :
Si n'auras-tu jamais la renommée,
Que, de long-temps, tu cherches par mes Vers :
Et nonobftant tes gros tomes divers,
Sans bruit mourras, cela eft arrefté :
Car quel befoing eft-il, homme pervers,
Que l'on te fçache avoir jamais efté ?



DE SERTORIO

Lib. III. Epig. 37.

Rem peragit nullam Sertorius, inchoat omnes :
Hunc ego quum futuit, non puto perficere.

D'UN LYMOSIN

C'EST grand cas que noſtre voiſin,
Tousjours quelque beſongne entame,
Dont ne peult, ce gros limoſin,
Sortir qu'à ſa honte & diffame.
Au reſte, je croy ſur mon ame,
Tant il eſt lourd & endormy,
Que quand il beſongne ſa femme,
Il ne luy fait rien qu'à demy.

AD MARTIALEM

Lib. v. Epig. 21.

Si tecum mihi chare Martialis,
Securis liceat frui diebus :
Si diſponere tempus otioſum,
Et veræ pariter vacare vitæ : &c.

A. F. RABELAIS

S'ON nous laiſſoit nos jours en paix uſer,
Du temps preſent à plaiſir diſpoſer,

Et librement vivre comme il faut vivre
Palais & Cours ne nous faudroit plus ſuivre,
Plaids, ne procés, ne les riches maiſons
Avec leur gloire et enfumez blaſons :
Mais ſous belle ombre en chambre & galeries
Nous pourménans, livres, & railleries,
Dames, & bains, feroient les paſſetemps,
Lieux & labeurs de nos eſprits contens.
  Las, maintenant à nous point ne vivons,
Et le bon temps perir pour nous ſçavons
Et s'envoler, ſans remedes quelconques.
Puis qu'on le ſçait, que ne vit-on bien donques ?

IN FAUSTUM

Lib. II. Epig. 65.

Neſcio tam multis quid ſcribas, Fauſte, puellis
Hoc ſcio, quod ſcribit nulla puella tibi.

D'UN CURÉ

Au Curé, ainſi comme il dit,
Plaiſent toutes belles femelles,
Et ont envers luy grand credit
Tant Bourgeoyſes, que Damoyſelles :
Si luy plaiſent les femmes belles
Autant qu'il dit, je n'en ſçay rien :
Mais une choſe ſçay-je bien,
Qu'il ne plaiſt à pas une d'elles.





ESTRENES

DE CELLE QUI ENVOYE A SON AMY UNE DE SES COULEURS

Sous eſperance & attente d'avoir
Reſponſe faite en plus profond ſçavoir,
Les miens eſprits un lourd Rondeau t'eſcrivent.
Et devers toy peu d'eſtrenes arrivent,
Pour forte Amour entre nous concevoir.
Gris, Blanc, & Bleu, ſont mes couleurs, pour voir.
Mais du ſeul Gris je t'ay voulu pourvoir,
Dont ſont veſtus pluſieurs humains qui vivent
Sous eſperance.

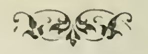
Reçoy le donc, & vueilles par ce voir,
Que les tendans à leur deſir ſe voir,
S'arment de Gris, & Deſeſpoir ne ſuivent :
Car par luy ſeul ſouvent de bien ſe privent
Ceux qui pourroient mieux que bien recevoir
Sous eſperance.

DE LA ROSE

La belle Rofe à Venus confacrée
L'œil, & le fens de grand plaifir pourvoit
Si vous diray, Dame qui tant m'agrée,
Raifon pourquoy de rouges on en voit :
Un jour Venus fon Adonis fuivoit
Parmy jardins plein defpines & branches,
Les piez tous nuds & les deux bras fans manches,
Dont d'un Rofier l'Efpine luy mesfeit :
Or eftoient lors toutes les Rofes blanches,
Mais de fon fang de vermeilles en feit.
De cefte Rofe ay ja fait mon proufit
Vous eftrenant, car plus qu'à autre chofe
Voftre vifage en douceur tout confict,
Semble à la frefche & vermeillette Rofe.

A UNE DAMOISELLE

Damoiselle que j'ayme bien,
Je te donne, pour la pareille,
Tes Eftrenes d'un petit Chien,
Qui n'eft pas plus grand que l'Oreille ·
Il jappe, il mord, il fait merveille,
Et va defia tout feul trois pas :
C'eft pour toy que je l'appareille,
Excepté que je ne l'ay pas.



PRESENT DE COULEUR BLANCHE

Present prefent de couleur de Colombe,
Va où mon cueur s'eft le plus adonné :
Va doucement, & doucement y tombe :
Mais au parler ne te monftre eftonné,
Dy que tu es pour Foy bien ordonné :
Dy oultre plus, car je te l'abandonne,
Que le Seigneur à qui tu es donné,
N'a Foy femblable à celle qui te donne.

A SA DAME

Une affez fuffifante Eftreine
Trouver pour vous je ne fçaurois :
Mais vous povez eftre certaine
Que vous l'auriez quand je l'aurois.
Et lors qu'affeuré je ferois
D'eftre reçu felon mon zelle,
Moy mefmes je me donnerois,
Du tout à vous, ma Damoifelle.

A UNE DAME

Ces quatre vers à te faluer tendent :
Ces quatre vers à toy me recommandent :
Ces quatre vers font les eftrenes tiennes :
Ces quatre vers te demandent les miennes.

A ANNE

Ce nouvel an pour Estrenes vous donne
Mon cueur bleſſé d'une nouvelle playe :
Contrainct y ſuis, Amour ainſi l'ordonne,
En qui un cas bien contraire j'eſſaye,
Car ce cueur là, c'eſt ma richeſſe vraye :
Le demeurant n'eſt rien, ou je me fonde :
Et faut donner le meilleur bien que j'aye,
Si j'ai vouloir d'être riche en ce monde.

A JANNE SEVE, LYONNOISE

Je ne ſçay pas quelles Eſtrenes
Plus excellentes vous voudriez,
Que les graces tant ſouveraines
Des dons à vous appropriez :
Mais je ſçay que quand vous auriez
Cela que ſent vôtre preſence,
Sans point de faute vous feriez
Quelque Princeſſe d'excellence.

A JANNE FAYE, LYONNOISE

Pour Eſtrene je vous enhorte
Fuir d'Amour la cruaulté :
Mais ſi vous n'eſtiez la plus forte,
Je vous eſtrene en privauté,

D'un Ami plein de loyauté
Loyauté ronde & mefurée
Au compas de vôtre beauté,
Mais qu'il foit de plus grand' durée.

A ESTIENNE DOLET

Apres avoir eftrené Damoyfelles,
Amy Dolet, je te veux eftrener :
Prefent te fais de la plus fine d'elles,
Qui fache bien à fon gré te nommer
Afin d'oyr ta Mufe refonner,
Les paffions qu'Amour aux fiens ordonne
Ces doux tormens je t'ay voulu donner,
Afin qu'à tous un grand plaifir je donne.

A LA ROYNE

Au ciel Madame, je crie,
Et Dieu prie,
Vous faire voir au Printemps
Frere & mary fi contens
Que tout rie.

A MADAME LA DAUPHINE

A Madame la Dauphine
Rien n'affigne :

Elle a ce qu'il fault avoir.
Mais je la voudrois bien voir
En gesine.

A MADAME MARGUERITE

A La noble Marguerite
Fleur d'eslite,
Je luy donne aussi grand heur
Que sa grace & sa grandeur
Le merite.

A MADAME LA PRINCESSE DE NAVARRE

La Mignonne des deux Roys,
Je voudrois
Qu'eussiez un beau petit Frere :
Et deux ans de vostre Mere,
Voire trois.

A MADAME DE NEVERS

La Duchesse de Nevers
Aux yeux verts,
Pour l'esprit qui est en elle,
Aura loüange eternelle
Par mes vers.



A MADAME DE MONTPENSIER

Vostre beauté, maintesfois,
Où je vois,
Hautement j'oy couronner :
Que vous puis-je lors donner
Que ma voix ?

A MADAME D'ESTAMPES

Sans prejudice à perſonne
Je vous donne
La pomme d'or de beauté :
Et de ferme loyauté
La couronne.

A ELLE ENCORES

Vous reprendrez je l'affie,
Sur la vie,
Le tainct que vous a oſté
La Déeſſe de beauté
Par envie.

A LA COMTESSE DE VERTUZ

Veu ceſte belle jeuneſſe,
Et nobleſſe,

Dont voz efprits font veftus,
Deux fois ferez de vertus
La Conteffe.

A MADAME L'ADMIRALE

La douce beauté bien née
Eftrenée
Puiffions voir avant l'efté
Mieux qu'elle ne l'ha efté
L'autre année.

A MADAME LA GRAND' SENESCHALE

Que voulez Diane bonne,
Que vous donne ?
Vous n'euftes, comme j'entens,
Jamais tant d'heur au Printemps
Qu'en Autonne.

A MADAME DE CANAPLES

Noz yeux de voir ne font las
Soubz Atlas
Plufieurs Déeffes en grace
Dont Canaples tient la place
De Pallas.

A MADAME DE L'ESTRANGE

A la beauté de l'Eſtrange,
Face d'Ange,
Il donne longue vigueur :
Pourveu que ſon gentil cueur
Ne ſe change.

A MIOLANT L'AISNÉE

Miolant l'aiſnée eſt bien,
Et de rien
Ne doit eſtre mal contente,
Pourveu que la longue attente
Vienne à bien.

A MIOLANT LA JEUNE

A Miolant la puiſnée,
Ceſte année
Luy doint ſur l'eſté luiſant,
Ce qui feroit bien duiſant
A l'aiſnée.

A BONNEVAL

Sa fleur durer ne pourra,
Et mourra :

Mais ceste grace, laquelle
Le fait tousjours trouver belle,
Demourra.

A CHASTAGNERAYE

Garde toy de descocher,
Jeune archer,
Pour à son cueur faire bresche :
Car elle feroit la flesche
Reboucher.

A TORCY

Damoyselle de Torcy,
Cest an cy
Tel estrene vous desire,
Qu'un bon coup vous puissiez dire
Grand mercy.

A DOUARTIS

Cent nobles & bons partis,
Douartis,
Vostre amour pourchasseront,
Quand de vostre amour seront
Advertis.

A CARDELAN

C'est bon païs, que Bretaigne,
Sans montaigne :
Mais je croy qu'elle voudroit
Tenir le chemin tout droit
D'Allemaigne.

A MADAME DE BRESSUYRE

S'on veult changer voſtre nom
De renom
A un meilleur, ou pareil,
Ne vueillez de mon conſeil
Dire non.

A MADAMOYSELLE DE MACY

Sous vous attours bien fourniz
D'or garniz
A Venus vous reſſemblez :
Sous le bonnet me ſemblez
Adonis.

A MADAMOISELLE DE DURAS

Belle, quand la foy juras
A Duras

Tu fus tresbien eſtrenée :
Bien doux avant ton aiſnée
L'enduras.

A TELLIGNY

Montreuil monſtre clerement,
Seurement,
Qu'en beau corps grace raſſiſe
C'eſt la pierre en l'or aſſiſe
Proprement.

A RIEUX

Damoiselle de Rieux
En maintz lieux
L'embonpoint ſe perd & gaſte.
Je ſuis d'avis qu'on ſe haſte
Pour le mieux.

A DAVAUGOUR

Nature, ouvriere ſacrée,
Qui tout crée,
En voſtre brun a bouté
Je ne ſçay quoy de beauté,
Qui aggrée.

A HELLY

Dix & huit ans je vous donne
Belle, & bonne :
Mais à voſtre ſens raſſis
Trente cinq, ou trente ſix
J'en ordonne.

A LA CHAPELLE

J'ESTRENE de nom de belle
La Chapelle :
Voire quelque brun qu'elle ait :
S'on dit qu'elle ait rien de laid,
J'en appelle.

A BOUZAN

En ſa douceur feminine
Tant benigne
Rigueur pourroit eſtre encloſe :
Car tousjours avec la roſe
Croiſt l'Eſpine.

A MELURILLON

Si quelcun pour ſon eſtreine
Vous emmeine,

Je vous donne, ou à peu pres,
Au bout de neuf moys apres
Pance pleine

A LURSINGE

Je puiſſe devenir Singe.
Si Lurſinge
N'a la ſorte (& n'en ments point)
D'eſtre blanche, & en bon poinćt
Sous le linge.

A LUCRESSE

Cest an vous face maiſtreſſe
Sans deſtreſſe
D'amy auſſi gracieux,
Que fut Tarquin furieux
A Lucreſſe.

A BYE

Voz graces en faićt & dićt
Ont credit
De plaire, Dieu ſçait combien :
Ceux qui s'y congnoiſſent bien
Le m'ont dit.

A LA BAULME

Bien doit la Baulme advoüer
Et loüer
L'an, lequel luy appareille
Sur le vert bille pareille
Pour joüer.

A SAINCT TAM

De refponfe bien certaine
Et foudaine
Vous donne le doctrinal,
Pour refpondre au Cardinal
De Lorraine

A BRUEIL L'AISNÉE

Je donne au Brueil aux doux yeux
Gracieux,
Par fa grace bien fçavoir
Celles des hommes avoir
Et des Dieux.

A BRUEIL LA JEUNE

Si vous n'eftes en bon poinct
Bien apoinct,

Quelque jour engreſſerez :
Et alors vous le ſerez,
Serez point ?

A D'AUBETERRE

Aubeterre Amour reſſemble,
Ce me ſemble.
Petite veuë ont tous deux :
Et toutesfois chacun d'eux
Les cueurs emble.

A LA TOUR

Pour eſtrenes de la Tour
Qui d'atour
Nuptial la coiſſeroit,
Je penſe qu'on luy feroit
Un bon tour.

A ORSONVILLER

Si Dieu qui vous compoſa,
N'y poſa.
Beauté en tout compaſſée,
En eſprit recompenſée
Bien vous a.

A MADAME DU GAUGUIER

Je vous donne en confcience
La fcience
De porter le faix & fomme
D'une vertu qui fe nomme
Patience.

A ELLE MESMES

Pour voftre eftrene qui vaille
Je vous baille
Tant d'esbats, & paffetemps,
Que de celuy que j'entens
Ne vous chaille.

A MADAME DE BERNAY

DITE SAINCT POL

Vosrre mary a fortune
Opportune :
Si de jour ne veult marcher,
Il aura beau chevaucher
Sur la brune.



AU ROY, POUR ESTRENES

Ce nouvel an, François où grace abonde,
M'a fait prefent de pleine liberté :
Il m'a ouvert pour eftrene le Monde,
Dont l'occident deux ans clos m'a efté :
Et pourtant j'ay d'eftrener proteflé
Le Monde ouvert, & mon Roy valeureux.
  Je donne au Roy ce Monde plantureux :
Je donne au Monde un tel Prince d'eflite,
Afin que l'un vive en paix bien heureux
Et que l'autre ayt l'eftrene qu'il merite.





EPITAPHES

DE L'ADOLESCENCE

DU

PETIT ARGENTIER PAULMIER D'ORLEANS



y giſt le corps d'un petit Argentier,
Qui eut le cueur ſi bon, large & entier
Qu'en ſon vivant n'aſſembla bien aucun,
Fors ſeulement l'amitié de chacun,
Laquelle giſt avec luy (comme penſe)
Et a laiſſé, pour toute recompenſe,
A ſes amis le regret de ſa mort.
  Donques, paſſant, ſi pitié te remord,
Ou ſi ton cueur quelque duëil en reçoit,
Souhaite lui (à tout le moins) qu'il ſoit
Autant aymé de Dieu tout pur, & monde,
Comme il eſtoit du miſerable Monde,

DE COQUILLART

ET DE SES ARMES A TROIS COQUILLES D'OR

La Morre eſt jeu pire qu'aux Quilles,
Ne qu'aux Eſchetz, ne qu'au Quillart.
A ce meſchant jeu, Coquillart
Perdit ſa vie & ſes Coquilles.

DE FRERE JAN LEVESQUE

CORDELIER NATIF D'ORLEANS

Gy giſt, repoſe, & dort leans
Le feu Eveſque d'Orleans :
J'entens l'Eveſque en ſon ſurnom,
Et frere Jan en propre nom :
Qui mourut l'an cinq cens & vingt,
De la verole qui lui vint.
Or afin que Sainctes & Anges
Ne prennent ces boutons eſtranges,
Prions Dieu, qu'au frère Frappart
Il donne quelque Chambre à part.

DE JAN LE VEAU

Cy giſt le Jeune Jan le veau,
Qui en ſa grandeur & puiſſance,
Fuſt devenu Bœuf ou Toreau,
Mais la Mort le print dès enfance.

Il morut Veau, par desplaisance :
Qui fut dommage à plus de neuf,
Car on dit (veu sa corporance)
Que ce eust esté un Maistre Bœuf.

DE GUION LE ROY

QUI S'ATTENDOIT D'ESTRE PAPE AVANT QUE MOURIR

Cy gist Guion, Pape jadis, & Roy :
Roy de surnom, Pape par fantasie :
Non marié, de peur (comme je croy)
D'estre cocu, ou d'avoir jalousie.
Il prefera bon vin, & malvoisie,
Et chair salée à sa propre santé.
Or est-il mort, la face cramoisie :
Dieu te pardoint, povre Pater sanćté.

DE JOUAN

FOL DE MA DAME

Je fuz Jouan, sans avoir femme,
Et fol jusqu'à la haulte Game :
Tous Folz, & tous Joans aussi
Venez pour moy, prier icy,
L'un après l'autre, & non ensemble :
Car le lieu seroit (ce me semble)
Un petit bien estroit pour tous :
Et puis s'on ne parloit tout doux,
Tant de gens me romproient mon somme.

Au furplus: quand quelque fage homme
Viendra mon Epitaphe lire,
J'ordonne (s'il fe prend à rire)
Qu'il foit des Folz maiftre paffé,
Fault-il rire d'un trefpaffé ?

DE FRERE ANDRÉ CORDELIER

Cy gift qui affez mal prefchoit,
Par ces femmes tant regretté,
Frere André qui les chevauchoit,
Comme un grand Afne desbaté.

DE MAISTRE PIERRE DE VILLIERS

Cy gift feu Pierre de Villiers,
Jadis fin entre deux milliers,
Et Secretaire de renom
De François premier de ce nom.
Si fagement vivre fouloit,
Que jamais eftre ne vouloit
(Combien qu'il fuft vieil charié)
Preftre, ne mort, ne marié :
De peur qu'il ne chantaft l'office,
De peur qu'il n'entraft en fervice,
Et de peur d'eftre enfevely.
Et, de faict, je tien tant de ly,
Ou au moins par tout le bruit a,
Que des trois, les deux evita :

Car jamais on ne le veit eſtre
Au Monde marié, ne preſtre :
Mais de mort, ma foy je croy bien,
Qu'il l'eſt, depuis ne ſçay combien.
Les deux il ſceut bien eſchapper,
Mais le tiers le ſceut bien happer
Mil cinq cens un & vingt & quatre,
Non pas happer, mais ſi bien batre,
Qu'il dort encor icy deſſous.
De ſes pechez ſoit-il abſous!

DE JAN SERRE

EXCELLENT JOUEUR DE FARCES

Cy deſſous giſt, & loge en ſerre
Ce treſgentil fallot Jan Serre,
Qui tout plaiſir alloit ſuivant :
Et grand joueur en ſon vivant,
Non pas joueur de Dez, ne Quilles,
Mais de belles Farces gentilles :
Auquel Jeu jamais ne perdit,
Mais y gaigna bruit & credit,
Amour, & populaire eſtime,
Plus que d'eſcuz, comme j'eſtime.
Il fut en ſon Jeu ſi adextre,
Qu'à le voir on le penſoit eſtre
Yvrongne, quand il s'y prenoit,
Ou Badin, s'il l'entreprenoit :
Et n'euſt ſceu faire en ſa puiſſance
Le ſage : car à ſa naiſſance

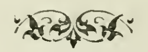
Nature ne luy feit la trongne
Que d'un Badin, ou d'un Yvrongne.
Toutesfois je croy fermement,
Qu'il ne feit onq ſi vivement
Le Badin qui rit, ou ſe mord,
Comme il fait maintenant le mort.
Sa ſcience n'eſtoit point vile,
Mais bonne : car en ceſte Ville
Des triſtes triſteur detournoit,
Et l'homme aiſe en aiſe tenoit.
Or brief, quand il entroit en ſalle
Avec une chemiſe ſale,
Le Front, la Jouë, & la Narine
Toute couverte de farine,
Et coiffé d'un beguin d'Enfant,
Et d'un hault bonnet triomphant
Garny de plumes de Chappons,
Avec tout cela, je reſpons,
Qu'en voyant ſa grace nyaiſe
On n'eſtoit pas moins gay, ny aiſe,
Qu'on eſt aux champs Eliſiens.
O vous, humains Pariſiens,
De le pleurer pour recompenſe
Impoſſible eſt : car quand on penſe
A ce qu'il ſouloit faire & dire,
On ne ſe peult tenir de rire.
Que dy je ? on ne le pleure point ?
Si fait on : & voicy le poinct :
On en rit ſi fort en maints lieux,
Que les larmes viennent aux yeux.
Ainſi en riant, on le pleure :
Et en pleurant rit on à l'heure.
Or pleurez, riez voſtre ſaoul,

Tout cela ne luy ſert d'un ſoul :
Vous feriez beaucoup mieux, en ſomme,
De prier Dieu pour le povre homme.

DE L'ABBÉ DE BEAULIEU LA MARCHE

QUI OSA TENIR CONTRE LE ROY

Qui pour Beaulieu le preſomptueux moine
Voudra dreſſer Tombeau propre, & idoine,
Deſſus convient au vif graver, ou paindre
Les grans Geans, qui s'empeſchent d'attaindre
Juſques aux Cieux pour nuire à Juppiter,
Qui promptement les fait precipiter.
Semblablement la fable y faudra mettre
De Phaëton, ſoy voulant entremettre
A gouverner le char du cler Phebus,
Dont ſa jeuneſſe enfin luy feit abus.
Auſſi faudra paindre ſur ce tombel
L'antique hiſtoire au beau Luciabel.
Et ſes conſors s'eſlevans contre Dieu,
Dont en Enfer tresbuchent, d'un beau lieu.
Puis à l'entour de la tombe ainſi painćte
Sera au long ceſte eſcripture emprainćte :
Seigneurs paſſans, qui voyez tell' painture,
Celuy qui giſt ſous ceſte ſepulture,
Voulut en faicts reſſembler à ceux cy,
Et comme à eux luy en eſt prins auſſi.



DU CHEVAL DE VUYART

Grison fuz Hedard,
Qui garrot & dart
Paſſay de victeſte :
En ſervant Vuyart
Aux champs fuz criart,
L'oſtant de triſteſſe.
  Bucephal en greſſe
Eut un maiſtre en Grece
Mis entre les Dieux :
Mais mon maiſtre, qu'eſt-ce?
Plus que luy ſans ceſſe
Il eſt glorieux.
  J'allay curieux.
En chocs furieux
Sans craindre aſtrapade :
Mal rabotez lieux
Paſſay à cloz yeux
Sans faire chopade.
  La viſte virade,
Pompante pennade
Le ſault ſoubſlevant,
La roide ruade,
Prompte petarrade
Je mis en avant.
  Eſcumeur bavant,
Au manger ſçavant,
Au penſer treſdoux :
Relevé devant,
Juſqu'au bout ſervant
J'ay eſté ſur tous.

Mourant bien ſecoux
Senty par deux coups
Mon maiſtre venir.
Et d'un foible poulx
Diſant, Adieu vous,
Me prins à hennir.
Sur ce ſouvenir
Voicy advenir
La Mort ſans hucher :
Mon Oeil feit ternir,
Mon ame finir,
Mon corps tresbucher.
Mais mon maiſtre cher
N'a permis ſecher
Mon loz, bruit & fame ·
Car jadis plus cher
M'ayma chevaucher,
Que fille, ne femme.

DE ORTIS

LE MORE DU ROY

Sous ceſte tombe giſt, & qui ?
Un qui chantoit Lacochiqui.
Cy giſt, que dure mort piqua,
Un qui chantoit Lacochiqua :
C'eſt Ortis : ô quelles douleurs !
Nous le viſmes de trois couleurs
Tout mort, il m'en ſouvient encore,
Premierement il eſtoit More :

Puis en habit de Cordelier
Fut enterré ſous ce pilier :
Et avant qu'euſt l'eſprit rendu,
Tout ſon bien avoit deſpendu.
Par ainſi mourut, le follaſtre,
Auſſi blanc comme un ſac de plaſtre :
Auſſi gris qu'un fouyer cendreux,
Et noir comme un beau Diable, ou deux.

D'ALIX

Cy giſt, qui eſt une grand'perte,
En culetis la plus experte,
Qu'on ſceut jamais trouver en France ·
C'eſt Alix, qui dés ſon enfance,
Quand ſa nourrice l'allectoit,
Dedans le berceau culetoit :
Et de trois, juſques à neuf ans,
Avec Garſons, petis Enfans,
Alloit tousjours en quelque coin
Culeter au Grenier au foin,
Et à dix ans tant fut culée,
Qu'en culant fut deſpucelée,
Depuis groſſe garſe devint,
Et lors culetoit plus que vingt.
En apres devint toute femme,
Et inventa la bonne Dame
Mille tordions advenans
Pour culeter à tous venans :
Vray eſt, quand plus n'eut dent en gueule,
Qu'elle culeta toute ſeule.
Mais afin que le monde veiſt

Son grand ſçavoir, elle eſcrivit
Un beau Livre de Culetage,
Pour ceux qui eſtoient en grand aage :
Et un autre de Culetis
Pour ceux qui eſtoient plus petis,
Ces Livres feit en s'esbatant,
Et puis mourut en culetant.
Encor dit-on, par grand' merveille,
Que ſi on veult mettre l'oreille
Contre ſa tombe, & s'arreſter,
On orra ſes os culeter.

DE MARTIN

Cy giſt, pour Alix contenter,
Martin, qui ſouloit, plus que dix,
A la rengette culoter,
Par champagnes, bois, & taillis,
Prie Dieu, toy qui cecy lis,
Mettre l'Ame du treſpaſſé
En quelque lieu bien loing d'Alix,
Afin qu'il repoſe In pace.

EPITAPHE DE MONSEIGNEUR DE LANGEY

Areste toy Liſant,
Cy deſſous eſt giſant
Dont le cueur dolent j'ay,
Ce renommé Langey,

Qui ſon pareil n'eut pas :
Et duquel au treſpas
Jetterent pleurs & larmes
Les lettres & les armes.

A UNE DAME DE PIEMONT

QUI REFUSA SIX ESCUZ DE MAROT POUR COUCHER AVEC ELLE, ET EN VOULOIT AVOIR DIX

Madame, je vous remercie
De m'avoir eſté ſi rebourſe :
Penſez vous que je m'en ſoucie,
Ne que tant ſoit peu m'en courrouſſe?
Nenny, non : Et pourquoy ? & pource
Que ſix eſcuz, ſauvez m'avez,
Qui ſont auſſi bien en ma bourſe,
Que dans le trou que vous ſçavez.

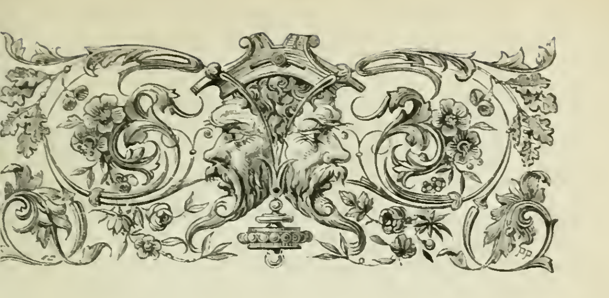
DE FEU MADAME DE MAINTENON

Cy giſt l'eſpouſe au mary venerable
Jan Cotereau, ſeigneur de Maintenon :
Femme jadis prudente & honorable,
De nom Marie, & Thurin de ſurnom.
Qui de beauté à bon droit eut renom,
Et de vertu, à la beauté bien duite :
L'une par temps l'a laiſſé, l'autre non :
Car aprés Mort, juſqu'au Ciel l'a conduite.

D'ELLE MESMES

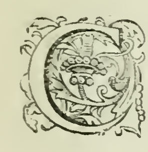
Cy gist, qui fut de Maintenon la Dame,
Belle de corps, encor' plus belle d'ame,
Pour les haults dons qu'elle eut du grand donneur.
Cy gist, qui fut exemplaire d'honneur
En ses beaux ans pour toute femme exquise,
Ayant beauté desirée & requise :
Si que ses ans jeunes, tant decorez,
Rendirent fort ses vieux jours honorez.
Ainsi vesquit, ainsi mourut Marie,
Qui des Thurins anoblit l'armoirie.





CIMETIERE

DE JEANNE BONTÉ



Cy gist le corps Jane Bonté bouté.
L'esprit au Ciel est par bonté monté.

DE LONGUEIL

HOMME DOCTE

O Viateur, cy dessous gist Longueil.
A quoy tient il que ne menes long dueil,
Quand tu entens sa vie consommée ?
N'as-tu encor entendu Renommée

Par les Climatz, qui ſon renom inſigne
Va publiant à voix, trompe, & buccine ?
Si as pour vray : mais ſi grande eſt la gloire
Qu'en as ouy, que tu ne le peux croire.
Va lire donc (pour en eſtre aſſeuré)
Ses beaux eſcrits de ſtyle meſuré :
Lors ſeulement ne croiras ſon hault pris,
Mais apprendras, tant fois tu bien apris.
Si te fera ſon bruit tout veritable,
Et la grandeur de ſes faicts proufitable.

DE MAISTRE ANDRÉ LE VOUST

MEDECIN DU DUC D'ALENÇON

VERS ALEXANDRINS

Celuy qui prolongeoit la vie des humains
A la ſienne perdue, au dommage de maints.
Helas, c'eſtoit le bon feu Maiſtre André le Vouſt
Jadis Alençonnois, ores paſture & gouſt
De terreſtre vermine : & ores reveſtu
De Cercueil & de Tombe, & jadis de Vertu.
Or eſt mort Medecin du bon Duc d'Alençon :
A Nature ainſi fault tous payer la rençon.

DE CATHERINE BUDÉ

Mort a ravy Catherine Budé :
Cy giſt le corps : helas, qui l'eut cuidé ?

Elle eſtoit jeune, en bon poinct, belle et blanche :
Tout cela chet comme fleurs de la branche :
N'y penſons plus. Voire mais du renom
Qu'elle merite, en diray-je rien? non.
Car du Mary les larmes, pour le moins,
De ſa bonté ſont ſuffiſans tesmoins.

DE LA ROYNE CLAUDE

Cy giſt envers Claude Royne de France,
Laquelle, avant que Mort luy feiſt outrance,
Dit à ſon ame (en jettant larmes d'œil)
Eſprit laſſé de vivre en peine & dueil,
Que veux-tu plus faire en ces baſſes Terres?
Aſſez y as veſcu en pleurs & Guerres :
Va vivre en paix au Ciel reſplendiſſant,
Si complairas à ce corps languiſſant.
Sur ce fina, par Mort qui tout termine,
Le Lys tout blanc, la toute noire Hermine :
Noire d'ennuy, & blanche d'innocence.
Or vueille Dieu la mettre en haulte eſſence,
Et tant de Paix au Ciel luy impartir,
Que ſus la terre en puiſſe departir.

DE MESSIRE CHARLES DE BOURBON

Dedans le clos de ce ſeul Tombeau cy
Giſt un vainqueur, & un vaincu auſſi :

Et ſi n'y a qu'un Corps tant ſeulement.
Or esbahir ne s'en fault nullement :
Car ce Corps mort, du temps qu'il a veſcu,
Vainquit pour autre, & pour ſoy fut vaincu.

DE MONSIEUR DE PRECY

VERS ALEXANDRINS

Le Chevalier giſant deſſous ce Marbre cy
François d'Alegre fut, & Seigneur de Precy,
Qui ſous Charles huitieſme à Naples ſe trouva :
Là ou ſa force en Guerre à vingt ans eſprouva :
Et y demoura chef, pour son premier merite.
De trois mil combattans Suiſſes, & gens d'eſlite :
Avec leſquelz deffit par deux fois en campaigne
Plus gros nombre de ceux de Naples & d'Eſpaigne.
Grand Seneſchal eſtoit au Royaume ſuſdit,
Mais trop toſt ceſt office, & ſon Maiſtre perdit :
Ce nonobſtant Loüis, qu'apres on couronna,
D'eſtat de Chambellan le deſtunct guerdonna,
En luy donnant maiſtriſe, & ſupreme puiſſance
Deſſus les claires eaux, & grans foreſtz de France :
Et en tous les perilz, & grans guerres d'adonques
Alla & retourna, ſans reproches quelzconques.
Louïs douzieſme mort, François Roy couronné,
Iceux meſmes eſtatz, & mieux, luy a donné.
Premier il eſpouſa de Chartres la Vidame,
Dont n'eut aucuns Enfans : mais la ſeconde Dame
Conteſſe de Joigny & luy, deux filles eurent,
Qui tout le reconfort de leur vieilleſſe furent.

Or mourut aagé d'ans soixante cinq, & dix,
Regretté de chacun. Dieu luy doint Paradis.

DE MESSIRE JAN COTEREAU

CHEVALIER SEIGNEUR DE MAINTENON

Celuy qui gist cy dessous consommé,
Chevalier fut Jan Cotereau nommé
Qui en jeunesse eut un si grand bonheur,
Qui deceda plein de biens & d'honneur.
En ce bonheur Fortune favorable
Le feit servir sous estat honorable
Un noble Duc, qui apres grand' souffrance,
Au chef porta la couronne de France :
Ce fut Loüis, de ce nom le douziesme,
Que le defunct suyvit en peine extreme
Par tout, au pis de ses adversitez
Puis se sentit de ses prosperitez :
Car estant Roy (en bonne & volontaire
Recongnoissance) il le feit Secretaire,
Et Tresorier des finances Royales,
Pour le loyer de ses vertus loyales.
Le maistre mort, le servant souspira :
Et, pour repos, dès lors se retira
Icy chez luy, où, par devote emprise,
Fonda, bastit, & doüa ceste Eglise.
Ses bons subjectz il voulut frequenter,
Et leur apprit à semer & enter
Commodement : & à rendre fertile
Ce qui estoit desert & inutile :

En leur faifant apporter de maint lieu
Arbres divers. Puis, mourant, dit Adieu
A fes Enfans, qui fur luy ont pofée
Cefte Epitaphe, & la Tombe arrofée
De larmes d'œil, par naturel devoir.
Devant fa mort des ans povoit avoir
Soixante & douze. O longue vie & belle !
Ta longueur foit devenuë eternelle.

DE LUY MESMES

Icy gift mort vivant par bon renom,
Jan Cotereau, Seigneur de Maintenom :
Je dy celuy Chevalier eftimé,
Du Roy Loüis douziefme tant aymé,
Qu'en fes Trefors pouvoir luy affigna,
Et aux fecretz des finances figna :
Je dy celuy de Vertu amateur,
Qui de ce Temple a efté fondateur.
Des ans vefquit pres de foixante & douze :
Chez luy mourut. Puis Enfans & Efpoufe
L'ont mis au Cœur de fa fondation,
Où il attend refufcitation.

DE LUY ENCORES

VERS ALEXANDRINS

Je fus Jan Cotereau, qui quatre Roys fervy,
Defquelz en bien fervant la grace deffervy,

Et dont fut le dernier François premier du nom,
Sous qui je trefpaffay Seigneur de Maintenom,
Ayant ja fervy France en fon privé fecret,
Et en fes grans trefors que laiffay fans regret,
Pour venir cy attendre, en paix, de mort le jour,
Où ce temple fonday pour mon dernier fejour.

DES ALLEMANS DE BOURGES

RECITÉ PAR LA DÉESSE MEMOIRE

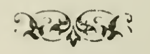
Qui veult fçavoir grans accordz differens,
Les plus nouveaux qu'on veit entre parens
Long temps y a, vienne en ceft Oratoire
Des Allemans lire la courte hiftoire.
  Memoire fuis, qui avecques leurs corps
Ne veux fouffrir enterrer leurs accords :
Ains d'en efcrire il me prend appetit.
  Jan l'Allemant, & Marie Petit
Deux autres Jans en mariage acquirent,
Qui en commun en un logis vefquirent :
Et ces deux Jans, deux Jannes efpouferent,
Qui dix enfans fur la Terre poferent.
Janne Gaillard efpoufa Jan l'aifné :
Une autre Janne eut l'autre Jan puifné,
Laquelle avoit le furnom de Champanges,
Ainfi en noms conformes & eftranges
Furent tous cinq en amitié confits :
Et, qui plus eft, le bon pere & fes filz,
Comme de noms, d'eftats furent egaux,
Eftans tous trois Receveurs generaux.

Le pere au faict des Normans travailla :
Puis ceste charge au filz aisné bailla :
Et le puisné receut charge semblable
En Languedoc. O peuple venerable !
Les corps humains que j'ay cy declarez,
De mesme estat, & mesme honneur parez,
De mesme nom, de mesme nourriture,
Sont enterrez sous mesme sepulture.
Faites à Dieu de bon cueur oraison,
Qu'au ciel leur doint une mesme maison.

D'ALEXANDRE

PRESIDENT DE BARROIS

Soubs ceste Tombe est gisant Alexandre,
Non pas celuy qui son nom feit espandre
Par l'Univers : non pas celuy de Troye,
Qui par l'Amour mit son païs en proye.
Alexandre est cestuy cy de Barrois,
Qui à bon droit fait le nombre des trois.
A l'un Juno fait present de ses biens :
Venus à l'autre a eslargy des siens :
A cestuy cy Pallas, noble Déesse,
De ses tresors a fait grande largesse.
Le Grec conquit le monde à force & peine :
Par estre beau le Troyen eut Heleine :
Cil de Barrois par prudence & sçavoir,
Los immortel a merité d'avoir.



DE MAISTRE JAQUES CHARMOLUË

Cy gift envers la Chair de Charmoluë
De terre vint, la terre la voluë.
Quant à l'efprit, qui du Ciel eft venu,
Seigneurs paffans, croyez qu'il n'a tenu
A eftre bon, & de vertus orné,
Que dont il vint il ne foit retourné.

DE DAMOISELLE ANNE DE MARLE

Vous qui aymez amitié nuptiale,
Vous qui prifez charité cordiale,
Et qui loüez en un çorps femenin
Un cueur entier, gracieux, & benin,
Arreftez vous. Cy gift la Damoifelle,
Qui tout cela, & mieux avoit en elle.
Anne eft le nom de celle dont je parle,
Fille jadis de Hierofme de Marle,
Du noble lieu de Luzancy Seigneur :
Et fa mere eft Damoifelle d'honneur,
Qui porte nom de Philippe Laurens,
Laquelle avec pere, & frere, & parens
Feit la defuncte eftre premiere femme
Du General des finances, Spifame,
Gaillard de nom, & Seigneur de Biffeaux,
Qui d'un tel arbre a eu neuf Arbriffeaux.
Or a vefcu trefvertueufement
Avecques luy dix ans tant feulement.
Fafcheufe Mort, par fon cruel oultrage,
N'a pas voulu qu'elle y fuft davantage :

Mais, comme ayant ſur la bonté envie,
Luy annonça le depart de ſa vie,
L'an de ſon aage, à peine huict, & vingt,
Lors ſans viſer au lieu dont elle vint,
Et deſpriſant la gloire que l'on a
En ce bas monde, icelle Anne ordonna
Que ſon corps fuſt entre les povres mis
En ceſte foſſe. Or prions, chers amis,
Que l'ame ſoit entre les povres miſe,
Qui bien heureux ſont chantez en l'Egliſe.

DE MAISTRE GUILLAUME CRETIN

POETE FRANÇOIS

SEIGNEURS paſſans, comment pourrez-vous croire
De ce Tombeau la grand' pompe, & la gloire?
Il n'eſt ne paint, ne poly, ne doré,
Et ſi ſe dit haultement honoré,
Tant ſeulement pour eſtre couverture
D'un corps humain cy mis en ſepulture :
C'eſt de Cretin, Cretin, qui tant ſçavoit.
Regardez donc ſi ce tombeau avoit
De ce Cretin les faicts laborieux,
Comme il devroit eſtre bien glorieux,
Veu qu'il prend gloire au povre corps tout mort,
Lequel par tout vermine mine, & mord.
O dur Tombeau, de ce que tu en cœuvres,
Contente toy, avoir n'en peux les Oeuvres :
Choſe éternelle en mort jamais ne tombe :
Et qui ne meurt n'a que faire de Tombe.

DE LOÜIS JAGOYNEAU

Cy gift Loüis Jagoyneau furnommé :
Treforier fut en charges renommé :
Et de pecune onc ne thefaurifa,
Ains de vertu, que plus qu'argent prifa.
Je ne fçay pas de quell' race eftoit-il :
Mais je fçay bien que fon cueur fut gentil,
Hardy, courtois, de trefnoble nature,
Et trop plus grand que du corps la ftature.
Il eft certain que Chafteaudun, fon eftre,
Soubs liberal' planette le feit naiftre.
Receveur fut de Soiffons : & de faict,
France le feit, l'Italie l'a deffait.
Italiens en ont le corps icy,
Et les François le dueil & le foucy :
Avec lequel deffus luy ont pofé
Ce dur Tombeau de leurs pleurs arrofé.
Or de l'avoir fi toft mort eftendu,
Mort le trompa : car, tout bien entendu,
Son vif efprit à grans biens pretendoit :
Monté foit-il plus hault qu'il ne tendoit.

DE MADAME LA REGENTE

MERE DU ROY

Celle qui travailla pour le repos de maints,
Repofe maintenant : pourquoy criez Humains?
Gardez bien le repos qu'elle vous a donné,
Sans luy rompre le fien, puis qu'il eft ordonné.

DE FLORIMOND DE CHAMPEVERNE

Le Roy, la Mort aymerent Florimond
De Champeverne, en ſon floriſſant aage :
Le Roy par temps le pouſa vers le mont
D'honneur & biens, en ſuffiſant eſtage :
Mais Mort voulant le traicter davantage,
En un moment le pouſa juſqu'aux cieux,
Et feit tresbien : car des bons l'heritage
N'eſt point aſſis en ce val vicieux.

DE JAN DE MONTDOUCET

VERS ALEXANDRINS

Apres avoir ſervy autour de la perſonne
Du Roy Loüis douzieſme, avant que ſa couronne
Ornaſt ſon noble Chef, & apres l'avoir priſe,
Le Jan de Montdoucet eſprouvay la ſurpriſe
De l'incertaine mort : car un eſclat de lance,
En un plaiſant Tournoy dedans mon corps ſe lance,
Si vigoureuſement, & par fortune telle,
Qu'au milieu de plaiſir ſenty douleur mortelle,
Qui au lict me jecta ſaiſi de fievre groſſe :
De mon lict au Cercueil : du Cercueil en la foſſe :
Non pas ſans grand regret du maiſtre & des amis.
Les amis m'ont pleuré : & le bon maiſtre a mis
Mes enfans aux eſtats de moy lors retenuz
Entre autres que j'avois de ſa grace obtenuz,
Et donna penſion à la mienne eſpouſée,
C'eſt Jane Cotereau qui eſt icy poſée.

Si tant d'honneur & bien ne vint de mon merite,
Il vint d'amour de Roy envers moy non petite :
Mais la fource du tout fut la bonté de Dieu.
  Priez pour moy, Paffans, priez qu'en ceftuy lieu
Je puiffe en Jefu Chrift tellement fommeiller,
Qu'avec les fiens me faffe au grand Jour refveiller.

DE GUILLAUME CHANTEREAU

HOMME DE GUERRE

Cy gift Guillaume, en terre,
Chantereau furnommé,
Entre les gens de Guerre
Jadis trefrenommé.
  Bien vivant eftimé,
Sans noife, fans offenfe :
S'on l'avoit animé,
Rude eftoit en deffenfe.
  A plaifir & outrance
Si adextre on le veit,
Que le Dauphin de France
Finalement fervit.
  Mais la Mort le ravit
En fa jeuneffe meure.
A maint homme qui vit,
Grand regret en demeure.
  Puis qu'il fault que tout meure,
S'en fault-il eftonner ?
Eternelle demeure
Dieu luy vueille donner.

DE TROIS ENFANS FRERES

D'un mefme dard, fous une mefme année,
Et en trois jours de mefme deftinée,
Mal peftilent fous cefte dure pierre
Meit Jan de Bray, Bonaventure, & Pierre,
Freres tous trois : dont le plus vieil dix ans
A peine avoit. Qu'en dites-vous Lifans ?
Cruelle mort, mort plus froide que marbre,
N'a elle tort de faire cheoir de l'arbre
Un fruict tant jeune, un fruict fans meureté,
Dont la verdeur donnoit grand' feureté
De bien futur? Qu'a elle encores fait ?
Elle a pour vray, du mefme coup deffait
De pere, & mere efperance & lieffe,
Qui s'attendoient resjoüir leur vieilleffe
Avec leur filz : defquels la mort foudaine
Nous eft tefmoing, que la vie mondaine
Autant enfans, que vieillards abandonne.
Il nous doibt plaire, & puis que Dieu l'ordonne.

DE FRANÇOIS

DAUPHIN DE FRANCE

Cy gift François, Dauphin de grand renom :
Filz de François le premier de ce nom :
Duquel il tint la prifon en Efpaigne.
Cy gift François, qui la Lice en Campaigne,
Glaives trenchans, & Harnois bien fourbis
Ayma trop plus que fomptueux habits.

Formé de corps, ce qu'eſt poſſible d'eſtre,
Le feit Nature : encores plus adextre.
Et en ce corps, hault & droit compoſé,
Le ciel tranſmit un eſprit bien poſé :
Puis le reprint quand par grieve achoiſon
Un Ferrarois luy donna la poiſon
Au vueil d'autruy, qui en crainte regnoit,
Voyant François qui Ceſar devenoit.
  Ce Dauphin dy, qui par Terre & par Mer,
Fuſtes, & gens euſt prins plaiſir d'armer,
Et la grandeur de Terre dominée,
Si rompre euſt peu ſa dure deſtinée :
Mais ſes vertus luy cauſerent envie,
Dont il perdit ſur les vingt ans la vie
Avec l'attente, helas, de la couronne,
Que le cler Chef de ſon Pere environne.
  Qu'as-tu, paſſant? complaindre on ne s'en doit
Il a trop mieux que ce qu'il attendoit.

DE ANNE BEAUREGARD

QUI MOURUT A FERRARE

De Beauregard Anne ſuis, qui d'enfance
Laiſſay Parens, païs, amis, & France,
Pour ſuivre icy la Ducheſſe Renée :
Laquelle j'ay depuis abandonnée,
Futur eſpoux, beauté, fleuriſſant aage,
Pour aller voir au Ciel mon heritage,
Laiſſant le monde avec moindre ſoucy,
Qu'en laiſſant France, alors que vins icy.

DE HELEINE DE BOISY

VERS ALEXANDRINS

Ne sçay où giſt Heleine, en qui beauté giſoit .
Mais icy giſt Heleine où bonté reluiſoit :
Et que la grand' beauté de l'autre euſt bien ternie
Par les graces & dons dont elle eſtoit garnie.
Donques (ô toy paſſant) qui ceſt eſcrit liras,
Va, & dy hardiment en tous lieux où iras :
Heleine Grecque a fait que Troye eſt deplorée :
Heleine de Boiſy la France a decorée.

DE MONSIEUR DU TOUR

MAISTRE ROBERT GEDOYN

Sçais-tu, Paſſant, de qui eſt ce tombeau?
D'un qui jadis, en cheminant tout beau,
Monta plus hault, que tous ceux qui ſe haſtent.
C'eſt le tombeau, là où les Vers s'appaſtent
Du bon vieillard agreable & heureux,
Dont tu as veu tout le monde amoureux.
Cy giſt, helas, plus je ne le puis taire,
Robert Gedoyn, excellent Secretaire,
Qui quatre Roys ſervit ſans deſarroy •
Maintenant eſt avecques le grand Roy,
Où il repoſe apres travail & peine.
Or a veſcu perſonne d'aage pleine,
Pleine de biens & vertu honorable :
Puis a laiſſé ce monde miſerable,

Sans le regret qui l'homme ſouvent mord.
O vie heureuſe, ô bien heureuſe mort !

DE JAN L'HULIER CONSEILLER

Incontinent que Loiſe le maiſtre
Congneut qu'aux Vers le corps on faiſoit paiſtre
De ſon eſpoux, le prudent Jan l'Hulier,
Helas, dit-elle, Amy treſſingulier,
Voſtre prudence au Senat honorée,
Euſt mieux porté, que moy laſſe eſplorée,
Le dueil de mort : Inutile je vy,
Et vous euſſiez encores bien ſervy :
Car vous eſtiez vertueux & ſçavant :
Las, pourquoy donc ne ſuis-je morte avant ?
En ce regret demoura des mois douze
La bonne, belle, & vertueuſe eſpouſe :
Puis treſpaſſa, & en mourant va dire :
C'eſt trop d'un An, ſans voir ce qu'on deſire.
Mon eſprit va le ſien là hault chercher :
Vueilles mon corps aupres de ſien coucher.
Ce qui fut fait, & n'ha ſceu mort tant poindre,
Qu'elle a desjoint ce qu'Amour voulut joindre.

DE MADAME DE CHASTEAUBRIANT

Sous ce Tombeau giſt Françoiſe de Foix,
De qui tout bien tout chacun ſouloit dire :
Et le diſant, onc une ſeule voix
Ne s'avança d'y vouloir contredire

De grand' beauté, de grace qui attire,
De bon ſavoir, d'intelligence prompte,
De biens, d'honneur, & mieux que ne racompte,
Dieu éternel richement l'eſtoſſa.
O viateur, pour t'abreger le compte,
Cy giſt un rien, là où tout triompha.

DE MONSIEUR LE GENERAL PREUDHOMME

Cy deſſous prend ſon dernier ſomme
Le prudent Guillaume Preudhomme :
De Normandie General :
A qui Dieu fut tant liberal :
Qu'il luy donna uſer ſa vie
Sans peur : ſans blaſme, ſans envie :
Et mourut (voyez quel bonheur)
Plein d'ans, plein de bien, plein d'honneur





COMPLAINTES

DE L'ADOLESCENCE

DU BARON DE MALLEVILLE

PARISIEN

A LA TERRE

O Terre baſſe, où l'homme ſe conduit,
Reſpons (helas) à ma demande triſte :
Où eſt le corps que tu avois produit,
Dont le depart me tourmente & contriſte :
L'avois tu fait tant bon, tant beau, tant miſte,
Pour de ſon ſang taindre les dards pointus
Des Turcs maudits ? Làs, ils n'en ont point eus
De plus aymant vray honneur, qu'iceluy :
Qui mieux ayma là mourir en vertus,

Qu'en deshonneur ſuivre pluſieurs battus.
Tel vit encor qui eſt plus mort que luy.

A LA MER

O cruauté d'impetueuſes vagues,
Mer variable, où toute crainte abonde,
Cauſe mouvant, dont trop cruelles dagues
L'ont fait perir de mort tant furibonde,
Si haut deſir de congnoiſtre le Monde
T'avoir tranſmis ſi gentil perſonnage,
Las falloit-il qu'en la fleur de ſon aage
Par devers toy ſi rudement le prinſes,
Sans plus revoir la Court des nobles Princes,
Où tant il eſt à preſent regretté?
O Mer amere aux mordantes eſpinces!
Certainement ce qu'arreſtes & pinces,
Au gré de tous eſt trop bien arreſté.

A NATURE

Helas, Nature, où eſt la bonne grace,
Dont tu le feis luire par ſes effets?
Formé l'avois beau de corps & de face,
Doux en parler, & conſtant en ſes faits:
D'honneſteté étoit l'un des parfaits,
Car en fuyant les piquans eſpinettes
D'oyſiveté, Fluſtes, & Eſpinettes
Bruire faiſoit en treſdouce accordance:
Du Luc ſonnoit mottets & chanſonnettes:
Dancer ſçavoit, avec, & ſans ſonnettes.
Las, or eſt-il à ſa derniere dance.

A LA MORT

Las, or eſt-il à ſa derniere dance,
Où toy, la Mort, luy as fait ſans foulas
Faire faux pas, & mortelle cadence,
Sous dur rebec, ſonnant le grand Helas.
Quant eſt du corps, vray eſt que meurdry l'as,
Mais de ſon bruit, ou jamais n'eut frivole,
Maugré ton dard, par tout le monde il volle,
Tousjours croiſſant, comme Lys qui fleuronne.
Touchant ſon Ame, immortelle couronne
Luy ha donné celuy pour qui mourut :
Mais quelque bien encor que Dieu luy donne,
Je ſuis contraint par Amour, qui l'ordonne,
Le regretter, & maudire Baruth.

A FORTUNE

Fortune, helas, muable & deſreiglée,
Qui du palud de Malheur viens & ſors,
Bien as monſtré, que tu es aveuglée,
D'avoir jetté ſur luy tes rudes ſorts,
Car ſi tes yeux d'inimitié conforts,
Euſſes ouvers, pour bien appercevoir
Les grans vertus qu'on luy a veu avoir,
Pitié t'euſt meuë à le retenir ſeur :
Mais tu ne veux de toy meſmes rien voir,
Pour aux humains faire mieux à ſçavoir
Que plus te plaiſt cruauté que douceur.

MAROT CONCLUD

La Terre dit, qu'à bon droit peut reprendre
Ce qu'elle fait, quoy qu'on ayt deſervy.

La Mer refpond, que fain le fceut bien rendre
En Terre ferme, où foudain fut ravy.
Nature dit, que Mort ha l'audivy
Par deffus elle, & qu'en rien ne peult : mais
La mort refpond, que les plus grans jamais
N'efpargnera. Et fortune l'infame
Dit qu'elle eft née à faire tort & blafme.
Laiffons la donc en fa coutume vile :
Et fupplions le fils de noftre Dame,
Qu'enfin és Cieux il nous faffe voir l'ame
Du feu Baron, dict Jan de Malleville.

D'UNE NIEPCE

SUR LA MORT DE SA TANTE

O que je fens mon cueur plein de regret,
Quand fouvenir ma penfée refveille
D'un dueil caché, au plus profond fecret
Du mien efprit, qui pour fe plaindre veille :
Seigneurs lifans, n'en foyez en merveille,
Ains' vos doleurs à la mienne uniffez.
Ou pour le moins ne vous esbahiffez
Si ma douleur eft plus qu'autre profonde :
Mais tous enfemble eftonnez vous affez
Comment je n'ay en mon cueur amaffez
Tous les regrets qui furent onc au Monde.
  Tous les regrets qui furent onc au Monde
Venez faifir la dolente Niepce,
Qui ha perdu par fiere Mort immonde
Tante, & attente, & entente, & lieffe :

Perdu (helas) gift fon corps. Et qui eft-ce ?
Jane Bonté, des meilleures de France :
De qui la vie eflongnoit de fouffrance
Mon trifte cueur, & le logeoit auffi
Au parc de Joye & au clos d'Efperance :
Mais, las, fa Mort baftit ma demeurance
Au bois de Dueil, à l'ombre de Soucy.
  Au bois de dueil, à l'ombre de Soucy
N'esftoye au temps de fa vie profpere :
Mon foulas gift fous cefte terre icy,
Et de le voir plus au Monde n'efpere.
O Mort mordante, ô impropre impropere,
Pourquoy (helas) ton dard ne flechiffoit,
Quand fon vouloir au mien ell' uniffoit
Par vraye amour, naturelle, & entiere !
Mon cueur ailleurs ne penfe, ne penfoit,
Ne penfera. Donques (quoy qu'il en foit)
Si je me plains, ce n'eft pas fans matiere.
  Si je me plains, ce n'eft pas fans matiere,
Veu que trop fut horrible ceft Orage,
De convertir en terreftre fumiere
Ce corps qui feul ha navré maint courage.
Helas, c'eftoit celle tant bonne & fage,
A qui jadis le Prince des hauts Cieux
Voulut livrer le don tant precieux
D'honnefteté, en cueur conftant & fort :
Mais dard mortel de ce fut envieux :
Dont plus ne veint plaifir devant mes yeux,
Tant ay d'ennuy, & tant de defconfort.
  Tant ay d'ennuy, & tant de defconfort,
Que plus n'en puis : donc en bois, ou montagne,
Nymphes laiffez l'eau qui de terre fort,
Maintenant faut qu'en larmes on fe bagne.

Pourquoy cela ? pour de voſtre Compagne
Pleurer la mort : Mort l'eſt venu ſaiſir :
Pleure Roüen, pleure ce deſplaiſir,
En douleur ſoit tant plaiſante demeure :
Et qui aura de ſoy triſte deſir,
Vienne avec moy, qui n'ay autre plaiſir,
Fors ſeulement l'attente que je meure.
  Fors ſeulement l'attente que je meure,
Rien ne me peult alleger ma douleur :
Car ſous cinq poincts inceſſamment demeure,
Qui m'ont contrainte aymer noire couleur.
Dueil tout premier me plonge en ſon malheur :
Ennuy ſur moy employe ſon effort :
Soucy me tient ſans eſpoir de confort :
Regret apres m'offre lieſſe pleine :
Peine me ſuit, & tousjours me remord.
Parainſi, j'ay pour une ſeule mort,
Dueil, & Ennuy, Soucy, Regret, & Peine.

DEPLORATION DE MESSIRE FLORIMOND ROBERTET

Jadis ma plume on veid ſon vol eſtendre
Au gré d'Amour, & d'un bas ſtyle & tendre
Diſtiller dits, que ſoulois mettre en chant,
Mais un regret de tous coſtez trenchant
Luy fait laiſſer ceſte douce coutume,
Pour la tremper en encre d'amertume.
Ainſi le faut, & quand ne le faudroit,
Mon cueur, helas, encore le voudroit :

Et quand mon cueur ne le voudroit encores,
Outre son vueil contraint y feroit ores
Par l'aiguillon d'une Mort qui le poinct :
Que dy je Mort? d'une Mort n'est ce point,
Ains d'une Amour : car quand chacun mourroit,
Sans vraye Amour plaindre on ne le pourroit :
Mais quand la Mort ha fait son malefice,
Amour adonc use de son office,
Faisant porter aux vrays Amis le dueil :
Non point un dueil de feintes larmes d'œil,
Non point un dueil de drap noir annuel,
Mais d'un dueil taint d'ennuy perpetuel :
Non point un dueil qui dehors apparoist,
Mais qui au cueur, sans apparence croist.
  Voila le dueil qui ha vaincu ma joye :
C'est ce qui fait, que toute rien que j'oye
Me sonne ennuy : c'est ce qui me procure,
Que couleur blanche à l'œil me soit obscure :
Et que jour cler me semble noire nuict :
De tell' façon que ce qui tant me nuit,
Corrompt du tout le naïf de ma Muse,
Lequel de soy ne veult que je m'amuse
A composer en triste Tragedie :
Mais maintenant, force m'est que je die
Chanson mortelle en style plein d'esmoy,
Veu qu'autre cas ne peult sortir de moy.
  De mon cueur donc l'intention totale
Vous comptera une chose fatale :
Que je trouvay d'avanture mal seine
En m'en venant de Loyre droit à Seine
Dessus Torfou. Tourfou jadis estoit
Un petit bois, ou la Mort commettoit
Meurtres bien grans, sur ceux qui chemin tel

Vouloient passer. En celuy lieu mortel
Je vey la Mort hydeuſe & redoutée,
Deſſus un Char en triomphe montée,
Deſſous ſes piedz ayant un corps humain
Mort à l'envers, & un dard en la main
De bois mortel : de plumes empenné
D'un vieil Corbeau, de qui le chant damné
Predit tout mal : & fut trempé le fer
En eau de Stix, fleuve triſte d'Enfer.
La Mort, en lieu de Sceptre venerable,
Tenoit en main ce Dard eſpoventable,
Qui en maint lieu eſtoit taint & taché
Du ſang de cil qu'elle avoit ſurmarché,
Ainſi debout ſur le Char ſe tenoit,
Qu'un Cheval paſle en henniſſant trainoit :
Devant lequel cheminoit une Fée
Freſche, en bon poinct, et noblement coiffée
Sur teſte raze ayant triple couronne,
Que mainte Perle & Rubis environne :
Sa robe eſtoit d'un blanc & fin Samis,
Où elle avoit en pourtraiture mis
Par traict de temps, un million de choſes,
Comme Chaſteaux, Palais, & Villes cloſes,
Villages, Tours, & Temples, & Couvents,
Terres, & Mers, & Voiles à tous vents,
Artillerie, Armes, Hommes armez,
Chiens, & Oyſeaux, Plaines, & Bois ramez,
Le tout brodé de fine ſoye exquiſe,
Par mains d'autruy torſe, tante, & aquiſe ·
Et, pour deviſe, au bord de la beſongne,
Eſtoit eſcrit : Le ſeu à qui en grongne.
Ce neantmoins ſa robe elle muſſoit
Sous un manteau, qui humble paroiſſoit,

Ou plufieurs draps divers furent compris.
De Noir, de Blanc, d'Enfumé, & de Gris,
Signifiant de fećtes un grand nombre,
Qui fans travail vivent deffous fon ombre.
  Cefte grand' Dame eft nommée Romaine,
Qui ce corps mort, jufques au Tombeau meine,
La Croix devant, en grand' Cerimonie,
Chantant mottetz de piteufe harmonie.
  Une autre Dame au cofté droit venoit,
A qui trop peu de chanter fouvenoit :
D'un Haubin noir, de pareure Tannée,
Montée eftoit, la plus trifte & tennée,
Qui fuft alors fous la hauteur Celique :
Helas, c'eftoit Françoife Republique,
Laquelle avoit en maints lieux entamé
Son mauteau bleu, de fleurs de lys femé :
Si derompoit encor de toutes pars
Ses beaux cheveux fur elle tous efpars :
Et pour fon train ne menoit avec elle,
Sinon Douleur, Ennuy, & leur fequelle,
Qui la fervoient de tout cela qui duit,
Quand au fepulchre un Amy on conduit.
  De l'autre part cheminoit en grand' peine
Le bon Hommeau Labeur, qui en la plaine
Avoit laiffé bœuf, charruë, & culture,
Pour ce corps mort conduire en fepulture :
Mais bien lava fon vifage haflé,
De force pleurs, ains que la fuft allé.
  Lors je voyant telle pompe mondaine,
Prefuppofay en penfée foudaine,
Que là gifoit quelque Prince de nom :
Mais toft apres fus adverty que non,
Et que c'eftoit un Serviteur Royal,

Qui fut jadis ſi prudent & loyal,
Qu'apres ſa mort ſon vray Seigneur & Roy,
Luy ordonna ce beau funebre arroy :
Monſtrant au doigt, combien d'amour deſſervent
De leurs Seigneurs, les Servans qui bien ſervent.
Et comment ſeu je alors, qui eſtoit l'homme?
Autour de luy ne voy qui le me nomme,
Et m'en enquiers : mais le cueur qui leur fend,
Toute parolle à leur bouche deffend.
Si vous diray comment donques j'ay ſeu
Le nom de luy. Ce Char que j'apperceu
N'eſtoit paré de Rouge, Jaune, ou Vert,
Mais tout de Noir par triſteſſe couvert :
Et le ſuyvoient cent hommes, en douleur,
Veſtus d'habits de ſemblable couleur :
Chacun au poing Torche, qui feu rendoit,
Et ou l'Eſcu du noble mort pendoit.
Lors curieux piquay pour voir les Armes :
Mais telle veuẽ aux yeux me mit les larmes,
Y voyant paint l'Eſle ſans per à elle.
Dieu immortel (dy je lors) voicy l'Eſle,
Qui ha vollé ainſi que voller faut,
Entre deux Airs, ne trop bas, ne trop haut :
Voicy, pour vray, l'Eſle dont la vollée
Par ſa vertu ha la France extollée,
Circonvolant ce Monde ſpacieux,
Et ſurvolant maintenant les neuf Cieux,
C'eſt l'Eſle noire, en la bende dorée,
L'Eſle en vollant jamais non eſſorée,
Et dont ſortie eſt la mieux eſcrivant
Plume, qui fuſt de noſtre aage vivant.
C'eſt celle Plume, ou modernes eſprits,
Sous ſes patrons, leur ſavoir ont apris :

Ce fut la Plume en ſage main baillée,
Qui ne fut onc (comme je croy) taillée,
Que pour ſervir, en leurs ſecrets, les Roys :
Auſſi de reng elle en ha ſervy trois,
En Guerre, en Paix, en affaires urgens,
Au gré des Roys, & prouffit de leurs gens.
O vous humains, qui eſcoutez ma plainte,
Qui eſt celuy qui eut ceſte Eſſe painte
En ſon eſcu ? Vous en faut il doubter ?
Sentez vous point, quand venez à gouſter
Ce que je dy en mon triſte motet,
Que c'eſt le bon Florimond Robertet ?
En eſt il d'autre en la vie mortelle,
Pour qui je diſſe une louange telle ?
Non : car vivant de ſon art n'en approche :
Or eſt il mort Serviteur ſans reproche.
  Ainſi (pour vray) que mon cueur & ma langue
Diſoient d'accord ſi piteuſe harangue,
La fiere Mort ſur le Char ſejournée
Sa face paſle ha devers moy tournée
Et à bien peu qu'elle ne m'ha rué
Le meſme Dard, dont elle avoit tué
Celuy qui fut la toute ronde Sphere,
Par ou guettois ma fortune proſpere :
Mais tout acoup tourna ſa veuë oblique,
Contre & devers Françoyſe Republique
Qui l'irritoit, maudiſoit, & blaſmoit,
D'avoir occis celuy qui tant l'aymoit.
  Adonc la Mort, ſans s'effrayer, l'eſcoute.
Et Republique hors de l'eſtomac boute
Les propres mots contenus cy apres,
Avec ſanglots s'entreſuyvans de pres.

LA REPUBLIQUE FRANÇOISE

Puis qu'on ſait bien, ô perverſe Chimere,
Que toute rage en toy ſe peult choiſir,
Juſqu'à tuer avec angoiſſe amere
L'enfant petit au ventre de ſa Mere,
Sans luy donner de naiſtre le loiſir :
Puis qu'ainſi eſt, pourquoy prens tu plaiſir
A monſtrer plus ta force tant congneuē,
Dont ne te peult louange eſtre advenuē ?
Qui de ſon corps la force met en preuve,
Devant ſes yeux los ou gaing luy appert :
Mais en l'effet, ou la tienne s'eſpreuve,
Blaſme pour los, perte pour gaing ſe treuve :
Chacun t'en blaſme, & tout le monde y perd :
Perdu nous as l'homme en conſeil expert,
Et l'as jetté mort dedans le giron
De France (helas) qui pleure à l'environ.
François franc Roy de France & des François,
Tu le fus voir quand l'Ame il vouloit rendre :
De luy donner reconfort t'avançois,
Et en ton cueur contre la Mort tançois,
Qui ton bon Serf au beſoing venoit prendre.
O quelle Amour impoſſible à comprendre !
Santé cent ans puiſſe avoir un tel maiſtre,
Et du ſervant au Ciel puiſſe l'Ame eſtre.
France, & la fleur de ſes Princes enſemble,
Le corps au temple en grand dueil ont mené.
Lors France triſte à Hecuba reſſemble,
Quand ſes enfans à l'entour d'elle aſſemble,
Pour lamenter Hector ſon fils aiſné :
Quiconques fut Hector aux armes né,

Robertet fut noſtre Hector en ſageſſe,
Pallas auſſi luy en feit grand largeſſe.
Au fons du cueur les larmes vont puiſant
Povres de Court pour pleurer leur ruine :
Et toy, Labeur, tu ne vois plus luiſant
Ce cler soleil, qui eſtoit tant duiſant
A eſclaircir de ce temps la bruine :
Proceſſions ne chanter en rue Hymne
N'ont ſeu mouvoir fiere Mort à mercy,
Qui me contraint de dire encor ainſi :
Vieille effacée, infecte, image immonde,
Crainte de gens, penſement ſoucieux
Quel bon avis, quelle ſageſſe abonde
En ton cerveau, d'apovrir ce bas Monde,
Pour enrichir de nos biens les hauts Cieux :
Que maudit ſoit ton Dard malicieux,
En un ſeul coup s'eſt monſtré trop habille
D'en tuer un, & en navrer cent mille.
Tu as froiſſé la Main tant imitable,
Qui au prouffit de moy, laſſe, eſcrivoit :
Tu as couſu la Bouche véritable :
Tu as perſé le Cueur tant charitable,
Et aſſommé le Chef qui tant ſavoit :
Mais maugré toy, ça bas de luy ſe voit
Un cler renom, que ce tour te fera,
Que par ſus toy, ſans fin triomphera.
Tu as deffait ô lourde & maladextre
Ta non nuiſſance, & noſtre allegement :
Endormy as de ta peſante Dextre
Cil qui ne peult reſveillé au monde eſtre,
Juſques au jour du final Jugement.
Las, & tandis nous ſouffrons largement,
N'ayans recours qu'au Ciel, & à nos larmes,

Pour nous venger de tes ſoudains alarmes.
De vos deux yeux, vous ſa chere Eſpouſée,
Faites Fontaine, ou puiſer on puiſſe Eau :
Filles de luy, voſtre face arrouſée
De larmes ſoit, non comme de rouſée,
Mais chacun œil ſoit un petit Ruiſſeau :
Chacun des miens en jette plus d'un Seau :
De tout cela faiſons une Rivière,
Pour y noyer la Mort qui eſt ſi fiere.
Hà la meſchante! eſcoutez ſa malice.
Premier occit en martial deſtroit
Quatre meilleurs Chevaliers de ma lice,
Leſcut, Bayart, la Tremoille, & Palice :
Puis eſt entrée en mon Conſeil eſtroit,
Et de la trouppe alla frapper tout droit
Le plus aymé, & le plus diligent :
Souvent de telz eſt un peuple indigent.
Si ſon nom propre à dire on me ſemond,
Je reſpondray, qu'à ſon los ſe compaſſe.
Son los fleurit, ſon nom c'eſt Florimond,
Un Mont flory, un plus que flory mont,
Qui de hauteur Parnaſus outrepaſſe :
Car Parnaſus (ſans plus) les Nues paſſe :
Mais ceſtuy vainc la hauteur Criſtaline :
Et de luy ſort fontaine Cabaline.
De Robertet par tout le mot s'eſpart
En Tartarie, Eſpagne, & la Morée :
Deux fils du nom nous reſtent de ſa part,
Et un Neveu, qui d'Eſprit, forme, & art
Semble Phebus à la barbe dorée :
De luy ſe ſert dame France honnorée
En ſes ſecrets car le nom y conſonne :
Si fait ſon ſens, ſa plume, & ſa perſonne.

Vous ſes deux fils, ne ſont vos yeux laſſez?
Ceſſez vos pleurs, ceſſez François, & Claude :
Et en Latin, dont vous ſavez aſſez,
Ou en beau Grec quelque œuvre compaſſez,
Qui apres mort voſtre Pere collaude.
Puis increpez ceſte Mort qui nous fraude,
En luy prouvant par dits Philoſophaux,
Comme inutile eſt ſon Dard & ſa Faux.

L'AUTHEUR

Incontinent que la Mort entendit,
Que lon vouloit inutile la dire,
Son bras tout ſec en arriere eſtendit,
Et fierement ſon Dard mortel brandit,
Pour Republique en fraper par grand' ire :
Mais tout acoup de fureur ſe retire,
Et d'une voix, qui ſembloit bien loingtaine
Dit telle choſe utile & treſcertaine.

LA MORT A TOUS HUMAINS

Peuple ſeduit, endormy en tenebres
Tant de longs jours par la doctrine d'homme,
Pourquoy me fais tant de pompes funebres,
Puis que ta bouche inutile me nomme?
Tu me maudis, quand tes Amis aſſomme :
Mais quand ce vient qu'aux obſeques on chante,
Le preſtre adonc qui d'Argent en ha ſomme,
Ne me dit pas maudite ne meſchante.

Et par ainſi de ma pompe ordinaire
Amende plus le vivant que le mort :
Car grand Tombeau, grand Dueil, grand Luminaire
Ne peult laver l'Ame que péché mord :

Le Sang de Chrift, quand la loy te remord,
Par Foy te lave ains que le corps defvie :
Et toutesfois fans moy qui fuis la Mort,
Aller ne peux en l'eternelle vie.
  Pourtant fi fuis deffaite & defcirée,
Miniftre fuis des grans trefors du Ciel :
Dont je devrois eftre plus defirée
Que cefte vie, amere plus que fiel.
Plus elle eft douce, & moins en fort du miel.
Plus tu y vis, plus te charges de crimes :
Mais par défaut d'efprit Celeftiel,
En t'aymant trop, tu me hays & deprimes.
  Que di je aymer? celuy ne s'ayme en rien,
Lequel voudroit tousjours vivre en ce monde,
Pour fe fruftrer du tant fouverain bien
Que luy promet Verité pure & munde :
Poffedaft il Mer & Terre feconde,
Beauté, Savoir, Santé fans empirer,
Il ne croit pas, qu'il foit vie feconde :
Ou, s'il la croit, il me doibt defirer.
  L'apoftre Paul, Saint Martin charitable,
Et Auguftin de Dieu tant efcrivant,
Maint autre Saint plein d'efprit veritable,
N'ont defiré que moy en leur vivant,
Or eft ta chair contre moy eftrivant,
Mais pour l'Amour de mon Pere celefte,
T'enfeigneray comme iras enfuivant
Ceux à qui onc mon Dard ne fut molefte.
  Prie à Dieu feul, que par grace te donne
La vive Foy, dont Saint Paul tant efcrit :
Ta vie apres du tout luy abandonne,
Qui en peché journellement aigrift.
Mourir, pour eftre aveques Jefuchrift,

Lors aymeras, plus que vie mortelle :
Ce beau fouhait fera le tien efprit :
La chair ne peult defirer chofe telle.
  L'ame eft le feu, le corps est le tifon :
L'Ame eft d'enhaut, & le corps inutile.
N'eft autre cas qu'une baffe prifon,
En qui languit l'Ame noble & gentile :
De tell' prifon j'ay la clef treffubtile,
C'eft le mien Dard à l'Ame gracieux :
Car il la tire hors de fa prifon vile
Pour d'icy bas la renvoyer aux Cieux.
  Tien toy donc fort du feul Dieu triomphant,
Croyant qu'il eft ton vray & propre Pere :
Si ton Pere eft, tu es donc fon Enfant,
Et Heritier de fon Regne profpere :
S'il t'ha tiré d'Eternel impropere,
Durant le temps que ne le congnoiffois,
Que fera-il, s'en luy ton cueur efpere :
Douter ne faut que mieux traité ne fois.
  Et pour autant que l'homme ne peult faire,
Qu'il puiffe vivre icy bas fans peché,
Jamais ne peult envers Dieu fatisfaire,
Et plus luy doibt le plus tard depefché :
Donc comme Chrift en la croix attaché
Mourut pour toy, mourir pour luy defire :
Qui pour luy meurt, eft du tout relaché
D'ennuy, de peine, & pefché, qui eft pire.
  Qui fait le coup ? c'eft moy, tu le fais bien :
Ainfi je fuis au Chreftien qui defvie,
Fin de pefché, commencement de bien :
Fin de langueur, commencement de vie.
Donc homme vieil, pourquoy prens tu envie
De retourner en ta jeuneffe pleine ?

Veux tu rentrer en mifere aſſervie,
Dont eſchappé tu es à ſi grand peine?
 Si tu me dis, qu'en te venant ſaiſir,
Je ne te fay ſinon tort & nuiſſance,
Et que tu n'as peine ne deſplaiſir,
Mais tout plaiſir, lieſſe, & toute aiſance :
Je dy, qu'il n'eſt deſplaiſir que plaiſance,
Veu que ſa fin n'eſt rien que damnement :
Et dy qu'il n'eſt plaiſir que deſplaiſance,
Veu que ſa fin redonde à ſauvement.
 Quell' deſplaiſance entens tu que je die :
Craindre mon dard ? cela n'enten-je point
J'enten pour Dieu ſouffrir dueil, maladie,
Perte, & meſchef, tant vienne mal apoint ·
Et mettre jus de gré (car c'eſt le poinct)
Deſirs mondaine & lieſſes charnelles,
Ainſi mourant ſous ma darde qui poinct,
Tu en auras qui ſeront eternelles.
Donques pour moy contriſté ne feras,
Ains par fiance, & d'un joyeux courage,
Pour à Dieu ſeul obeïr, laiſſeras
Treſors, Amis, maiſon, & labourage,
Cler temps de loing, eſt ſigne que l'orage
Fera de l'air tolt ſeparation :
Auſſi tell' Foy, au mourant perſonnage,
Eſt ſigne grand de ſa ſalvation.
 Jeſus afin que de moy n'euſſes crainte,
Premier que toy voulut mort encourir.
Et en mourant ma force ha ſi eſtainte,
Que quand je tue, on ne ſauroit mourir :
Vaincuë m'ha pour les ſiens ſecourir :
Et plus ne ſuis qu'une porte ou entrée,
Qu'on doibt paſſer voulontiers, pour courir

De ce vil Monde en celeſte contrée.
Jadis celuy, que Moyſe l'on nomme,
Un grand Serpent tout d'Erain eſlevoit :
Qui (pour le voir) povoit guerir un homme,
Quand un Serpent naturel mords l'avoit :
Ainſi celuy, qui par vive Foy voit
La mort de Chriſt, guerit de ma bleſſure :
Et vit ailleurs plus qu'icy ne vivoit :
Que dy je plus? mais ſans fin, je t'aſſeure.
Parquoy bien folle eſt la coutume humaine
Quand aucun meurt, porter & faire dueil :
Si tu crois bien, que Dieu vers luy le meine,
A quelle fin en jettes larmes d'œil?
Le veux tu vif tirer hors du cercueil,
Pour à ſon bien mettre empeſche & defenſe?
Qui pour ce pleure, eſt marry, dont le vueil
De Dieu eſt fait. Jugez ſi c'eſt offenſe.
Laiſſe gemir & braire les Payens,
Qui n'ont eſpoir d'eternelle demeure :
Faute de Foy te donne les moyens
D'ainſi pleurer, quand faut que quelqu'un meure :
Et quant au port du drap plus noir que meure,
Hypocriſie en ha taillé l'habit,
Deſſous lequel tel pour ſa mere pleure :
Qui bien voudroit de ſon pere l'Obit.
Meſſes ſans nombre, & force aniverſaires,
C'eſt belle choſe, & la façon j'en priſe :
Si ſont les chants, cloches & luminaires :
Mais le mal eſt en l'avare Preſtriſe :
Car ſi tu n'as vaillant que ta chemiſe,
Tien toy certain, qu'apres le tien treſpas,
Il n'y aura ne Couvent ne Egliſe,
Qui pour toy ſonne, ou chante, ou face un pas.

N'ordonne à toy telles folennitez,
Ne fous quel marbre il faudra qu'on t'enterre :
Car ce ne font vers Dieu que vanitez :
Salut ne gift en Tombeau, ni en Terre.
Le bon Chreftien au Ciel ira grand' erre,
Fuft le fien corps en la rue enterré :
Et le mauvais en Enfer tiendra ferre,
Fuft le fien corps fous l'autel enferré.
Mais pour tomber à mon premier propos,
Ne me crains plus, je te pry, ne maudis :
Car qui voudra en Eternel repos
Avoir de Dieu les promeffes, & dits,
Qui voudra voïr les Anges benedits,
Qui voudra voir de fon vray Dieu la face :
Brief, qui voudra vivre au beau Paradis,
Il faut premier que mourir je le face.
Confeffe donc que je fuis bienheureufe,
Puis que fans moy tu ne peux eftre heureux
Et que ta vie eft aigre & rigoureufe,
Et que mon dard n'eft aigre ou rigoureux :
Car, tout au pis, quand l'efprit vigoureux
Seroit mortel, comme le corps immonde,
Encores t'eft ce dard bien amoureux,
De te tirer des peines de ce monde.

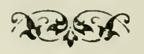
L'AUTHEUR

Quand Mort prefchoit ces chofes, ou pareilles,
Ceux qui avoient les plus grandes Oreilles,
N'en defiroient entendre mot quelconques :
Parquoy fe teut, & feit marcher adonques
Son Chariot en grand triomphe & gloire,
Et le defunćt mener à Blois fur Loire :

Ou les Manans, pour le corps repoſer,
Preparoient Tombe, & pleurs pour l'arroſer
Or eſt aux champs ce mortel Chariot,
Et n'y ha Blé, Sauge, ne Poulliot,
Fleurs, ne Boutons hors de la Terre iſſus,
Qu'il n'amortiſſe en paſſant par deſſus.
Taupes, & Vers, qui dedans Terre hantent,
Tremblent de peur, & bien paſſer le ſentent :
Meſmes la Terre en ſeurté ne ſe tient,
Et à regret ce Chariot ſouſtient.
Là deſſus eſt la Mort maigre & vilaine,
Qui de ſa froide & peſtifere aleine
L'air d'entour elle ha mis en tel meſchef,
Que les Oyſeaux volans par ſus ſon chef
Tombent d'enhaut, & mors en Terre giſent :
Excepté ceux qui les malheurs prediſent.
Bœufs & Jumens courent par le païs,
De voir la Mort grandement esbahis.
Le Loup cruel craint plus ſa face ſeule,
Que la Brebis du Loup ne craint la gueule.
Tous animaux de quelconques manieres
A ſa venuë entrent en leurs Teſnieres.
Quand elle approche ou Fleuves, ou Eſtangs
Poulles, Canards, & Cignes là eſtans,
Au fons de l'eau ſe plongent & ſe cachent,
Tant que la Mort loing de leurs rives ſachent.
Et s'elle approche une Ville, ou Bourgade,
Le plus hardy ſe muce, ou chet malade,
Ou meurt de peur : Nobles, Preſtres, Marchans
Laiſſent la Ville, & gaignent l'air des champs :
Chacun fait voye à la Chimere vile.
Et quand on voit, qu'elle ha paſſé la Ville,
Chacun revient. Lors on enſpand, és ruë

Eau de ſenteur, & vinaigre en la Ruë.
Puis és Cantons feu de Genevre allument,
Et leurs Maiſons eſventent & perfument :
A leur pouvoir, de leur Ville chaſſant
L'air que la Mort y ha mis en paſſant.
Tant fait la Mort, qu'aupres de Blois arrive,
Et coſtoyoit ja de Loire la rive,
Quand les Poiſſons grans, moyens, & petits
Le haut de l'eau laiſſerent tous craintifs,
Et vont trouver au plus profond & bas
Loire leur Dieu, qui prenoit ſes eſbats
Dedans ſon creux, avec ſes Sœurs & Filles
Dames des eaux les Nayades gentilles,
Mais bien acoup ſes esbats ſe perdirent,
Car les Poiſſons en leur langue luy dirent
Comment la Mort, qu'ilz avoient rencontrée,
Avoit occis quelcun de ſa Contrée.
Le fleuve Loire adonc en ſes eſprits,
Bien devina que la Mort avoit pris
Son bon voiſin, dont ſi fort lamenta,
Que de ſes pleurs ſes ondes augmenta :
Et n'euſt eſté qu'il eſtoit immortel,
Treſpaſté fuſt d'ouïr un remors tel.
Ce temps pendant la Mort fait ſes exploits
De faire entrée en la Ville de Blois :
Dedans laquelle il n'y ha Citoyen,
Qui pour fuir cherche lieu, ne moyen :
Car du defunct ont plus d'Amour emprainte
Dedans leurs cueurs, que de la Mort n'ont crainte.
De leurs maiſons partirent Seculiers,
Hors des Couvents ſortirent Reguliers.
Juſticiers laiſſerent leurs pratiques,
Gens de Labeur ſerrerent leurs Boutiques,

Dames auſſi, tant fuſſent bien polies,
Pour ce jour-là ne ſe feirent jolies :
Toutes & tous, des grans juſqu'aux menus,
Loing au devant de ce corps ſont venus :
Sinon aucuns, qui les Cloches ſonnoient,
Et qui la Foſſe, & la Tombe ordonnoient.
  Ses Cloches donc chacune Eſgliſe esbranſle
Sans carrillon, mais toutes à grand branſle,
Si hautement que le Ciel entendit
La belle Echo, qui pareil ſon rendit.
  Ainſi receu ont honorablement
Leur Amy mort, & lamentablement
L'ont amené avec Croix, & Banieres,
Cierges, Flambeaux, de diverſes manieres
Dedans l'Egliſe au bon ſaint Honoré,
Là ou Dieu fut pour ſon Ame imploré,
Par Auguſtins, par Jacobins, & Carmes,
Et Cordeliers. Puis avec pleurs & larmes
Enterré l'ont ſes Parens & Amis :
Et auſſi toſt qu'en la foſſe fut mis,
Et que ſur luy Terre & Tombe lon voit,
La fiere Mort, qui amené l'avoit,
Subtilement de là s'eſvanouït,
Et onques puis on ne la voit, n'ouït.
  Tel fut conduit dedans Blois la Conté
L'ordre funebre, ainſi qu'on m'ha compté.
Si l'ay comprins ſuccinct en ceſt ouvrage,
Fait en faveur de maint noble courage.
S'il y ha mal, il vient tout de ma part :
S'il y ha bien, il vient d'ou le bien part.



DE MADAME LOISE DE SAVOYE

MERE DU ROY

En forme d'Eglogue

THENOT, COLIN

En ce beau Val font plaifirs excellens,
Un cler ruiffeau bruyant pres de l'ombrage,
L'herbe à fouhait, les Vents non violens :
Puis toy Colin, qui de chanter fais rage.
A Pan ne veux rabaiffer fon hommage :
Mais quand aux champs tu l'accompagnerois,
Pluftoft prouffit en auroit que dommage :
Il t'apprendroit, & tu l'enfeignerois.
Quant à Chanfons, tu y befongnerois.
De fi grand art, s'on venoit à contendre :
Que quand fur Pan rien tu ne gaignerois,
Pan deffus toy rien ne pourroit pretendre.
S'il gaigne en pris un beau Formage tendre,
Tu gaigneras un pot de Laiĉt caillé :
Ou fi le Laict il ayme plus cher prendre,
A toy fera le Formage baillé.

COLIN

Berger Thenot, je fuis efmerveillé
De tes Chanfons : & plus fort je m'y baigne,
Qu'à efcouter le Linot efveillé,
Ou l'eau qui bruit tombant d'une montagne,
Si au matin Calliope te gaigne,
Contre elle au foir obtiendras le butin :

Ou s'il advient que tant noble compagne
Te gaigne au ſoir, tu vaincras au matin.
Or je te pry, tandis que mon maſtin
Fera bon guet, & que je feray paiſtre
Nos deux troupeaux, chante un peu de Catin,
En deſchiffrant ſon bel habit chempeſtre.

THENOT

Le Roſſignol de chanter eſt le maiſtre,
Taire convient devant luy les Pivers :
Auſſi eſtant, là où tu pourras eſtre,
Taire feray mes Chalumeaux divers.
Mais ſi tu veux chanter dix fois dix Vers,
En deplorant la Bergere Loïſe,
Des Coings aura, ſix jaunes, & ſix verts,
Les mieux ſentans qu'on veid depuis Moïſe.
Et ſi tes Vers ſont d'auſſi bonne miſe,
Que les derniers que tu feis d'Yſabeau,
Tu n'auras pas la choſe qu'ay promiſe,
Ains beaucoup plus, & meilleur, & plus beau.
De moy auras un double Chalumeau
Faict de la main de Raffy Lyonnois :
Lequel à peine ay eu pour un Chevreau,
Du bon Paſteur Michau, que tu congnois.
Jamais encor' n'en ſonnay qu'une fois,
Et ſi le garde auſſi cher que la Vie :
Si l'auras tu de bon cueur toutesfois,
Faiſant cela à quoy je te convie.

COLIN

Tu me requiers de ce dont j'ay envie :
Sus donc mes Vers, chantez chants douloureux

Puis que la Mort ha Loiſe ravie,
Qui tant tenoit nos Courtils vigoureux.
Or ſommes nous maintenant malheureux,
Plus eſtonnez de ſa mortelle abſence,
Que les aigneaux, à l'heure qu'entour eux
Ne trouvent pas la Mere qui les penſe.
Pleurons Bergers, Nature nous diſpenſe,
Pleurons la Mere au grand Berger d'icy :
Pleurons la Mere à Margot d'excellence :
Pleurons la Mere à nous autres auſſi.
O grand Paſteur, que tu as de ſoucy!
Ne ſay lequel, de toy, ou de ta Mere
Me rend le plus de triſteſſe noircy :
Chantez mes Vers, chantez douleur amere.
Lors que Loïſe en ſa loge proſpere,
Son beau meſnage en bon ſens conduiſoit :
Chacun Paſteur, tant fuſt-il riche Pere,
Lieu là dedans pour ſa Fille eſliſoit.
Aucunefois Loïſe s'aviſoit
Les faire ſeoir toutes ſous un grand Orme,
Et elle eſtant au milieu, leur diſoit,
Filles, il faut que d'un poinćt vous informe.
Ce n'eſt pas tout, qu'avoir plaiſante forme,
Bordes, troupeaux, riche Pere, & puiſſant :
Il faut prevoir, que vice ne difforme
Par long repos voſtre aage fleuriſſant.
Oyſiveté n'allez point nourriſſant,
Car elle eſt pire, entre jeunes Bergeres,
Qu'entre Brebis ce grand Loup raviſſant,
Qui vient au ſoir tousjours en ces Fougeres.
A travailler ſoyez donques legeres :
Que Dieu pardoint au bon homme Roger,
Tousjours diſoit que chez les meſnageres

Oyſiveté ne trouvoit à loger.
Ainſi diſoit la Mere au grand-Berger,
Et à ſon dit travailloient Paſtorelles :
L'une plantoit herbes en un Verger :
L'autre paiſſoit Colombs, & Tourterelles :
L'autre à l'Aiguille ouvroit choſes nouvelles :
L'autre, en apres, faiſoit Chapeaus de fleurs :
Or maintenant ne font plus rien les belles,
Sinon ruiſſeaux, de larmes & de pleurs.
Converty ont leurs danſes en douleurs,
Le Bleu en Brun, le Vertgay en Tanné :
Et leurs beaux taints en mauvaiſes couleurs
Chantez mes Vers, chantez dueil ordonné.
Dès que la Mort ce grand coup eut donné,
Tous les plaiſirs champeſtres s'aſſoupirent :
Les petits Vents alors n'ont allevé,
Mais les fors Vents encores en ſouſpirent.
Fueilles & fruits des arbres abbatirent :
Le cler Soleil chaleur plus ne rendit :
Du manteau vert les Prez ſe deſveſtirent :
Le Ciel obſcur larmes en reſpandit.
Le grand Paſteur ſa muſette fendit,
Ne voulant plus que de pleurs ſe meſler,
Dont ſon troupeau, qui plaindre l'entendit,
Laiſſa le paiſtre, & ſe print à beſler.
Et quand Margot ouït tout reveler,
Son gentil cueur ne fut aſſez habile
Pour garder l'œil de larmes diſtiller,
Ains de ſes pleurs en feit bien pleurer mille.
Terre en ce temps devint nue & debile :
Pluſieurs ruiſſeaux tous à ſec demourerent
La Mer en fut troublée & mal tranquille,
Et les Dauphins bien jeunes y pleurerent.

Biches & Cerfs eſtonnez s'arreſterent :
  Beſtes de proye, & beſtes de paſture,
  Tous animaux Loïſe regretterent,
  Exceptez Loups de mauvaiſe nature.
Tant, en effet, grieve fut la pointure,
  Et de malheur l'advanture ſi pleine,
  Que le beau Lys en print noire tainture,
  Et les troupeaux en portent noire laine.
Sus arbre ſec s'en complaint Philomene :
  L'Aronde en fait cris piteux & trenchans,
  La Tourterelle en gemit, & en mene
  Semblable dueil : & s'accorde à leurs chants.
O francs Bergers ſur franche herbe marchants,
  Qu'en dites vous? quel dueil, quel ennuy eſt ce
  De voir ſecher la fleur de tous noz champs?
  Chantez mes Vers, chantez Adieu lieſſe.
Nymphes & dieux, de nuict en grand' deſtreſſe
  La vindrent voir, & luy dirent, Helas,
  Dors tu icy, des Bergers la maiſtreſſe,
  Ou ſi c'eſt Mort, qui t'ha miſe en ſes lacs?
Las, ta couleur (telle comme tu l'as)
  Nous juge bien, que morte tu repoſes.
  Hà Mort facheuſe ! onques ne te meſlas
  Que de ravir les excellentes choſes.
Tant eut au Chef de ſageſſes encloſes :
  Tant bien ſavoit le clos de France aymer :
  Tant bien y ſeut au Lys rendre les Roſes :
  Tant bien y ſeut bonnes herbes ſemer.
Tant bien ſavoit en ſeurté confermer
  Tout le beſtail de toute la contrée :
  Tant bien ſavoit ſon Parc clorre, & fermer,
  Qu'on n'ha point veu les loups y faire entrée.
Tant ha de fois ſa prudence monſtrée

Contre le temps obfcur & pluvieux,
Que France n'ha (long temps ha) rencontrée
Telle Bergere, au rapport des plus vieux.
Adieu Loïfe, Adieu en larmes d'yeux :
Adieu le corps qui la Terre decore.
En ce difant, s'en vont Nymphes & Dieux :
Chantez mes Vers, chantez douleur encore.
Rien n'eft ça bas qui cefte mort ignore :
Congnac s'en coingne en fa poitrine blefme
Romorantin la perte rememore :
Anjou fait jou : Angoulefme eft de mefme.
Amboife en boit une amertume extreme :
Le Maine en mene un lamentable bruit :
La povre Touvre, arroufant Angoulefme,
A fon pavé de Truites tout detruit.
Et fur fon eau chantent de jour & nuict
Les Cignes blancs, dont toute elle eft couverte,
Pronoftiquans en leur chant, qui leur nuit,
Que Mort, par mort, leur tient fa porte ouverte.
Que faites vous en cefte foreft verte
Faunes, Sylvains ? je croy que dormez là :
Veillez, veillez pour pleurer cefte perte :
Ou fi dormez, en dormant fongez la.
Songez la Mort, fongez le tort qu'elle ha :
Ne dormez point fans fonger la mefchante :
Puis au refveil, comptez moy tout cela
Qu'aurez fongé afin que je le chante.
D'ou vient cela, qu'on voit l'herbe fechante,
Retourner vive, alors que l'Efté vient ?
Et la perfone au Tombeau trebuchante,
Tant grande foit, jamais plus ne revient ?
Hà, quand j'ouy l'autre hier (il me fouvient)
Si fort crier la Corneille en un Chefne,

C'eſt un grand cas (dy je lors) s'il n'avient
  Quelque meſchef, bien toſt, en ceſtuy Regne.
Autant m'en dit le Corbeau ſur un Freſne :
  Autant m'en dit l'Eſtoille à la grand' queuë :
  Dont je lachay à mes ſouſpirs la reſne,
  Car tell' douleur ne penſe avoir onc euë.
Chantez mes Vers freſche douleur conceuë.
  Non, taiſez vous, c'eſt aſſez deploré :
  Elle eſt aux champs Eliſiens receuë,
  Hors des travaux de ce Monde eſploré.
Là ou elle eſt n'y ha rien defloré :
  Jamais le jour, & les plaiſirs n'y meurent :
  Jamais n'y meurt le Vert bien coloré,
  Ne ceux avec, qui là dedans demeurent :
Car toute odeur Ambroſienne y fleurent :
  Et n'ont jamais ne deux, ne trois ſaiſons :
  Mais un Printemps : & jamais ilz ne pleurent
  Perte d'amis, ainſi que nous faiſons.
En ces beaux Champs, & naïves maiſons,
  Loïſe vit, ſans peur, peine, ou meſaiſe :
  Et nous ça bas, pleins d'humaines raiſons,
  Sommes marris (ce ſemble) de ſon aiſe.
Là ne voit rien, qui en rien luy deſplaiſe :
  Là mange fruict d'ineſtimable pris :
  Là boit liqueur, qui toute ſoif appaiſe :
  Là congnoiſtra mille nobles Eſprits.
Tous animaux plaiſans y ſont compris :
  Et mille Oyſeaux y font joye immortelle,
  Entre leſquelz volle par le pourpris
  Son Papegay, qui partit avant elle.
Là elle voit une lumiere telle,
  Que pour la voir mourir devrions vouloir
Puis qu'elle ha donc tant de joye eternelle,

Ceſſez mes Vers, ceſſez de vous douloir.
Mettez vous Monts, & Pins en nonchaloir,
Venez en France, ô Nymphes de Savoye,
Pour faire honneur à celle qui valoir
Feit par ſon los, ſon Païs, & ſa voye.
Savoyſienne eſtoit, bien le ſçavoye,
Si faites vous : venez donques, afin
Qu'autant mourir voſtre œil par deça voye,
Là où fut miſe apres heureuſe fin.
Portez au bras chacune plein Coffin
D'herbes & fleurs, du lieu de ſa naiſſance,
Pour les ſemer deſſus ſon Marbre fin,
Le mieux pourveu, dont ayons congnoiſſance.
Portez Rameaux parvenus à croiſſance,
Laurier, Lyerre, & Lys blancs honorez,
Romarin vert, Roſes en abondance,
Jaune Soucie, & Baſſinets dorez,
Paſſeveloux de Pourpre colorez,
Lavende franche, Oeillets de couleur vive,
Aubepins blancs, Aubepins azurez,
Et toutes fleurs de grand' beauté naïve.
Chacune ſoit d'en porter attentive :
Puis ſur la Tombe en jettez bien eſpais,
Et n'oubliez force branches d'Olive :
Car elle eſtoit la Bergere de Paix :
Laquelle ſçeut dreſſer accords parfaits
Entre Bergers, alors que par le Monde
Taſchoient l'un l'autre à ſe rendre deſfaits,
A coup de Goy, de Houlette, & de Fonde.
Vien le Dieu Pan, vien plus toſt que l'Aronde,
Pars de tes Parcs, d'Arcadie deſplace :
Ceſſe à chanter de Syringue la blonde :
Approche toy, & te mets en ma place,

Pour exalter avec meilleure grace
Celle de qui je me ſuis entremis :
Non (pour certain) que d'en parler me laſſe,
Mais tu as tort que tu ne la gemis.
Et toy, Thenot, qui à pleurer t'es mis
En m'eſcoutant parler de la treſbonne,
Delivre moy le Chalumeau promis,
A celle fin qu'en concluant la ſonne :
Et que du ſon rende graces, & donne
Louange aux Dieux des hauts monts & des plains,
Si hautement, que ce Val en reſonne :
Ceſſez mes Vers, ceſſez icy vos plaints.

THENOT

O franc Paſteur, combien tes Vers ſont pleins
De grand' douceur, & de grand' amertume !
Le chant me plaiſt, & mon cueur tu contrains
A ſe douloir, plus qu'il n'ha de coutume.
Quand tout eſt dit. Melpomené allume
Ton ſtyle doux à triſtement chanter :
Outre, il n'eſt cueur (& fuſt ce un cueur d'enclume)
Que ce propos ne feiſt bien lamenter,
Parquoy (Colin) ſans flater me vanter,
Non ſeulement le bon Flageol merites,
Ains devroit on Chapeau te preſenter
De vert Laurier, pour choſes tant bien dites.
Sus, grans Toreaux, & vous Brebis petites,
Allez au Teċt, aſſez avez brouté :
Puis le Soleil tombe en ces bas limites,
Et la nuiċt vient devers l'autre coſté.



DE MONSIEUR LE GENERAL GUILLAUME PREUDHOMME

Unique fils de Preudhomme, dont l'Ame
Ces jours paſſez ſous la funebre lame
Laiſſa le corps, eſcoute un peu, comment
Celle du mien s'en vint en un moment
Bien toſt apres en mon lict m'apparoiſtre,
Et les ſecrets qu'elle me feit congnoiſtre.
  Fils (ce dit elle) en nos champs Eliſées
N'ha pas long temps par les droites briſées
Eſt devers nous un Esprit arrivé,
Diſcret, gentil, amiable, & privé,
Qui deſchargé de ſon terreſtre corps,
Et plus n'eſtant de ce monde records
S'en vint trouver au plus beau du pourpris,
Les immortelz & floriſſans Eſprits
Des renommez vieux Poëtes Galliques,
Qui en accords plus divins qu'Angeliques,
Tout à l'entour des Lauriers tousjours verts,
Alloient chantant à l'envy maints beaux Vers.
  Luy là venu, ilz ceſſerent leurs chants,
Et il leur dit : O l'eſlite des champs
Eliſiens! Eſprits en verité
Par deſſus tous remplis de Deïté :
Je ne ſuis point Eſprit de Poëſie,
Mais je ſuis tel, qu'Amour et Fantaſie
J'avois en vous & en voſtre vertu,
Eſtant encor de chair et d'os veſtu.
Et delaiſſant le monde terrien,
Je quittay tout, & ſi n'apportay rien
Qua les beaux Vers de vos celeſtes veines,

Qui en mes foings, mes labeurs, & mes peines
Me foulageoient, tout par cueur les difant,
Avec amis ou Princes devifant :
Parmy lefquelz alors en toute gloire,
De vos hauts noms il eftoit fait memoire.
Or dônc Efprits pleins de bonté naïve,
Souffrez qu'icy aveques vous je vive,
Puis que vefcu avez au cabinet
De ma memoire. Adonques Molinet
Aux Vers fleuris, le grave Chaftellain,
Le bien difant en rime & profe, Alain,
Les deux Grebans au bien refonnant ftyle,
Octovian à la veine gentile,
Le bon Cretin aux Vers equivoqué,
Ton Jan le Maire entre eux haut colloqué,
Et moy ton peré en joye le receufmes;
Car quafi tous de luy congnoiffance eufmes.
Heureux Efprit (celuy va Cretin dire)
Quelle raifon plus toft vers nous te tire,
Que par devers tant d'Efprits excellens
Qui font icy, jadis tous opulens,
A toy pareilz, & Confeillers royaux,
Defquelz tu fus, voire des plus loyaux?
Il luy refpond : O Ame debonnaire,
Penfer me fais au labeur ordinaire
Que j'eu au monde : & parmy eux eftant
J'y penferois encores tant, & tant,
Que le record de ces folicitudes
Me priveroit des grans beatitudes
Qui font ceans. Je cherche les delices
Qui aux Efprits font duifans & propices.
Je cherche joye, & repos, & favoir,
Ou les peult on mieux qu'entre vous avoir?

Or ſoit ma joye en ce poinct accomplie :
Et par ſus tous, Cretin, je te ſupplie
De me monſtrer, en ces beaux champs floris,
Noſtre Ennius, Guillaume de Loris,
Qui du Romant aquiſt ſi grand renom,
Duquel auſſi nous deux portons le nom,
Dont mieux je l'ayme. Adonc Cretin le mene
Par un ſentier odorant & amene,
Au bout duquel ſous un Roſier plaiſant,
Peult voir de loing Loris encor faiſant
Tout à part ſoy ſes regrets & clameurs
Apres ſa Roſe. O puiſſance d'amours !
La parvenus, Cretin qui le plaint fort,
Luy dit, Loris, Amour te doint confort,
Laiſſe tes plaints. Voicy une noble Ame,
Qui evitant d'ignorance le blaſme,
Fut en ſon temps le copieux regiſtre
Des beaux eſcrits, que jadis, ſçeurent tiſtre
Les bons facteurs du Gallique Hemiſphere,
Deſquelz tu es le bon ancien pere.
  Si euſſes veu comment ſans peine prendre,
En ſa memoire il les ſavoit comprendre,
Puis de quell' grace, & avec quel plaiſir
Les recitoit en lieu, temps, & loiſir :
Non moins aymé euſſes le Reciteur
Que l'œuvre meſmes, ou le Compoſiteur.
C'eſt le plaiſir où il ſe delectoit,
Quand du Roy Franc ſervant fidelle eſtoit,
Et General des argenteuſes ſommes,
Là ou du Nord prindrent le nom les hommes.
  C'eſt le ſecond de qui les mains loyales
Seules ont eu des finances Royales
Gouvernement. Or les ha il laiſſées,

Mieux, qu'avant luy, en ordre bon dreſſées :
Et au ſortit du corps, ja d'aage plein,
Cler, pur, & net, s'en vint en ce beau plain,
Chercher repos en la troupe immortelle
De nous, qui tous luy devons amour telle
Que luy à nous. Au nom du Toutpuiſſant
Bien venu ſoit l'Eſprit reſplendiſſant,
Reſpond Loris : d'un nom ſommes tous trois,
Pour la mornifle encor un j'en voudrois
Aveques nous [1]. De ſa bouche à grand' peine
Fut hors ce mot, qu'ilz veirent en la plaine
Venir plus cler que nul Ruby ballay,
L'eſprit du preux Guillaume du Bellay,
Tant travaillé des guerres Piedmontoiſes,
Qu'à peine euſt ſceu encor aller deux toiſes ·
Si ſe vint mettre avec eux à repos,
Larmes laiſſant à Souldars & ſuppoſts,
Laiſſant en France & en Piedmond ennuy,
Mais non laiſſant homme ſemblable à luy.
Bien toſt apres allans d'accord tous quatre
Par les Preaux tousjours herbus s'esbatre,
Du meſme nom deux Eſprits rencontrerent :
L'un Biſſipat, que neuf ſœurs allaićterent :
L'autre Budé, qui la Palme conquit
Sur les ſavans du Siecle où il veſquit.
Bienheureuſe eſt, ô Clement, ta naiſſance,
Qui de luy eus privée congnoiſſance.
Au demourant noſtre Gaule, ainſi comme
Nous ha compté l'Eſprit du grand Preudhomme.
De maint Poëte ores eſt decorée :
Mais entre tous, de trois moult honorée,

1. Loüange grande de Monſieur de Langey.

Dont tu es l'un, Saint Gelais Angelique,
Et Heroët, à la plume Heroïque :
Maugré le temps vos efcrits dureront,
Tant que François les hommes parleront.
Ainfi ledit l'Ame de frais venuë,
A qui, fans fin, eft la troupe tenuë
De Parnafus, veu qu'en mortelle vie
Aymée l'ha, & en l'autre fuyvie.
Poëtes donc, qui en terre vivez,
Le los, le bruit, de Preudhomme efcrivez
En chacun genre & efpece de Metre :
Et efcrivains, n'oubliez pas à mettre,
Qu'au riche eftat où il fe conduifoit,
Autant fur tous fa vertu reluifoit,
Comme Aurora eft luifant, & decore
Sur toute Eftoille, ou Phebus fur Aurore.
Aurore adonc, à la face vermeille,
Sortit du Ciel : & fur ce je m'efveille.
La plume prins, me mis à rimoyer
Ma vifion : afin de l'envoyer
A toy, du vray Preudhomme fils unique :
Reçoy la donc, je te la communique,
Comme au plus proche : efperant que ce Val,
Plus grand d'efprit, qu'en armes Perceval,
Et dont ta Sœur à bon jour fut pourveuë,
Aura l'honneur de la feconde veuë.
Et fi mes Vers te plaifent (comme penfe)
De toy ne veux, pour toute recompenfe,
Fors qu'en vertus fois ton Pere enfuivant,
Si qu'on le voye encor, en toy, vivant.





EGLOGUE

SUR LA NAISSANCE
DU FILS DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN

CONFORTEZ moy, Muſes Savoyſiennes,
Le ſouvenir des adverſitez miennes
Faites ceſſer, juſques à tant que j'aye
Chantez l'Enfant dont la Gaule eſt ſi gaye :
Et permettez l'infortuné Berger
Sonner Eglogue en propos moins leger
Que cy devant : les Roſiers qui ſont bas,
Et les taillis à tous ne plaiſent pas.
Sus à ce coup, chantons Foreſts ramées,
Les Foreſts ſont des grans Princes aymées.
  Or ſommes nous prochains du dernier aage,
Prophetizé par Cumane la ſage :
Des ſiecles longs le plus grand & le chef
Commencer veult à naiſtre derechef.

La vierge Aftrée en brief temps reviendra :
De Saturnus le regne encor viendra :
Puis que le Ciel, lequel fe renouvelle
Nous ha pourveu de lignée nouvelle :
Diane clere ha de laffus donné
Faveur celefte à l'enfant nouveau né
D'Endymion : à l'enfant voirement,
Deffous lequel faudra premierement
La gent de Fer, & puis par tout le Monde
S'eflevera la Gent d'Or pur & monde.
  Ce temps heureux, François preux & favant,
Commencera deffous toy bien avant :
Et fi l'on voit fous Henry quelque refte,
De la malice aujourdhuy manifefte,
Elle fera fi foible & fi eftainte,
Que plus de rien la Terre n'aura crainte :
Puis quand au Ciel ferez Dieux triomphans,
Ce nouveau né, heureux fur tous enfans,
Gouvernera le monde ainfi profpere,
Par les vertus de l'un & l'autre pere.
  La Terre donc, gracieux Enfantin,
Te produira Serpolet & Plantin,
Treffle & Serfueil fans culture venus,
Pour engreffer tous les troupeaux menus :
Les Chevres lors au logis reviendront
Pleines de laict : les Brebis ne craindront
Lion ne Loup : l'herbe qui venin porte,
Et la Couleuvre aux champs demourra morte :
Et l'odorant Amome d'Affyrie
Sera commun comme herbe de prairie.
  Regarde enfant de celefte femence,
Comme desja ce beau Siecle commence,
Ja le Laurier te prepare coronne :

Ja le blanc Lys dedans ton bers fleuronne.
D'icy à peu, des hauts Princes parfaits
Et du grand Pere auſſi les nobles faits
Lire pourras, tandis que les loũanges
Du pere tien, par nations eſtranges
Iront vollant : & deſſors pourras-tu
Savoir combien vaut honneur & vertu.
En ceſtuy temps ſteriles Monts & Plains
Seront de Bledz & de Vignes tous pleins :
Et verra lon les Cheſnes plantureux
Par les Foreſts ſuer miel ſavoureux.
Ce neantmoins de fraudes qui ſont ores
Quelque relique on pourra voir encores.
La Terre encor du Soc on verra fendre :
Villes & Bourgs de murailles deffendre :
Conduire en Mer les Navires vollans,
Et aura France encore des Rolands.
Mais quand les ans t'auront fait homme fort,
Plus ne ſera de guerre aucun effort.
Plus voile au vent ne fera la Gallée
Pour traffiquer deſſus la Mer ſallée.
Chacune Terre à chacune Cité
Apportera toute commodité.
Arbres croiſtront d'eux meſmes à la ligne :
Beſoing n'aura plus de ſerpe la Vigne :
Et oſtera le Laboureur champeſtre
Aux Bœufs le joug, plus ne feront que paiſtre :
La laine plus n'aura beſoing d'apprendre
A feintement diverſes couleurs prendre :
Car le Belier en chacune ſaiſon
De cramoyſi portera la toiſon,
Ou jaune, ou perſe : & chacun Aignelet
Sera veſtu de pourpre, ou violet.

Ce ſont pour vray choſes determinées
Par l'immuable arreſt des deſtinées.
Commence, Enfant, d'entrer en ce bon heur :
Reçoy desja & l'hommage & l'honneur
Du bien futur. Voy la ronde machine
Qui ſous le poids de ta grandeur s'encline.
Voy comme tout ne ſe peult contenir
De s'egayer, pour le ſiecle advenir.
O ſi tant vivre en ce monde je peuſſe,
Qu'avant mourir loiſir de chanter j'euſſe
Tes nobles faits ! ny Orpheus de Thrace,
Ny Apollo, qui Orpheus efface,
Ne me vaincroit : non pas Clio la belle,
Ny le Dieu Pan, & Syringue y fuſt elle.
Or vy, enfant, vy enfant bien heureux
Donne à ta mere un doux ris amoureux :
D'un petit ris commence à la congnoiſtre,
Et fay les jours multiplier & croiſtre
De ton ayeul, le grand Berger de France,
Qui en toy voit renaiſtre ſon enfance.

A MONSEIGNEUR, MONSIEUR FRANÇOIS DE BOURBON

SEIGNEUR D'ANGUIEN

Vertu, qui eſt de l'heur accompagnée,
Prince forty de Royale lignée,
C'eſt la ſeurté de victoire & d'honneur :
Or t'ha donné le ſouverain donneur,

Et l'un & l'autre, il t'ha donné fortune
A ta vertu propice & opportune :
Vertu, qui rien de Jeuneſſe ne ſent :
Vertu chenuë en aage adoleſcent,
Qui ne ſera (comme je croy) trompée
De la fortune adverſe de Pompée.
Ainſi, ayant ce que Ceſar avoit,
Qui eſt celuy, qui à l'œil bien ne voit
Qu'impoſſible eſt, qu'en armes ne l'imites,
Et que par temps paſſeras ſes limites?
L'arbriſſeau franc, qui fleurit & boutonne,
D'en voir le fruict eſperance nous donne :
L'effect receu de tes premiers efforts,
De tes hauts faits advenir nous fait forts,
Qui puis un peu en la plaine campagne
Rompit l'armée, & la gloire d'Eſpagne,
En foudroyant de tes robuſtes mains
Nombre infiny d'Eſpagnols, & Germains :
Qui de leur corps as la terre couverte,
Et de leur ſang fait rougir l'herbe verte :
Qui feis fuïr plus froid de peur que glace,
Le vieil Marquis devant ta jeune face.
Puis r'amenas, ſans faire pertes grandes,
Dedans ton Oſt les Martiales bandes
De tes ſouldars loyaux & non mutins,
Saoulez de ſang, & riches de butins.
Qui toſt apres chaſſas Pyrrhe Coulonne
De Carignan, dont meritas couronne
De vert Laurier. Bien la merites certes,
Veu que tu es le recouvreur des pertes,
Qu'ha eu (helas) en la terre Italique
Depuis vingt ans la nation Gallique.
C'eſt luy, c'eſt luy : n'en ſoyez mal contens,

Vieux conducteurs, qui seul depuis ce temps
Nous ha gaigné & Bataille & Journée.
Courage, Enfans, car la chance est tournée,
L'heur d'Annibal par la fatale main
De Scipion, le jeune enfant Rommain,
Fut destournée : par Prince de mesme aage
S'est tourné l'heur de Charles en dommage.
Entrer voyons noz bonnes destinées,
Et prendre fin les siennes declinées.
Dessous Bourbon fut son heur commencé :
Dessous Bourbon s'en va desavancé.
O Roy aussi ton propre nom il porte :
Et par François, François en mainte sorte
Sera vengé. O Roy de grand renom,
Bien autre chose ha de toy, que le nom.
Il ha de toy la sage hardiesse :
Il ha de toy au Combat la proüesse :
Il ha de toy (Nature ainsi le veult)
Je ne say quoy, qui nommer ne se peult,
Dont attirer il sait le cueur des hommes,
Et à bon droit souvent ton filz le nommes.
A toy donc, Roy, à toy donques ne tienne,
Qu'entre tes mains la possession tienne
Ne mette en brief: soit tousjours ta main prompte
A soustenir sa fortune, qui monte.
Et toy, qui tiens aux Itales son lieu,
Pallas prudente : & Mars le puissant Dieu,
Te doint finir ton œuvre encommencée.
S'ainsi advient, sortez de ma pensée
Tristes ennuis, qui m'avez fait escrire
Vers douloureux. Arriere ceste lyre,
Dont je chantois l'amour par cy-devant :
Plus ne m'orrez Venus mettre en avant,

Ne du flageol ſonner chant bucolique :
Ains ſonneray la Trompette bellique
Du grand Virgile, ou d'Homere ancien,
Pour celebrer les hauts faits d'Anguien,
Lequel ſera contre fortune amere
Noſtre Achilles, & Marot ſon Homere.

AVANT-NAISSANCE DU TROISIESME ENFANT DE MADAME

MADAME LA DUCHESSE DE FERRARE

PETIT Enfant quelque fois, fille ou filz,
Parfay le temps de tes neuf moys prefix,
Heureuſement, puis ſors du Royal ventre,
Et de ce monde en la grand' lumiere entre :
Entre ſans cry, vien ſans pleur en lumiere.
Vien ſans donner deſtreſſe coutumiere
A la mere humble, en qui Dieu t'ha fait naiſtre :
Puis d'un doux ris commence à la congnoiſtre.
Aprés que fait luy auras congnoiſſance,
Prens peu à peu nourriture & croiſſance :
Tant qu'à demy commences à parler,
Et tout ſeulet, en trepignant aller
Sur les carreaux de ta maiſon proſpere,
Au paſſetemps de ta Mere & ton Pere :
Qui de t'y voir un de ces jours pretendent.
Avec ton Frere, & ta Sœur qui t'attendent.
Vien hardiment, car quand grandet ſeras,
Et qu'à entendre un peu commenceras,
Tu trouveras un ſiecle pour apprendre,

En peu de temps, ce qu'Enfant peu comprendre.
Vien hardiment : car ayant plus grand' aage,
Tu trouveras encore davantage :
Tu trouveras la guerre commencée
Contre ignorance, & sa troupe insensée :
Et au rebours, Vertu mise en avant,
Qui te rendra personnage savant
En tous beaux arts, tant soient-ilz difficiles,
Tant par moyens, que par lettres faciles
Puis je suis seur, & on le congnoistra,
Qu'a ta naissance avecques toy naistra
Esprit docile, & cueur sans tache amere,
Si tu tiens rien du costé de la Mere.
Vien hardiment, & ne crains que Saturne,
En biens mondains te puisse estre importune,
Car tu naistras, non ainsi povre & mince,
Comme moy (las) mais Enfant d'un grand Prince!
Vien sain & sauf, tu peux estre asseuré,
Qu'à ta naissance il n'y aura pleuré,
A la façon des Thraces lamentans
Leurs nouveaux nez & en grand dueil chantans
L'ennuy, le mal, & la peine asservie,
Qu'il leur falloit souffrir en ceste vie :
Mais tu auras (que Dieu ce bien te face)
Le vray moyen qui tout ennuy efface,
Et fait qu'au monde angoisse on ne craint point
Ne la Mort mesme, alors qu'elle nous poingt.
Ce vray moyen plein de joye feconde,
C'est ferme espoir de la vie seconde,
Par Jesuchrist vainqueur & triomphant
De ceste mort : Vien donc, petit Enfant :
Vien voir, de Terre, & de Mer le grand tour,
Avec le Ciel qui se courbe à l'entour.

Vien voir, vien voir mainte belle ornature
Que chacun d'eux ha receu de Nature.
Vien voir ce Monde, & les peuples & Princes
Regnans fur luy, en diverfes Provinces :
Entre lefquelz eft le plus apparent
Le Roy François, qui te fera parent :
Sous, & par qui ont efté efclercis,
Tous les beaux arts paravant obfcurcis.
O Siecle d'Or le plus fin que lon treuve.
Dont la bonté fous un tel Roy s'efpreuve !
  O jours heureux, à ceux qui les congnoiffent.
Et plus heureux ceux qui aujourd'huy naiffent !
Je te dirois encor' cent mille chofes
Qui font en terre, autour du Ciel enclofes,
Belles à l'œil, & douces à penfer :
Mais j'aurois peur de ta Mere offenfer :
Et que de voir, & d'y penfer tu prinfes
Si grand defir qu'avant le terme vinfes.
Parquoy (Enfant) quelquefois, fille ou fils,
Parfay le temps de tes neuf moys prefix
Heureufement : puis fors du Royal ventre,
Et de ce monde en la grand lumiere entre.



TRADUCTIONS

DE

CLEMENT MAROT

VALET DE CHAMBRE DU ROY

La Mort n'y mord



TRADUCTIONS

LA PREMIERE EGLOGUE DES BUCOLIQUES DE VIRGILE

MELIBEE

Toy Tityrus giſant deſſous l'Ormeau
Large & eſpais, d'un petit chalumeau
Chantes Chanſons ruſtiques en beaux chants :
Et nous laiſſons (maugré nous) les doux champs
Et nos païs. Toy oiſif en l'ombrage
Fais reſonner les Foreſts qui font rage,
De rechanter aprés ta chalemelle,
La tienne amie Amaryllis la belle.

TITYRE

O Melibée, amy cher & parfait,
Un Dieu fort grand ce bien icy m'ha fait :

Lequel aussi tousjours mon Dieu sera,
Et bien souvent son riche Autel aura
Pour sacrifice, un Aigneau le plus tendre,
Qu'en mon troupeau pourray choisir & prendre :
Car il permet, mes Brebis venir paistre
Comme tu vois, en ce beau lieu champestre :
Et que je chante en mode Pastorale
Ce que voudray de ma fluste rurale.

MELIBEE

Je te prometz que ta bonne fortune
Dedans mon cueur ne met envie aucune :
Mais m'esbay, comme en toutes saisons
Malheur nous suit en nos champs & maisons.
Ne vois-tu point, gentil Berger helas,
Je tout malade, & privé de soulas,
D'un lieu loingtain meine cy mes Chevrettes
Accompagnées d'Aigneaux, & Brebiettes.
Et (qui pis est) à grand labeur je meine
Celle que vois tant maigre en ceste plaine,
Laquelle estoit la totale esperance
De mon troupeau, or n'y ay-je asseurance :
Car maintenant (je te promets) elle ha
Fait en passant, prés de ces coudres là,
Qui sont espés, deux gemeaux Aignelets
Qu'elle ha laissez (moy contraint) tous seulets,
Non dessus l'herbe, ou aucune verdure,
Mais tout tremblans dessus la pierre dure.
Hà Tityrus (si j'eusse esté bien sage)
Il me souvient, que souvent par présage
Chesnes frappez de la foudre, des Cieux
Me predisoient ce mal pernicieux.

Semblablement la ſiniſtre Corneille
Me diſoit bien la fortune pareille.
Mais je te pry, Tityre, compte moy,
Qui eſt ce Dieu, qui t'ha mis hors d'eſmoy ?

TITYRE

Je ſot cuidois, que ce, que l'on dit Romme,
Fuſt une Ville ainſi petite, comme
Celle de nous, là où maint Aignelet
Nous retirons, & les beſtes de laict.
Mais je faiſois ſemblables à leurs peres
Les petits Chiens, & Aigneaux à leurs meres,
Accomparant (d'imprudence ſurpris)
Choſe petite à celle de grand pris :
Car pour certain, Romme noble, & civile,
Leve ſon chef par ſus tout' autre Ville,
Ainſi que font les grans & hauts Cypres
Sur ces Buiſſons, que tu vois icy pres.

MELIBEE

Et quel motif ſi expres t'ha eſté
D'aller voir Romme ?

TITYRE

Amour de liberté,
Laquelle tard toutesfois me vint voir,
Car ains que vinſt, Barbe pouvois avoir :
Si me veit elle en pitié bien expres,
Et puis je l'eus aſſez long temps apres :
C'eſt aſſavoir, ſi toſt qu'eus accoinctée
Amaryllis, & laiſſé Galathée.
Certainement je confeſſe ce poinct,
Que quand j'eſtois à Galathée joinct

Aucun efpoir de liberté n'avoye,
Et en foucy de beftail ne vivoye :
Voire & combien que maintesfois je feiffe
De mes troupeaux à nos Dieux facrifice :
Et nonobftant que force gras formage
Se feift tousjours en noftre ingrat village :
Pour tout cela jamais jour de femaine
Ma main chez nous ne s'en retournoit pleine.

MELIBEE

O Amarill', moult je m'efmerveillois :
Pourquoy les Dieux d'un cœur trifte appellois :
Et m'eftonnois, pour qui d'entre nous hommes
Tu refervois en l'arbre tant de Pommes.
Tiryre lors n'y eftoit (à vray dire)
Mais toutesfois (ô bienheureux Tityre)
Les Pins tres hauts, les Ruiffeaux qui couloient,
Et les Buiffons adonques t'appelloient.

TITYRE

Qu'euffe-je fait, fans de chez nous partir?
Je n'euffe peu de fervice fortir,
N'ailleurs que là, n'euffe trouvé des Dieux
Si à propos, ne qui me duiffent mieux.
Là (pour certain) en eftat triomphant
(O Melibée) je vey ce jeune Enfant,
Au los de qui noftre Autel par couftume
Douze fois l'an en facrifice fume.
Certes c'eft luy, qui premier refpondit
A ma requefte, & en ce poinct me dit :
Allez enfans, menez paiftre vos Bœufs,
Comme devant, je l'entends & le veux,
Et faites joindre aux Vaches vos Toreaux.

MELIBEE

Heureux Vieillard, fur tous les paftoureaux,
Donques tes champs par ta bonne avanture
Te demourront, & affez de pafture.
Quoy que le Roc d'herbe foit defpoüillé,
Et que le Lac de bourbe tout foüillé,
Du Jonc limeux couvre le bon herbage,
Ce neantmoins le mauvais pafturage
Ne nourrira jamais tes Brebis pleines :
Et les troupeaux de ces prochaines plaines
Deformais plus ne te les gafteront,
Quand quelque mal contagieux auront.
Heureux Vieillard, déformais en ces prées
Entre Ruiffeaux, & Fontaines facrées
A ton plaifir tu te rafrefchiras :
Car d'un cofté, joingnant de toy auras
La grand' clofture à la foulfaye epeffe,
Là où viendront manger la fleur fans ceffe
Mouches à miel, qui de leur bruit tant doux
T'inciteront à fommeil tous les coups.
De l'autre part, fus un haut Roc fera
Le Roffignol, qui en l'air chantera :
Mais cependant la Palombe enroüée,
La Tourte auffi de chafteté loüée
Ne laifferont à gemir fans fe taire
Sous un grand Orme : & tout pour te complaire.

TITYRE

Donques pluftoft Cerfs legers, & cornus
Vivront en l'air : & les Poiffons tous nuds
Seront laiffez de leurs Fleuves taris :
Pluftoft bevront les Parthes Araris

Le fleuve grand : & Tigris Germanie,
Pluſtoſt ſera ma perſonne bannie
En ces deux lieux : & leurs fins & limites
Circuiray à journées petites,
Ains que celuy que je t'ay racompté
Du ſouvenir de mon cueur ſoit oſté.

MELIBEE

Helas, & nous irons ſans demouree
Vers le païs d'Afrique l'alterée :
La plus grand' part en la froide Scythie
Habiterons : ou irons en Parthie,
Puis qu'en ce poinćt Fortune le decrete,
Au fleuve Oaxe impetueux, de Crete :
Finalement viendrons tous eſgarez
Vers les Anglois, du monde ſeparez.
Long temps apres, oú avant que je meure,
Verray-je point mon païs & demeure?
Ma povre loge auſſi faite de chaume?
Las s'il advient, qu'en mon petit royaume
Revienne encor, je le regarderay,
Et des ruynes fort je m'eſtonneray.
Las, faudra-il qu'un gendarme impiteux
Tienne ce champ tant culte, & frućtueux?
Las, faudra-il qu'un Barbare eſtranger
Cueille ces bleds? O en quel grand danger
Diſcorde ha mis & Paſteurs, & Marchans!
Las, & pour qui avons ſemé nos champs?
O Melibée, plante arbres à la ligne,
Entre Poiriers, mets en ordre la Vigne :
Helas pour qui? allez jadis heureuſes,
Allez Brebis maintenant malheureuſes.
Apres cecy, de ce grand creux tout vert,

Là où fouvent me couchois à couvert,
Ne vous verray jamais plus de loing paiftre,
Vers la montagne efpineufe, & champeftre :
Plus ne diray chanfons recreatives :
Ny deffous moy, povres Chevres chetives,
Plus ne paiftrez le treffle fleuriffant :
Ne l'aigre fueille au faule verdiffant.

TITYRE

Tu pourras bien (& te pry que le vueilles)
Prendre repos deffus des vertes fueilles
Aveques moy, cefte nuict feulement :
J'ay à fouppper affez paffablement,
Pommes, Pruneaux, tout plein de bon fruictage,
Chaftagnes, Aulx, avec force laictage.
Puis des Citez les cheminées fument :
Desja le feu pour le fouppper allument :
Il s'en va nuict, & des hauts monts defcendent
Les ombres grands, qui parmy l'air s'efpandent.





LE

JUGEMENT DE MINOS

SUR LA PREFERENCE D'ALEXANDRE LE GRAND, ANNIBAL DE CARTHAGE, ET SCIPION LE ROMAIN, DICT L'AFRICAIN

ALEXANDRE



O Annibal, mon haut cueur magnanime
Ne peult souffrir, que par gloire sublime
Vueilles marcher par devant mes charrois
Quant à honneur, & triomphans arrois :
Car seulement aucun ne doibt en riens.
Accomparer ses faits d'armes aux miens,
Ains (comme nuls) est decent de les taire
Entre les preux.

ANNIBAL

Je fouftien le contraire,
Et m'en rapporte à Minos, l'un des Dieux,
Juge Infernal commis en ces bas lieux
A fouftenir le glaive de Juftice :
Dont faut, que droit avec raifon jufte iffe
Pour un chacun.

MINOS

Or me dites, Seigneurs,
Qui eftes-vous, qui touchant hauts honneurs
Querez avoir l'un fur l'autre avantage?

ALEXANDRE

Cy eft le Duc Annibal de Carthage,
Et je grand Empereur Alexandre.
Qui fey mon nom par tous Climats efpandre
En fubjugant chacune nation.

MINOS

Certes vos noms font en perfection
Dignes de los & des gloires fupremes,
Dont decorez font vos clers Diademes :
Si m'esbahy, qui vous ha meus enfemble
Avoir debat.

ALEXANDRE

Minos (comme il me femble)
Tu doibs favoir, & n'es pas ignorant,
Qu'onc ne fouffry homme de moy plus grand,
Ne qui à moy fuft pareil, ou égal :
Mais tout ainfi comme l'Aigle Royal
Eftend fon vol plus pres des airs Celeftes,

Que nul oyſeau, par belliqueuſes geſtes
J'ai ſurmonté tous humains aux harnois :
Parquoy ne veux que ce Carthaginois
Ait bruit ſur moy, ne coſtoye ma Chaiſe.

MINOS

Or convient donc, que l'un de vous ſe taiſe,
Afin que l'autre aiſt loiſir & ſaiſon,
Pour racompter devant moy ſa raiſon.

ANNIBAL

Certes, Minos, ceux je repute dignes
D'eſtre eſlevez juſque aux courts divines
Par bon renom, qui de baſſe puiſſance
Sont parvenus à hautaine accroiſſance
D'honneur & biens : & qui nom glorieux
Ont conqueſté par faits laborieux :
Ainſi que moy, qui à peu de cohorte
Me departy de Carthage la forte :
Et en Sicile, où marcher deſiroye,
Prins & ravy, pour ma premiere proye,
Une Cité, Sarragoſſe nommée,
Des fiers Rommains treſgrandement aymée,
Que maugré eux, & leur force ſuperbe,
Je petillay aux piedz ainſi que l'herbe,
Par mes hauts faits & furieux combats.
On ſait auſſi, comment je mis au bas,
Et diſſipay (dont gloire j'en merite)
Des Gallicans le puiſſant exercite :
Et par quel art, moyens, & façons cautes,
Taillay les Monts, & les Alpes treshautes :
Minay, & my les rochers en rompture,
Qui ſont hauts murs, maſſonnez par nature,

Et le renfort de toutes les Itales :
Auquel païs (quand mes armes Ducales
Y flamboyoient) maint ruiſſeau tout ordy
Du ſang Rommain, que lors j'y eſpandy :
Ce ſont teſmoins, & certaines eſpreuves.
Si eſt le Pau, Tibre, & maints autres fleuves,
Deſquelz ſouvent la treſpure & claire onde
J'ay fait muer en couleur rubiconde.
Pareillement les Chaſteaux triomphans,
Par ſus leſquelz mes puiſſans Elephans
Je fey marcher, juſques aux murs de Romme :
Et n'eſt decent que je racompte, ou nomme
Mes durs combats, rencontres Martiannes,
Et grans efforts par moy faits devant Cannes.
Grand' quantité de nobleſſe Rommaine
Ruerent jus par puiſſance inhumaine
Lors mes deux bras : quand en ſigne notoire
De ſouverain triomphe meritoire,
Trois muis d'aneaux à Carthage tranſmis
De tresfin Or, leſquelz furent deſmis
Des doigts des morts, ſur les terres humides
Tous eſtendus : car des charongnes, vuides
De leurs eſprits, giſantes à l'envers
Par mes conflicts furent les champs couvers :
De tell' façon qu'on en feit en maints lieux
Pons à paſſer fleuves eſpacieux.
Par maintes fois, & ſemblables conqueſtes
Plus que Canons, ou foudroyans tempeſtes,
Fey eſtonner du Monde la monarche,
Tousjours content, quelque part où je marche,
Le tiltre ſeul de vray honneur avoir,
Sans vaine gloire en mon cueur concevoir :
Comme ceſtuy, qui pour occaſion

D'une incredible & vaine vifion,
La nuict dormant, apparuë à fa mere,
Se difoit fils de Juppiter le pere
De tous humains, aux aftres honoré,
Et comme Dieu, voulut eftre adoré.
Ainçois, Minos, tousjours & ainfi comme
Petit fouldart me fuis reputé homme
Carthaginois, qui pour heur ou malheur
Ne fus attaint de lieffe ou douleur.
Puis on congnoift, comme au païs d'Afrique,
Durant mes jours, à la chofe publique
Me fuis voulu vray obeïffant joindre :
Et qu'ainfi foit, ainfi comme le moindre
De tout mon Oft, au fimple mandement
De mes confors, conclus foudainement
De m'en partir, & addreffay ma voye
Vers Italie, où grand defir avoye.
Que diray plus ? par ma grande proüeffe,
Et par vertu de fens & hardieffe,
J'ay achevé maints autres durs efforts,
Contre, & envers les plus puiffans & forts.
Mes Eftandars, & Guidons Martiens
Onc ne dreffay vers les Armeniens,
Ou les Medois, qui fe rendent vaincus,
Ains qu'employer leurs lances & efcus :
Mais fey trembler de main victorieufe
Les plus hautains : c'eft Romme l'orgueilleufe,
Et fes fouldars, que lors je combatis
Par maintesfois, & non point des craintifs,
Mais des plus fiers fey un mortel deluge.
Et d'autre part, Minos (comme bon juge)
Tu doibs prevoir les aifes d'Alexandre :
Car dès que mort fon pere voulut prendre,

A luy, par droit, le Royaume ſurvint,
Et fut receu dès que ſur Terre vint,
Entre les mains d'amiable Fortune,
Qui ne fut onc en ſes faits importune :
Et s'il veult dire avoir vaincu les Roys
Dare, & Pyrrhus, par militans arroys,
Auſſi fut-il vaincu en ſes delices
D'immoderez, & deſordonnez vices :
Car ſi ſon Pere ayma bien en ſon cueur
Du Dieu Bacchus la vineuſe liqueur,
Auſſi feit-il : & ſi bien s'en troubloit,
Que non pas homme, ains beſte reſſembloit.
N'occit-il pas (eſtant yvre à ſa table)
Calliſchenes, Philoſophe notable,
Qui reprenoit, par diſcretes parolles,
Les ſiennes mœurs, vicieuſes & foles ?
Certainement vice ſi deteſtable
En moy (peult eſtre) euſt eſté excuſable,
Ou quelcun autre en mœurs, & diſciplines
Peu introduit : mais les ſaintes doctrines
Leuës avoit, d'Ariſtote ſon maiſtre,
Qui pour l'inſtruire, & en vertus accroiſtre,
Par grand deſir nuict & jour travailloit,
Et apres luy trop plus qu'autre veilloit.
Et ſi plus haut eſleve ſa perſonne,
Dont en ſon chef il ha porté couronne,
Pourtant ne doibt homme Duc deſpriſer,
Qui ha voulu entre vivans uſer
De ſens exquis, & proüeſſe loüable,
Plus que du bien de Fortune amiable.

MINOS

Certes tes faits de trefclere vertu
Sont decorez. En apres, que dis-tu,
Roy Alexandre ?

ALEXANDRE

A homme plein d'outrage
N'eft de befoing tenir aucun langage :
Et mefmement la riche renommée
De mes hauts faits aux aftres fublimée,
Affez & trop te peuvent informer,
Que par fus moy ne fe doibt renommer.
Auffi tous ceux de la vie mortelle
Sont congnoiffans la raifon eftre telle :
Mais neantmoins, pource qu'à maintenir
Los & honneur je veux la maintenir
Sache, Minos, juge plein de prudence,
Qu'en la verdeur de mon adolefcence,
Portant en chef ma couronne invincible,
Au glaive aigu prins vengeance terrible
(Comme vray fils) de ceux qui la main mirent
Deffus mon Pere, & à mort le fouzmirent :
Et non content du Royaume qu'avoye,
Cherchant honneur, mis & jettay en voy
Mes eftandars : & à flotte petite
De combatans, par moy fut defconfite
Et mife au bas, en mes premiers affaux,
Thebes cité antique, & fes vaffaux :
Puis fubjugay, par puiffance Royale,
Toutes citez d'Achaie, & Theffale,
Et decouppay à foifon par les champs
Illyriens, de mes glaives trenchans,

Dont je rendy toute Grece esbahie.
Par mon povoir fut Aſie envahie :
Libye prins, le Phaſe ſurmontay :
Brief, tous les lieux ou paſſay & plantay
Mes eſtandars, redoubtans ma puiſſance,
Furent ſouzmis à mon obeïſſance.
Le puiſſant Roy Dare congnut à Tharſe,
Par quell' vigueur fut ma puiſſance eſparſe
Encontre luy, quand ſous luy chevaucherent
Cent mil Perſois : & fierement marcherent
Vers moy de front deſſous ſes Eſtandars
Bien trois cent mil Pietons hardis ſouldars.
Que diray plus ? quand vint à l'eſchauffer,
Le vieil Charon, grand nautonnier d'Enfer,
Bien eut à faire à gouverner ſa peautre,
Pour celuy jour paſſer de rive en autre
Tous les eſprits, qu'à bas je luy tranſmis,
Des corps humains qu'à l'eſpée je mis.
A celuy jour, en la mortelle eſtorce,
Pas n'eſpargnay ma corporelle force,
Car aux Enfers quatre vingts mil esprits
J'envoiay lors : & ſi haut cueur je pris,
Que me lançay par les flottes mortelles :
De ce font foy mes playes corporelles.
Et ja ne faut laiſſer aneantir
Mes grans combats executez en Tyr :
Et ne convient que le los on me raſe,
D'avoir paſſé le haut mont de Caucaſe.
Un chacun ſçait, qu'y fus tant employé,
Que tout ſous moy fut raſé & ployé.
En Inde fey aborder mon Charroy
Triomphamment, ou Pyrrhus le fier Roy,
A ſon meſchef, de mes bras eſprouva

La pesantur, quand de moy se trouva
Prins & vaincu. Qui plus est, je marchay
En tant de lieux, qu'à la fin detranchay
Le dur rocher, ou Hercules le fort
Pour le passer, en vain mit son effort.
Brief, tout battis, & vainquis sans repos,
Jusques à tant que la fiere Atropos,
Seule cruelle ennemie aux humains,
Mon pouvoir large osta hors de mes mains.
Et s'ainsi est, que jadis en maint lieu
Fusse tenu des mondains pour un Dieu,
Et du party des Dieux immortelz né,
De tell' erreur pardon luy soit donné :
Car la hauteur de mes faits : & la gloire
Qu'eus en mon temps, les mouvoit à ce croire.
Encores plus : tant fus fier belliqueur,
Que j'entreprins, & eus vouloir en cueur
De tout le Monde embrasser & saisir,
Si fiere Mort m'eust presté le loisir.
Or ça, Minos, je te supply demande
A Annibal (puis qu'il me vilipende
De doux plaisirs) si plus il est recors
De ses delicts de Capuë, ou son corps
Plus debrisa aux amoureux alarmes,
Qu'à soustenir gros bois, haches, & armes,
Me fut sa mort meschante & furibonde,
Quand par despit de vivre au mortel monde
Fut homicide, & bourreau de soy mesmes,
En avallant les ords venins extremes ?
Et pour monstrer sa meschance infinie,
Soit demandé au Roy de Bithynie,
Dit Prusias, vers lequel s'enfuit,
S'il fut jamais digne de los & bruit.

Un chacun fçait qu'il fut le plus pollu
De tous plaifirs, & le plus diffolu :
Et que par fraude, & fes trahifons feintes.
Il eft venu de fon nom aux atteintes.
Plufieurs grands faits il feit en maintes terres :
Mais qu'eft ce au pris de mes bruits & tonnerres ?
A tous mortelz le cas eft evident,
Que fi jugé n'euffe tout Occident
Eftre petit, ainfi que Theffalie,
J'euffe pour vray (en vainquant l'Italie)
Tout conquefté fans occifion nulle,
Jufques au lieu des colomnes d'Hercule.
Mais (pour certain) je n'y daignay defcendre :
Car feulement ce haut nom, Alexandre,
Les feit mes ferfs, redoubtans mes merveilles
Parquoy, Minos, garde que tu ne vueilles
Devant le mien fon honneur preferer.

SCIPION

Entens ainçois ce que veux proferer,
Juge Minos.

MINOS

Comment es tu nommé ?

SCIPION

Scipion fuis, l'Africain furnommé,
Homme Rommain, de noble experience.

MINOS

Or parle donc : je te donne audience.

SCIPION

Certes mon cueur ne veult dire ou penfer
Chofe pourquoy je defire exaucer

La grand' hauteur de mes faits ſinguliers,
Par ſus ces deux belliqueux Chevaliers :
Car je n'eus onc de vaine gloire envie :
Mais s'il te plaiſt, Minos, entens ma vie.
Tu ſçais aſſez que de mes jeunes ans
Faits vitieux me furent deſplaiſans :
Et que vertu je voulu tant cherir,
Que tout mon cueur ſe mit à l'aquerir,
Jugeant en moy ſcience peu valoir,
Si d'un haut vueil, & par ardant vouloir
D'aquerir bruit & renom vertueux,
N'eſt employée en œuvres fructueux.
Brief, tant aimay Vertu, que dès enfance
Je fus nommé des Rommains l'eſperance :
Car quand pluſieurs du Senat esbahis,
De crainte, & peur, à rendre le païs
Par maintesfois furent condeſcendans,
Je de haut cueur, & aſſez jeune d'ans
Sailly en place, ayant le glaive au poing,
Leur remonſtrant que pas n'eſtoit beſoing,
Que le cler nom que par peine & vertu
Avions aquis, fuſt par honte abbatu :
Et que celuy mon ennemy ſeroit,
Qui la ſentence ainſi prononceroit.
Lors eſtimans cela eſtre un preſage,
Et que les Dieux pour le grand avantage
Du bien public, m'avoient donné haut cueur
En aage bas, comme un fort belliqueur
Fus eſleu chef de l'armée Romaine :
Dont ſur le champ de bataille inhumaine
Je fey jetter mes Bannieres au vent,
Et Annibal preſſay tant, & ſouvent,
Qu'avec bon cueur, & bien peu de conduite

Le fey tourner en trop honteuſe fuite,
Tant qu'en la main de Romme l'excellente
Serve rendy Carthage l'opulente.
Et toutesfois les Rommains conſiſtoires,
Apres mes grans & louables victoires,
Auſſi humain & courtois m'ont trouvé,
Qu'avant que fuſſe aux armes eſprouvé.
Tous biens mondains priſay moins que petit :
L'amour du peuple eſtoit mon apetit,
Et d'aquerir maints vertueux offices
A jeune Prince honneſtes & propices.
Et d'autre part : de Carthage amenay
Maints priſonniers : lors que j'en retournay
Victorieux : deſquelz en la preſence
Par moy fut pris le poëte Terence :
Dont aux Rommains mon faict tant agrea,
Qu'en plein Senat Cenſeur on me créa.
Ce fait, Aſie, & Libye courus :
D'Egypte, & Grece à force l'amour eus.
Et qu'ainſi ſoit, ſous querelle tresjuſte
Par pluſieurs fois ma puiſſance robuſte
Ont eſprouvé. Puis le Conſul voyant
Le nom Rommain jadis reflamboyant
Lors chanceler, ſoy ternir & abbatre,
Pour l'eſlever fus conquerir & batre
Une Cité de force & biens nantie,
Dicte Numance, es Eſpaignes baſtie.
Trop long ſeroit (Minos) l'entier deduire
De mes hauts faits qu'on verra tousjours luire :
Et, d'autre part, ſimple vergongne honneſte
D'en dire plus, en rien ne m'admonneſte :
Parquoy à toy en laiſſe la choiſon,
Qui ſçais, où ſont les termes de raiſon.

Si t'adverty qu'onques malheur en riens
Ne me troubla : ne pour comble de biens,
Que me donnaſt la Déeſſe Fatale,
Cloſe ne fut ma main treſliberale.
Bien l'ont congneu, & aſſez l'eſprouverent
Apres ma mort ceux qui rien ne trouverent
En mes treſors, des biens mondains delivres,
Fors ſeulement d'argent quatre vingts livres.
Des Dieux auſſi la bonté immortelle
M'ha bien voulu douër de grace telle,
Que cruauté & injuſtice au bas
Je dejetay, & ne mis mes esbats
Aux vanitez & doux plaiſirs menus
De Cupido le mol fils de Venus,
Dont les deduits & mondaines enqueſtes,
Nuiſantes ſont à louables conqueſtes.
Tous leſquelz mots je ne dy pour taſcher
A leur honneur confondre ou ſurmarcher !
Ainçois le dy, pour tousjours en prouëſſe
Du nom Rommain ſouſtenir la hauteſſe :
Dont tu en as plus ouy referer,
Que n'en pourroit ma langue proferer.

LA SENTENCE DE MINOS

Certainement vos Martiaux ouvrages
Sont achevez de treſardans courages :
Mais s'ainſi eſt, que par vertu doive eſtre
Honneur aquis, Raiſon donne à congnoiſtre
Que Scipion jadis fuyant delices,

Et non faillant de Vertu hors des lices,
D'honneur deſſert le tiltre precieux
Devant vous deux, qui fuſtes vitieux.
  Parquoy jugeons Scipion preceder,
Et Alexandre Annibal exceder,
Et ſi de nous la ſentence importune
Eſt à vous deux, demandez à Fortune,
S'elle n'ha pas tousjours favoriſé
A voſtre part. Apres ſoit adviſé
Au trop ardant & outrageux deſir,
Qu'euſtes jadis de prendre tout plaiſir
A (ſans ceſſer) eſpandre ſang humain,
Et ruiner de foudroyante main,
Sans nul propos la fabrique du monde :
Ou raiſon faut, Vertu plus n'y abonde.





LES TRISTES VERS

DE BEROALDE

SUR LE JOUR DU VENDREDI SAINT

Or eſt venu le jour en dueil tourné,
Or eſt le temps plein de pleurs retourné :
Or ſont ce jour les funerailles ſaintes
De Jeſuchriſt, celebrées, & taintes
D'aſpre douleur : ſoyent donques rougiſſans
Ores nos yeux par larmes d'eux iſſans :
Tous eſtomacs, en griefs vices tombez,
Par coups de poing ſoient meurdris & plombez :
Quiconques ayme, exalte, & qui decore
Le nom de Dieu, & ſon povoir adore,
Cœuvre ſon cueur & ſenſitif expres
De gros ſanglots s'entreſuivans de pres.
Voicy le jour lamentable ſur terre,
Le jour qu'on doibt marquer de noire pierre :

Pourtant, plaiſirs, amours, jeux, & banquets,
Ris, voluptez, broquars, & fins caquets,
Tenez vous loing : & vienne douleur rude,
Soing, pleurs, ſouſpirs, avec ſolicitude.
C'eſt le jour noir, auquel faut, pour pointure
De dueil monſtrer, porter noire tainture.
Soient donc veſtus de couleur noire & brune
Princes, Prelats, & toute gent commune :
Viennent auſſi avec robe de dueil,
Jeunes & vieux, en plourant larmes d'œil :
Et toute femme, ou lieſſe eſt aperte,
De noir habit ſoit veſtuë & couverte.
Rivieres, champs, foreſts, monts, & vallées,
Ce jourdhuy ſoient triſtes & deſolées :
Beſtes auſſi privées & ſauvages
En douleur ſoient. Par fleuves & rivages
Soient gemiſſans Poiſſons couvers d'eſcaille,
Et tous Oyſeaux paints de diverſe taille.
Les Elemens, la Terre, & Mer profonde,
L'Air, & le Feu, Lune, Soleil, le Monde,
Le Ciel auſſi de hauteur excellente,
Et toute choſe à preſent ſoit dolente :
Car c'eſt le jour dolent, & douloureux,
Triſte, terny, trop rude, & rigoureux.
Maintenant donc faut uſurper & prendre
Les larmes d'œil, qu'Heracle ſçeut eſpandre :
De Xenocrate ou de Craſſus doibt on
Avoir la face, & le front de Caton :
La barbe auſſi longue, rude, & ſemblable
A celle là d'un priſonnier coulpable.
Porter ne vueille homme ou femme qui vive,
Robe de pourpre, ou d'eſcarlate vive :
Ne ſoit luiſant la chaine à groſſe boucle

Deſſus le col, ny l'ardante Eſcarboucle :
Ne vueille aucun autour des doigs cercler
Verte Eſmeraude, ou Diamant treſcler :
Sans peigner ſoit le poil au chef tremblant :
Et aux cheveux ſoit la barbe ſemblant :
Ne ſoit la femme en ſon cheminer grave,
Et d'eau de fard ſon viſage ne lave :
Ne ſoit ſa gorge en blancheur decorée,
Ne d'aucun art ſa bouche colorée :
Ne ſoient les chefs des grands Dames coiffez
D'ornements fin, de Gemmes eſtoffez :
Mais ſans porter Braſſelets ne Carcans,
Prennent habits, ſigne de dueil marquans.
Car c'eſt le jour auquel le Redempteur,
De toute choſe unique Createur,
Apres tourmens, labeurs de corps & veines,
Mille ſoufflets, flagellements, & peines,
Illuſions de ces Juifs inhumains,
Pendit en croix, encloué piedz & mains,
Piquant' couronne au digne chef portant,
Et d'amertume un brevage gouſtant.
O jour funebre ! ô lamentable mort !
O cruauté, qui la penſée mord
De ceſte gent prophane & incredule !
O fiere tourbe emplie de macule,
Trop plus ſubjette à rude felonnie,
Qu'Ours de Lybie, ou Tigres d'Hyrcanie,
Ne que le ſale & cruel domicile,
Ou s'exerçoit tyrannie en Sicile,
Ainſi avez (Sacrileges) mouïllé
Vos mains au ſang qui ne fut onc ſouïllé :
Et iceluy mis à mort par envie,
Qui vous avoit donné lumiere & vie,

Manoirs & champs de tous biens plantureux,
Puiſſant empire, & ſiege bienheureux :
Et qui jadis, en faiſant conſommer
Pharaon Roy dedans la rouge Mer,
En liberté remit ſous vos Monarches
Tous vos parens, anciens Patriarches.
O crime, ô tache, ô monſtre, ô cruel ſigne,
Dont par tout droit apparoit la racine
O faulſe ligne extraite de Judée,
As tu oſé tant eſtre outrecuidée,
De perdre cil, qui par ſiecles pluſieurs
T'ha preſervé par dons ſuperieurs,
Et t'ha inſtruit en la doctrine exquiſe
Des ſaintes Loix du prophete Moyſe,
En apportant ſur le haut des limites
De Sinaï les deux tables eſcrites,
Pour & afin qu'obtinſes diademes ?
O digne palme aux regions ſupremes !
Las quelz mercis tu rends pour un tel don :
O quel ingrat & contraire guerdon !
Et quel péché ſe pourroit il trouver
Semblable au tien ? point ne te peux laver.
A tous humains certes eſt impoſſible
D'en perpetrer encor un ſi horrible :
Car beau parler, ny foy ferme & antique,
Religion, ne Vertu autentique
Des peres ſaints, n'ont ſçeu ſi haut atteindre
Que ta fureur ayes voulu refraindre.
Des vray diſans Prophetes les oracles,
Ne de Jeſus les apparens miracles
De faux conſeil ne t'ont ſçeu revoquer,
Tant t'es voulu à durté provoquer.
O gent ſans cueur, gent de faulſe nature,

Gent aveuglée en ta perte future,
En meurdriſſant par peines & foibleſſes
Un ſi grand Roy, de ton couteau te bleſſes :
Et qu'ainſi ſoit, à preſent tu en ſouffres
Cruelle geheine en feu, flambes, & ſouffres :
Si qu'à jamais ton tourment merité
Vois & verras : & ta Poſterité
Si elle adhere à ta faute importune,
Se ſentira de ſemblable fortune :
Car il n'y ha que luy qui ſçeuſt purger
Le trop cruel & horrible danger
De mort ſeconde, & ſans luy n'auront grace
Vos fils vivans, n'aucune humaine race.
Quelconque Juif, pour tell' faute ancienne,
N'ha ſiege, champ, ny maiſon qui ſoit ſienne.
Et tout ainſi que la forte tourmente
En pleine Mer la nacelle tourmente,
Laquelle eſtant ſans maſt, ſans voile, & maiſtre
De tous les vents à dextre & à feneſtre
Eſt agitée : ainſi eſtes, Juïfs,
De tous coſtez dechaſſés & fuïs,
Vivans tousjours ſous tributaire reigle.
Et tout ainſi que le Cigne hait l'Aigle,
Le Chien le Loup, Hannuier le François,
Ainſi chacun, quelque part que tu ſois,
Hait & hairra ta faulſe progenie,
Pour l'inhumaine & dure tyrannie,
Que feis à cil qui tant de biens t'offrit,
Quand Paradis & les Enfers t'ouvrit.
O douce Mort par ſalut manifeſte,
Tu nous repais de viande Celeſte :
Par toy fuyons le regne Plutonique :
Par toy giſt bas le Serpent draconique :

Car le jour vient agreable ſur Terre,
Le jour qu'on doibt noter de blanche pierre :
Le jour heureux en trois jours ſurviendra,
Que Jeſuchriſt des Enfers reviendra.
  Parquoy, Pecheur dont l'Ame eſt delivrée,
Qui ce jourdhuy portes noire livrée,
Reſiouy toy, pren plaiſir pour douleur :
Pour noir habit, rouge, & vive couleur :
Pour pleurs, motets de lieſſe aſſignée :
Car c'eſt le jour d'heureuſe deſtinée,
Qui à Satan prepare affliction,
Et aux mortelz ſeure ſalvation.
  Dont, congnoiſſant le bien de mort amere,
Doux Jeſuchriſt, né d'une Vierge mere,
S'il eſt ainſi que ton povoir honore,
S'il eſt ainſi que de bon cueur t'adore;
S'il eſt ainſi que j'enſuive ta Loy,
S'il eſt ainſi que je vive en ta Foy,
Et comme croy qu'es aux Cieux triomphant,
Secour (helas) un chacun tien enfant :
Si qu'en vivant ſoit en ſanté la vie,
Et en mourant aux Cieux l'Ame ravie.

DE L'AMOUR FUGITIF

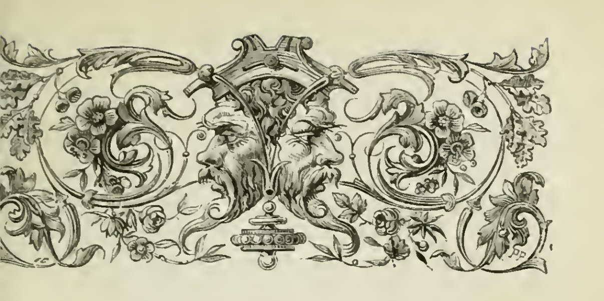
DE LUCIAN

ADVINT un jour que Venus Citherée,
Mere pour lors dolente & eſplorée,
Perdit ſon fils, qui ça & la voloit :

Et ainſi triſte, en haſte s'en alloit
Par maint carroy, par maint canton & place,
Pour le chercher : puis ſus quelque terrace,
Ou ſus un mont eſlevé ſe plantoit,
Et devant tous à haute voix chantoit
Ce qui s'enſuit : Quiconques de bon vueil
M'enſeignera ou au doigt, ou à l'œil,
En quelle voye, ou devers quel coſté
Mon Cupido fuyant s'eſt tranſporté :
Pour ſon loyer (qui faire le ſaura)
Un franc baiſer de Venus il aura.
Et ſi quelcun priſonnier le r'ameine,
La mere lors, envers luy plus humaine,
Luy donnera (pour plus ſon cueur aiſer)
Quelque autre don par deſſus le baiſer.
  Toy qui iras, afin que par tous lieux
Ce faux garſon puiſſes congnoiſtre mieux,
Je t'en diray vingt enſeignes & taches,
Que finement faut qu'en memoire caches.
Blancheur aucune en luy n'eſt evidente,
Son corps eſt taint de rougeur treſardente,
Ses yeux perſans, qui de travers regardent,
Inceſſamment eſtincellent & ardent :
Et ſon penſer, cauteleux & frivole,
Jamais ne ſuit ſa doucette parole,
Certainement le ſon de ſa faconde
Paſſe en douceur le plus doux miel du monde :
Mais le droit ſens, & la cauſe effective
Correſpond mal à ſa voix deceptive.
  Si en colere il ſe prend à monter,
Il porte un cueur impoſſible à dompter :
Et de ſon bec il fait (tout au contraire)
Tromper, ſeduire, & en ſes laqs attraire

Les cueurs remplis d'afpre feverité,
Sans que jamais confeffe verité.
Certes il eft enfant plein de jeuneffe,
Mais bien pourveu d'aftuce & de fineffe :
Souvent fe jouë, & fait de l'infcient :
Mais en jouant tafche à bon efcient
Faire fon cas. Sur fon dos outre plus,
Pendent en ordre uns cheveux crefpelus :
Et en fa face, ayant fiere apparence,
Jamais n'y ha honte ne reverence.
Apres il ha (fi bien vous l'efpiez)
Petites mains, aveques petits piedz :
Mais toutesfois, en haut ou bas endroit,
D'un petit arc tire fort loing, & droit.
Jadis frappa de fleche & vireton,
Jufqu'aux bas lieux le cruel Roy Pluton :
Et des Enfers les Ombres & Efprits
Veirent leur Roy, d'amour vaincu & pris,
Lors que dedans fon grand Char ftygieux
Il emmena Proferpine aux beaux yeux.
Son corps ardant, enflambé de nature,
Il ha tout nud, fans quelque couverture :
Mais le cueur caut, & courage qu'il porte,
Se veft de mainte & variable forte.
Et davantage, en fouflevant en l'air
Les membres fiens, par un fubtil voler,
Aux Nymphes va, puis aux hommes defcend :
Et quand receu de bon gré il fe fent,
Son fiege fait plus chaud que feu de pailles,
Au plus profond de leurs cueurs & entrailles.
Petit & court eft fon Arc amoureux :
Mais le fien trait mortel & rigoureux
Va de droit fil jufques au Firmament,

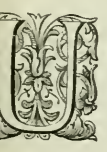
Depuis qu'il eſt deſcoché fermement.
Sur ſon eſpaule ardante & colorée,
Tu verras pendre une Trouſſe dorée :
Et au dedans ſes peſtiferes traits,
Dont le cruel abuſeur plein d'attraits
A bien ſouvent fait mainte playe amere,
Meſmes à moy qui ſuis ſa propre mere.
Grieve choſe eſt tout ce que j'ay dit ores :
Mais voicy (las) plus grieve choſe encores :
Sa dextre main jette & darde un Brandon,
Qui bruſle & ard ſans mercy ne pardon
Les povres os. Brief, de ſon chaud extreme
Il bruſleroit le bruſlant Soleil meſme.
Si tu le peux donc trouver & atteindre,
Et de cordons à fermes neudz eſtreindre,
Meine le moy eſtroitement lié :
Et ſi vers toy ſe rend humilié,
N'en pren mercy, quoy que devant toy face
Tomber ſes yeux larmes deſſus ſa face.
Garde toy bien qu'en ce ne te deçoives :
Et s'ainſi eſt, que ſa bouche apperçoives
Riant à toy, bien faut que te recordes
De n'ordonner qu'on luy lache les cordes.
Si par doux mots te venoit incitant
A te baiſer, va cela evitant :
Car (pour certain) en ſes Levres habite
Mortel venin, qui cauſe mort ſubite.
Et ſi de franc & liberal viſage
Il te promet des dons à ſon uſage,
C'eſt à ſavoir, Fleſches & Arc Turquois,
La trouſſe painte, & le doré Carquois,
Fuy tous ces dons de nuiſance & reproche :
Ilz vont bruſlant tout ce qui d'eux s'approche.



DES

VISIONS DE PETRARQUE

DE THUSCAN EN FRANÇOIS



N jour eſtant ſeulet à la feneſtre
Vey tant de cas nouveaux devant mes yeux,
Que d'en tant voir faché me convint eſtre :
Si m'apparut une Biche à main dextre,
Belle pour plaire au ſouverain des Dieux.
Chaſſée eſtoit de deux Chiens envieux,
Un blanc, un noir, qui par mortel effort
La gente Beſte aux flans mordoient ſi fort,
Qu'au dernier pas en brief temps l'ont menée
Cheoir ſous un Roc : & là, la cruauté
De Mort, vainquit une grande beauté,
Dont ſouſpirer me feit ſa deſtinée.

Puis en Mer haute un Navire advisoye,
Qui tout d'Hebene & blanc Yvoire estoit,
A voiles d'Or, & à Cordes de Soye :
Doux fut le Vent, la Mer paisible & coye,
Le Ciel par tout clair se manifestoit.
La belle Nef pour sa charge portoit
Riches Tresors, mais tempeste subite
En troublant l'Air, ceste Mer tant irrite,
Que la Nef heurte un Roc caché sous l'onde.
O grand' fortune ! ô creuecueur trop grief,
De voir perir, en un moment si brief,
La grand' richesse à nulle autre seconde.

Apres je vy sortir divins Rameaux
D'un Laurier jeune, en un nouveau Bocage,
Et me sembla voir un des Arbrisseaux
De Paradis, tant y avoit d'Oyseaux
Diversement chantans à son ombrage.
Ces grans delits ravirent mon courage :
Et ayant l'œil fiché sur ce Laurier,
Le Ciel entour commence à varier,
Et à noircir : dont la Foudre grand' erre
Vint arracher celuy plant bienheureux,
Qui me fait estre à jamais langoureux,
Car plus telle ombre on ne recouvre en Terre.

Au mesme bois sourdoit d'un vif Rocher
Fontaine d'eau murmurant soefvement :
De ce lieu frais tant excellent & cher,
N'osoient Pasteurs ne Bouviers approcher :
Mais Mainte Muse, & Nymphe seulement,
Qui de leurs voix accordoient doucement
Au son de l'eau. La j'assis mon desir,
Et lors que plus j'y prenois de plaisir,
Je vy, helas, de Terre ouvrir un gouffre.

Qui la Fontaine & le lieu devora.
Dont le mien cueur grand regret encor ha,
Et y penſant du ſeul penſer je ſouffre.
  Au bois je vy un ſeul Phenix portant
Aiſles de Pourpre, & le Chef tout doré :
Eſtrange eſtoit, dont penſay en l'inſtant
Voir quelque corps Celeſte, juſqu'à tant,
Qu'il vint à l'Arbre en pieces demouré,
Et au Ruiſſeau que Terre ha devoré.
Que diray plus ? Toute choſe enfin paſſe.
Quand ce Phenix vid les Rameaux en place,
Le tronc rompu, l'eau ſeche d'autre part,
Comme en deſdaing, de ſon Bec s'eſt feru,
Et des Humains ſur l'heure diſparu :
Dont de pitié & d'Amour mon cueur ard.
  Enfin je vy une Dame ſi belle,
Qu'en y ſongeant tousjours je bruſle & tremble :
Entre herbe & fleurs penſive marchoit elle,
Humble de ſoy, mais contre Amour rebelle :
Et blanche cotte avoit, comme il me ſemble,
Faite en tel art, que Neige & Or enſemble,
Sembloient meſlez · mais en ſus la Ceinture,
Couverte eſtoit d'une grand Nuë obſcure,
Et au talon un Serpenteau la bleſſe,
Dont languiſſoit comme une fleur cueillie :
Puis aſſeurée en lieſſe eſt faillie.
Las, rien ne dure au monde, que triſteſſe.
  O chanſon mienne, en tes concluſions
Dy hardiment ces ſix grans Viſions
A Monſeigneur donnent un doux deſir
De briefvement ſous la Terre geſir.



EPIGRAMME

DE SALMONIUS

MIS DE LATIN EN FRANÇOIS

AU ROY

Ainsi qu'un jour, au grand Palais, tes yeux
Veirent dreſſez les Simulachres vieux
Des Roys François (Roy d'entre eux l'excellence)
Nombrer voulus tous par ordre & ſequence
Les tiens Ayeulx, qui ont de main en main
Baillé le Sceptre à Prince tant humain :
Mais quand le lieu vuide tu vins à voir,
Lequel s'attend le tien image avoir,
Voyez (dis-tu) la place à moy promiſe,
Quand ceſte chair au Tombeau ſera miſe.

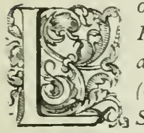
Or je demande, en tenant ce propos,
Fus-tu esmeu de la peur d'Atropos ?
Non : car tu as maugré Mort asseurance,
Qu'entre les Dieux sera ta demeurance.





MAROT AU ROY

TOUCHANT LA METAMORPHOSE

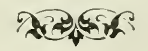


ong temps avant que voſtre liberalité Royale m'euſt fait ſucceſſeur de l'eſtat de mon Pere, le mien plus affectionné (& non petit) deſir avoit tousjours eſté, Sire, de pouvoir faire œuvre en mon labeur Poëtique, qui tant vous agreaſt, que par là je peuſſe devenir (au fort) le moindre de vos domeſtiques. Et pour ce faire, mis en avant, comme pour mon Roy, tout ce que je peu : & tant importunay les Muſes, qu'elles enfin offrirent à ma plume inventions nouvelles & antiques, luy donnant le chois ou de tourner en noſtre langue aucune choſe de la Latine, ou d'eſcrire œuvre nouvelle, par cy devant non jamais veuë. Lors je conſideroy que à Prince de haut eſprit hautes

choses luy affierent : & tant ne me fiay en mes propres inventions, que pour vous trop basses ne les sentisse. Parquoy les laissant reposer jettay l'œil sur les Livres Latins : dont la gravité des sentences, & le plaisir de la lecture (si peu que j'y comprins) m'ont espris mes esprits, mené ma main, & amusé ma Muse. Que dy-je amusée? Mais incitée à renouveller, pour vous en faire offre, l'une des plus Latines antiquitez, & des plus antiques Latinitez. Entre lesquelles celle de la Metamorphose d'Ovide me sembla la plus belle : tant pour la grande douceur du style, que pour le grand nombre des propos tombans de l'un en l'autre par liaisons si artificielles, qu'il semble que tout ne soit qu'un. Et toutesfois mal aisément (& peult estre point) ne se trouvera Livre, qui tant de diversitez de choses racompte. Parquoy, Sire, si la nature en la diversité se resjoüit, là ne se devra elle melancolier.

Pour ces raisons & autres maintes deliberay mettre la main à la besongne : & de tout mon pouvoir suivre & contrefaire la veine du noble Poëte Ovide, pour mieux faire entendre & sçavoir à ceux qui n'ont la Langue Latine, de quelle sorte il escrivoit : & quelle difference peult estre entre les Anciens & les Modernes. Outre plus, tel lit en maint passage les noms d'Apollo, Daphné, Pyramus & Tisbé, qui ha l'Histoire aussi loing de l'esprit, que les noms prés de la bouche : ce qui pas ainsi ne iroit, si en facile vulgaire estoit mise ceste belle Metamorphose : laquelle aux Poëtes vulgaires & aux Paintres seroit tresproufitable : & aussi decoration grande en nostre langue : veu mesmement que l'arrogance Grecque l'ha bien voulu mettre en la sienne. Or est ainsi, que Metamorphose est une diction Grecque, vulgairement signi-

ſiant transformation : Et ha voulu Ovide ainſi intituler ſon Livre contenant quinze Volumes, pource qu'en iceluy il transforme les uns en Arbre, les autres en Pierres, les autres en Beſtes, & les autres en autres formes. Et pour ceſte meſme cauſe, je me ſuis penſé trop entreprendre de vouloir tranſmuër celuy, qui les autres tranſmuë. Et apres j'ay contrepenſé, que double loüange peut venir de tranſmuër un tranſmueur, comme d'aſſaillir un aſſailleur, de tromper un trompeur, & moquer un moqueur. Mais pour rendre l'œuvre preſentable a ſi grande Majeſté, faudroit premierement, que voſtre plus que humaine puiſſance tranſmuaſt la Muſe de Marot en celle de Mare. Toutesfois, telle qu'elle eſt, ſous la confiance de voſtre accoutumé bon recueil, elle ha (par maniere d'eſſay) traduit & parachevé de ces quinze Livres le premier : dont au Chaſteau d'Amboiſe vous en pleut ouïr quelque commencement. Si l'Eſchantillon vous plaiſt, par temps aurez la Piece entiere : car la Plume du petit Ouvrier ne deſire voler ſinon là, où le vent de voſtre Royale bouche la voudra poulſer. Et à tant me tairay. Ovide veult parler.





LIVRE PREMIER

DE LA

METAMORPHOSE D'OVIDE

Ardent desir d'escrire un haut Ouvrage[1],
M'ha vivement incité le courage
A reciter maintes choses formées,
En autres Corps tous nouveaux transformées.
Dieux souverains, qui tout faire savez,
Puis qu'en ce poinct changées les avez,
Donnez faveur à mon commencement,
Et deduisez mes propos doucement,
A commencer depuis le premier naistre,
Du Monde rond, jusqu'au temps de mon estre.

1. Intention du Poëte.

Avant la Mer, la Terre, & le grand Oeuvre
Du Ciel treshaut, qui toutes chofes cœuvre,
Il y avoit en tout ce Monde enorme
Tant feulement de Nature une forme,
Ditte Chaos, un monceau amaffé,
Gros, grand & lourd, nullement compaffé.
Brief, ce n'eftoit qu'une pefanteur vile
Sans aucun art, une maffe immobile,
Là où gifoient les femences enclofes,
Defquelles font produites toutes chofes,
Qui lors eftoient enfemble mal couplées,
Et l'une en l'autre en grand difcord troublées.
Aucun Soleil encores au bas Monde
N'eflargiffoit lumiere claire & monde :
La Lune auffi ne fe renouvelloit,
Et r'amener fes cornes ne fouloit
Par chacun mois. La terre compaffée
En l'air efpars ne pendoit balancée
Sous fon droit pois. La grand' fille immortelle
De l'Ocean, Amphitrite la belle
N'eftendoit pas ces bras marins encores
Aux longues fins de la terre, ainfi qu'ores :
Et quelque part où fut la Terre, illec
Eftoit le Feu, l'Air, & la Mer avec.
Ainfi pour lors eftoit la Terre inftable,
L'air fans clarté, la Mer non navigable,
Rien n'avoit forme, office ne puiffance,
Ainçois faifoit l'un aux autres nuifance,
Car froid au chaud menoit guerre & difcords :
Sec à l'humide, & le tout en un corps :
Avec le dur le mol fe combatoit,
Et le pefant au legier debatoit.
Mais Dieu, qui eft la nature excellente,

Appaifa bien leur noife violente[1] :
Car Terre adonc du Ciel s'empara :
De Terre auffi les eaux il fepara,
Et mit à part pour mieux faire leur paix
Le Ciel tout pur d'aveques l'Air efpais.
Puis quand il eut demeflez & hors mis
De l'orde maffe, iceux quatre ennemis,
Il va lier en concorde paifible
Chacun à part, en fa place duifible.
  Le feu fans pois du Ciel courbe & tout rond
Fut à monter naturellement prompt,
Et occupa le degré plus hautain :
L'Air le fuivit qui n'en eft pas loingtain,
Ains du cler feu approche grandement
D'agilité, de lieu femblablement.
  En efpeffeur la Terre les furpaffe :
Et emporta la matiere plus craffe
Du lourd monceau : dont en bas s'avalla
Par pefanteur. Puis la Mer s'en alla
Aux derniers lieux fa demourance querre,
Environnant de tous coftez la Terre.
  En tell' façon (quiconques ait efté
Celuy des Dieux) quand il eut projetté
Ce grand ouvrage & en membres dreffée
La groffe maffe en ce poinct defpecée,
Il arrondit & feit la Terre au moule,
Forme, & façon, d'une bien grande Boule,
A celle fin qu'en fon pois jufte & droit
Egale fuft par un chacun endroit.
Puis ça & là les grans Mers efpandit,
Et par grans Vents enflées les rendit,

1. Chaos mué en quatre Elemens.

Leur commandant faire flotter leur onde
Tout à l'entour des fins de terre ronde :
Parmy laquelle adjoufta grans Eftangs,
Lacs & Marefts & Fontaines fortans :
Et puis de bors & rives tournoyantes
Ceintures feit, aux Rivieres courantes,
Qui d'une part en la Terre fe boivent :
Autres plufieurs en la Mer fe reçoivent.
Et là au lieu de rives & de bors
Ne battent plus que grans Havres & Ports.
  Aux Champs apres commande de s'eftendre,
Et aux Forefts Rameaux & Fueilles prendre :
Un chacun Val en pendant feit baiffer,
Et contre haut les Montagnes dreffer.
  Et tout ainfi que l'ouvrier advifé
Feit le haut Ciel par cercles divifé [1] :
Deux à la dextre, & fur feneftre deux,
Dont le cinquiefme eft le plus ardant d'eux :
Par tell' façon, & en femblable nombre
Il divifa Terre pefante & fombre :
Et en cela le haut Ciel ne l'excede :
Car comme luy cinq Regions poffede,
Dont la moyenne habiter on ne peult,
Par le grand chaud qui en elle fe meult :
Puis elle en ha deux couvertes de Neige :
Et au milieu de ces deux eft le fiege
De deux encor, que Dieu, qui tout ouvroit,
Amodera par chaud meflé de froit.
  Sur tout cela l'Air il voulut renger :
Lequel d'autant comme il eft plus leger
Que Terre & l'Eau, d'autant eft-il pefant

1. La terre divisée en cinq zones.

Plus que le Feu, tant ſubtil & luiſant.
En celuy Air les nuës & nuées
Commanda eſtre enſemble ſituées :
Et le Tonnerre & tempeſtes ſoudaines,
Eſpouventans les penſées humaines :
Semblablement avec la foudre ardante,
Les Vents cauſans froidure morfondante.
  A iceux Vents Dieux n'ha permis d'aller
Confuſément par la voye de l'Air :
Et nonobſtant que chacun d'eux exerce
Ses ſoufflemens en region diverſe,
Encor' à peine on peult (quand s'eſvertuent)
Y reſiſter, qu'ilz ne rompent & ruent
Le monde jus par bouffemens auſteres :
Tant terrible eſt la diſcorde des frères.
  Le Vent Eurus tout premier s'envolla [1]
Vers Orient, & occuper alla
Nabathe & Perſe, & les monts qui s'eſlevent
Sous les rayons qui au matin ſe levent :
  Zephirus fut ſous Veſper reſident,
Pres des ruiſſeaux tiedis de l'Occident.
  Boreas froid envahit la partie
Septentrionne, aveques la Scythie.
  Et vers Midy, qui eſt tout au contraire,
Auſter moiteux jetta pluye ordinaire.
  Sur tout cela que j'ay cy declairé,
Le grand ouvrier mit le Ciel etheré
Cler, pur, ſans pois, & qui ne tient en rien
De l'eſpeſſeur, & brouas terrien.
  A peine avoit tous ces œuvres hautains
Ainſi aſſis en lieux ſeurs & certains,

1. Les Regions des quatre Vents.

Que tout au tour du Ciel claires & nettes
Vont commencer à luire les planettes,
Qui de tout temps preſſées & tachées
Sous celle maſſe avoient eſté cachées.
Auſſi afin que region aucune
Vuide ne fuſt d'animaux à chacune
Propres & duits, les Eſtoiles & ſignes,
Et des hauts Dieux les formes treſinſignes
Tindrent le Ciel : Les poiſſons nets & beaux
Eurent en part (pour leur manoir) les Eaux :
La Terre apres print les beſtes ſauvages :
Et l'air ſubtil Oyſeaux de tous plumages.
La trop plus ſainte & noble Creature [1],
Capable plus de haut ſens par nature,
Et qui ſur tout pouvoit avoir puiſſance,
Reſtoit encor. Or print l'homme naiſſance,
Où l'ouvrier grand, de tous biens origine
Le compoſa de ſemence divine :
Où Terre adonc (qui eſtoit ſeparée
Tout freſchement de la part etherée)
Retint en ſoy ſemence ſupernelle
Du Ciel, qui print ſa facture avec elle :
Laquelle apres Prometheus meſla
En Eau de fleuve, & puis formée l'ha
Au propre image & ſemblable effigie
Des Dieux, par qui toute choſe eſt regie.
Et neantmoins que tout autre animal
Jette tousjours ſon regard principal
Encontre bas, Dieu à l'homme ha donné
La face haute, & luy ha ordonné
De regarder l'excellence des Cieux,

1. L'origine de l'homme.

Et d'eſlever aux Eſtoilles ſes yeux.
 La Terre donc n'agueres deſnuée
D'art, & d'image ainſi fut tranſmuée,
Et ſe couvrit d'Hommes d'elle venus,
Qui luy eſtoient nouveaux & incongnus.
L'aage doré ſur tous reſplendiſſant [1],
Fut le premier au monde fleuriſſant,
Auquel chacun, ſans correcteur & loy,
De ſon bon gré gardoit Juſtice & Foy.
En peine, & peur aucun ne ſouloit vivre :
Loix menaçans ne ſe gravoient en cuivre
Fiché en murs : povres gens ſans refuge
Ne redoutoient la face de leur juge :
Mais en ſeurté ſe ſavoient accointer,
Sans qu'il falluſt Juge à les appointer.
 L'arbre du Pin charpenté & fendu
N'eſtoit encor des hauts monts deſcendu
Sur les grans Eaux, pour flotter & nager,
Et en païs eſtrange voyager.
 Hommes mortels ne congnoiſſoient à l'heure
Fors ſeulement le lieu de leur demeure :
Foſſez profons, & murs de grans efforts
N'environnoient encor villes & forts :
Trompes, Clairons d'Arain droit, ou tortu,
L'armet, la lance, & le glaive pointu
N'eſtoient encor. Sans uſage & alarmes
De Chevaliers, de Pietons : & Genſdarmes,
Les gens alors ſeurement en tout cas
Accompliſſoient leurs plaiſirs delicats.
 La Terre auſſi non froiſſée & feruë
Par homme aucun, du ſoc de la charruë,

1. Des quatre aages. De l'aage doré.

Donnoit de ſoy tous biens à grand' planté,
Sans qu'on y euſt ne ſemé, ne planté :
Et les vivans contens de la paſture
Produite alors ſans labeur ne culture,
Cueilloient le fruiƈt des ſauvages Pommiers,
Fraiſes aux monts, les Cormes aux Cormiers :
Pareillement les Meures, qui ſont jointes
Contre buiſſons pleins d'eſpineuſes pointes,
Avec le Gland qui leur tomboit à gré
Du large Cheſne à Juppiter ſacré.
  Printemps le vert regnoit inceſſamment,
Et Zephirus ſouſpirant doucement
Soefues rendoit, par tiedes alenées,
Les belles fleurs ſans ſemence bien nées,
Terre portoit les fruits toſt & à poinƈt,
Sans cultiver. Le champ ſans eſtre point
Renouvellé, par tout devenoit blanc,
Par force eſpics pleins de grain bel & franc,
Preſts à cueillir. Fleuves de laiƈt couloient :
Fleuves de Vin auſſi couler ſouloient :
Et le doux Miel, dont lors chacun gouſtoit,
Des arbres verts tout jaune degoutoit.
  Puis quand Saturne, hors du beau regne mis,
Fut au profond des Tenebres tranſmis,
Sous Juppiter eſtoit l'humaine Gent :
Et en ce temps ſurvint l'Aage d'Argent [1],
Qui eſt plus bas que l'Or treſſouverain,
Auſſi plus haut & riche que l'Arain.
  Ce Jupiter abaiſſa la vertu
Du beau Printemps, qui tousjours avoit eu
Son cours entier, & ſous luy fut l'Année

1. L'aage d'Argent.

En quatre parts reduite & ordonnée :
En froid Hyver, & en Efté qui tonne,
En court Printemps, & variable Autonne.
Lors commença blanche & vive fplendeur
Reluire en l'Air efpris de feche ardeur.
D'autre cofté furvint la Glace froide
Par Vents d'Yver penduë eftrainte & roide.
Lors on fe print à muffer fous Maifons :
Maifons eftoient, Cavernes, & Cloifons,
Arbres efpais, frefche Ramée à force,
Et verds Ofiers joints aveques Efcorce.
Lors de Ceres les bons grains fecourables
Sous longs Seillons de Terres labourables
Sont enterrez : & furent Bœufs puiffants
Preffez du Joug, au labeur mugiffans.
Apres ceftuy, troifiefme fucceda
L'aage d'Arain, qui les deux exceda [1]
D'engin mauvais : & plus audacieux
Aux armes fut, non pourtant vicieux.
Le dernier eft de Fer dur & roüillé [2],
Où tout foudain chacun vice broüillé
Se vint fourrer, comme en l'aage total
Accomparé au plus mefchant Metal.
Honnefte Honte & Verité certaine
Aveques Foy prindrent fuite loingtaine :
Au lieu defquelz entrerent Flaterie,
Deception, Trahifon, Menterie
Et Folle amour, Defir, & Violence
D'aquerir gloire, & mondaine opulence.
Telle avarice adonc, le plus fouvent

1. L'aage d'Arain.
2. L'aage de Fer.

Pour pratiquer, mettoit voiles au vent,
Lors mal congneu du Nautonnier & maiſtre.
Et mainte Nef, dont le bois ſouloit eſtre
Planté debout ſur montagnes cornuës,
Nageoit, ſautoit par vagues incongnuës.
Meſmes la terre (avant auſſi commune,
Que la clarté du Soleil, Air & Lune)
Fut diviſée en bornes, & partis
Par meſureurs fins, cauts, & deceptifs.
Ne ſeulement humaines Creatures
Chercherent bledz & autres nourritures :
Mais jusqu'au fons des entrailles allerent
De Terre baſſe, où prindrent & foüillerent
Les grans treſors & les richeſſes vaines,
Qu'elle cachoit en ſes profondes veines :
Comme Metaux, & pierres de valeurs,
Incitemens à tous maux & malheurs.
Ja hors de Terre eſtoit le Fer nuiſant,
Aveques l'Or, trop plus que Fer cuiſant :
Lors Guerre fort, qui par ces deux Metaux
Fait des combats inhumains & brutaux,
Et caſſe & rompt de main ſanguinolente
Armes cliquans ſous force violente.
On vid desja de ce qu'on emble & oſte :
Chez l'Hoſtelier n'eſt point aſſeuré l'Hoſte,
Ne le Beaupere aveques le ſien Gendre :
Petite amour entre Freres s'engendre.
Le Mary s'offre à la mort de ſa femme :
Femme au Mary fait ſemblable diffame :
Par maltalent les Maraſtres terribles
Meſlent ſouvent venins froids & horribles :
Le fils, afin qu'en biens mondains proſpere,
Souhaite mort (avant ſes jours) ſon Pere.

Dame Pitié gist vaincuë & outrée :
Iustice aussi, la noble vierge Astrée,
Seule & derniere apres tous Dieux sublimes,
Terre laissa tainte de sang & crimes.
Aussi afin que le Ciel etheré,
Ne fust de soy plus que Terre asseuré,
Les fiers Geants (comme on dit) affecterent
Regner aux Cieux : & contremont dresserent,
Pour y monter, mainte Montagne mise
L'une sur l'autre. Adonques par transmise
Foudre du Ciel, l'Omnipotent facteur
Du mont Olympe abbattit la hauteur :
Et debrisa en ruïne fort grosse
Pelion, mont, assis sur celuy d'Osse.
Quand par son pois ces corps faux & cruelz [1],
Furent gisans, derompuz & tuez,
La Terre fut moüillée en façon telle,
De moult de sang des Geants, enfans d'elle,
Que (comme on dit) trempée s'enyvra,
Puis en ce sang tout chaud, Ame livra :
Et pour garder enseigne de la race
En feit des corps portans humaine face :
Mais ceste gent fut aspre & despiteuse,
Blasmant les Dieux, de meurdres convoiteuse :
Si qu'à la voir, bien l'eussiez devinée
Du cruel sang des Geants estre née.
Cecy voyant des hauts cieux Juppiter,
Crie, gemit, se prend à despiter,
Et sur le champ par luy fut allegué
Un autre faict, non encor' divulgué,
Des banquets pleins d'horreur espoventable.

1. Le sang des Geants transmué en Hommes cruelz.

Que Lycaon preparoit à ſa table :
Dont en ſon cueur ire va concevoir
Telle qu'un Roy, comme luy, peult avoir :
Et ſon conſeil appella hautement.
Dont les mandez vindrent ſubitement.
Or d'icy bas, là ſus au lieu celeſte
Eſt une voye aux humains manifeſte [1]
Semblable à laict, dont laictée on l'appelle,
Aiſée à voir, pour ſa blancheur tant belle :
Et par icelle eſt le chemin des Dieux,
Pour droit aller au Troſne radieux
Du grand Tonnant, & ſa maiſon Royalle.
En ce lieu blanc, des nobles Dieux la ſalle
Fut frequenté alors par tout ſon eſtre,
A huys ouverts, ſur dextre & à feneſtre.
Les moindres Dieux en divers lieux s'aſſirent :
Et les puiſſans leurs riches ſieges mirent
Vers le haut bout : brief, telle eſt ceſte place,
Que ſi j'avois de tout dire l'audace,
Je ne craindrois dire que c'eſt la meſme,
Qu'eſt du haut Ciel le grand Palais ſupreme.
Donc quand les Dieux furent en ordre aſſis
Aux ſieges bas, faits de Marbres maſſifs,
Juppiter mis au plus haut lieu de gloire,
Et appuyé ſur ſon Sceptre d'Yvoire,
Comme indigné, par trois fois, voire quatre,
De ſon grand Chef feit branſler & debatre
L'horrible poil : duquel par ſon povoir,
Feit Terre & Mer, & Eſtoilles mouvoir :
Puis tout deſpit devant tous il desbouche
En tell' façon son indignée bouche.

1. Du cercle laité.

Je ne fus onc pour le Regne mondain
Plus trifte en cueur, de l'orage foudain
Auquel Geants, qui ont ferpentins piedz,
Furent tous prefts, quand fufmes efpiez,
De tendre & mettre au Ciel recreatif
Chacun cent bras, pour le rendre captif.
Car neantmoins que l'ennemy fuft tant
Cruel & fier, celle guerre pourtant
Ne dependoit que d'une feule fuite,
Et d'une ligne en fin par moy deftruite :
Mais maintenant en toute voye & trace,
Par où la Mer le monde entier embraffe,
Perdre & tuer me faut, pour fon injure,
Le mortel genre. Et qu'ainfi foit, j'en jure
Des bas Enfers les eaux noires & creufes,
Coulans fous terre aux forefts tenebreufes :
Quoy que devant faut toute chofe vraye
Bien efprouver : mais l'incurable playe
Par glaive faut tousjours coupper à hafte
Que la part faine elle n'infecte & gafte.
J'ay en forefts, & fur fleuves antiques
Mes Demidieux, & mes Faunes ruftiques,
Satyres gays, Nymphes nobles compagnes,
Et mes Sylvains refidents aux montagnes :
Lefquelz d'autant que ne les fentons dignes
D'avoir encor les gloires celeftines,
Souffrons, au moins, que feurement & bien
Ilz puiffent vivre en terre, que du mien
Leur ay donnée. O Dieux interceffeurs,
Les penfez vous en bas eftre affez feurs :
Quand Lycaon, noté de felonnie,
A confpiré mortelle vilenie
Encontre moy, qui par puiffance eterne,

La foudre, & vous çà haut tiens, & gouverne ?
  Lors tous enfemble en fremiffant murmurent :
Et Juppiter (d'ardant defir qu'ilz eurent)
Vont fuppliant qu'en leurs mains vueille mettre
Cil qui ofa telle chofe commettre.
  Ainsi au temps que la cruelle main
D'aucuns, voulut tenir le nom Rommain,
Tendant au fang Cefarien efpandre,
Pour la terreur d'un tant fubit efclandre.
Fut l'humain genre afprement eftonné,
Et tout le monde à horreur adonné.
Et la pitié des tiens, O preux Augufte,
Ne te fut pas moins agreable & jufte,
Que cefte cy à Juppiter infigne :
Lequel apres avoir par voix & figne
Refraint leur bruit, chacun d'eux feit filence.
  Le bruit ceffé par la grave excellence
Du haut regent, derechef tout defpit,
D'un tel propos le filence rompit.
  Les peines ha (ne vous chaille) fouffertes :
Mais quoy qu'il ayt receu telles deffertes,
Si vous diray-je en refolution,
Quel eft le crime, & la punition.
  De ce dur temps l'infamie à merveilles
Venoit fouvent jufques à nos oreilles :
Lequel rapport defirant eftre faux,
Subit defcens des Cieux luifans & hauts,
Et circuy le terreftre dommaine,
Eftant vray Dieu deffous figure humaine.
  Fort long feroit vous dire (ô Dieux fublimes)
Combien par tout il fut trouvé de crimes :
Car l'infamie, & le bruit plein d'opprobre
Bien moindre fut que la verité propre.

De Menalus traverſay les paſſages,
Craints pour les trous des grans beſtes ſauvages,
Et les hauts Pins du froid mont Lyceus,
Et Cyllené. Quand cela paſſé eus,
Du Roy d'Arcade es lieux me viens renger,
Et en ſa Court dangereuſe à loger.
Entre tout droit, au poinct que la ſerée
Tire la nuict d'un peu de jour parée.
Par ſignes lors monſtray que j'eſtois Dieu
Venu en Terre : & le Peuple du lieu
A m'adorer ja commence, & m'invoque :
Mais Lycaon (d'entrée) raille & moque
Leurs doux priers, en diſant : Par un grief
Et cler peril, j'eſprouveray de brief,
Si mortel eſt ce Dieu cy qu'on redoute,
Et n'en fera la verité en doute.
Puis quand ſerois la nuict en peſant ſomme,
A me tuer s'appreſte ce faux homme,
De mort ſubite : icelle experience
De verité luy plaiſt (d'impatience).
Et non content eſt de ſi grieve coulpe :
Mais d'un poingnard la gorge il ouvre & coupe
A un qui là fut en hoſtage mis,
De par les gens de Moloſſe tranſmis :
Et l'une part des membres de ce corps
Va faire cuyre ainſi à demy morts
En eau bouillant, rendant l'autre partie
Sus ardant feu, de gros charbons roſtie :
Leſquelz ſur table enſemble met & poſe :
Dont par grand feu, qui vengea telle choſe,
Sur le Seigneur tombay la maculée
Orde maiſon digne d'eſtre bruſlée.
Adonc s'enfuit troublé de peur terrible :

Et auſſi toſt qu'il ſentit l'air paiſible
Des champs & bois, de hurler luy fut force :
Car pour neant à parler il s'efforce,
Son muſeau prend la fureur du premier,
Et du deſir de meurdres coutumier
Sur les Aigneaux or' en uſe & jouït,
Et de voir ſang encores s'eſiouït,
Ses veſtements poil de beſte devindrent,
Et ſes deux bras façon de cuiſſes prindrent :
Il fut faict Loup, & la marque conforme [1]
Retient encor de ſa premiere forme :
Tel poil vieillard, & tell' frayeur de vis
Encores ha : ſemblables yeux touts vifs
Ardent en luy. Brief, tell' figure porte
De cruauté, comme en premiere ſorte.
  Or eſt tombé un manoir en ruine[2],
Mais un manoir tout ſeul n'ha eſté digne
D'eſtre pery : par tout où paroiſt terre
Regne Erinnys, aymant peché & guerre :
Et ſi diriez que tous ilz ont juré
De maintenir vice deſmeſuré.
Tous donques ſoient par peine meritée
Punis acoup : C'eſt ſentence arreſtée.
  Alors de bouche aucuns des Dieux approuvent
L'arreſt donné par Juppiter : & mouvent
Plus ſon courroux. Les autres rien ne dirent,
Mais (ſans parler) par ſigne y conſentirent.
Ce neantmoins du genre humain la perte
A tous enſemble eſt douleur treſaperte :
Et demander vont à Juppiter, quelle

1. Lycaon transformé en Loup.
2. Deluge.

Forme adviendra fur la terre, apres qu'elle
Sera privée ainſi d'hommes mortelz :
Qui portera l'Encens fur les Autelz :
Et ſi la Terre aux beſtes veult bailler,
Pour la deſtruire & du tout deſpouiller.
Alors defend Juppiter, & commande
A un chacun qui tell' choſe demande,
De n'avoir peur, disant qu'à ce beſoing,
De toute choſe il ha la cure & ſoing :
Et leur promet lignée non ſemblable
Au premier peuple, en naiſſance admirable.
Soudain devoit pour mettre humains en poudre,
Par toute terre eſpandre ardante foudre :
Mais il craingnit que du Ciel la facture,
Par tant de feux, ne conceuſt d'aventure
Quelque grand flamme : & que ſoudainement
Bruſlé ne fuſt tout le haut Firmament.
Puis luy ſouvint qu'il eſt predeſtiné,
Qu'advenir doibt un temps determiné,
Que Mer, que Terre, & la maiſon priſée
Du Ciel luiſant, ardra toute embraſée :
Et qu'on doibt voir le treſgrand Edifice
Du Monde rond, en labeur & ſupplice.
Lors on cacha les Dards de feu chargez,
Des propres mains des Cyclopes forgez :
Et d'une peine au feu toute contraire
Luy plaiſt uſer : car ſous eaux veult deffaire
Le mortel genre : & ſur les Terres toutes,
De tout le Ciel jetter pluyes & goutes.
Incontinent aux cavernes d'Eole
Encloſt le vent Aquilon qui toſt vole :
Semblablement en ſes foſſes eſtuye
Tous vents chaſſans la Nuë apportant pluye :

Et feulement mit Notus hors d'icelles.
Lors Notus vole avec fes moites aifles :
Son vis terrible eft couvert cefte fois
D'obfcurité : noire comme la poix :
Par force d'eau fa barbe poife toute :
De fes cheveux tous chenus eau degoute,
Deffus fon front moiteurs coulent & filent :
Son fein par tout, & fes plumes diftillent.
  Puis quand il eut çà & là nuës maintes
Pendans en l'air dedans fa main eftraintes,
Gros bruit fe fait : efclers en terre abondent,
Et du haut Ciel pluyes efpeffes fondent[1].
  Iris auffi, de Juno meffagere,
Veftant couleurs de façon eftrangere,
Tire & conçoit grandes eaux & menuës,
En apportant nourriffement aux nuës :
Dont renverfez font les Bledz à outrance,
Morts font & vains les vœux, & l'efperance
Des Laboureurs : & fut perdu adonc
Tout le labeur de l'An qui eft fi long
  Encor pour vray lire ouverte & patente
De Juppiter, ne fut affez contente
Des grandes eaux, que de fon ciel jetta :
Mais Neptunus fon frere s'apprefta,
De promptement à fon ayde envoyer
Grand renfort d'eaux, pour le Monde noyer.
Et à l'inftant tous fes fleuves il mande :
Lefquelz entrez dedans la maifon grande
De leur Seigneur, en brief dire leur vient.
  Pour le prefent ufer ne vous convient
De long propos : vos forces defcouvrez,

1. Deluge.

Ainſi le faut & vos Maiſons couvrez :
Puis en oſtant vos obſtacles & bondes
Lachez la bride à vos eaux furibondes.
  Ce Commandé, s'en revont à grans courſes :
Tous les ruiſſeaux l'entrée de leurs ſourſes
Lachent à plein, & d'un cours effrené
Tout à l'entour des grans Mers ont tourné.
  Neptune adonc de ſon ſceptre maſſif,
Frappa la terre, & du coup exceſſif
Elle trembla : ſi que du mouvement
Elle feit voye aux eaux apertement.
Si vont courant tous fleuves eſpandus
Parmy les champs ouverts & eſtendus,
En raviſſant avec les fruits les arbres,
Beſtes, humains, maiſons, palais de marbres :
Sans eſpargner Temples paints & dorez
Ne leurs grans Dieux ſacrez & adorez.
  Et s'ainſi eſt qu'aucun logis debout
Soit demouré en reſiſtant du tout
A ſi grand mal, toutesfois l'eau plus haute
Cœuvre le feſt, & par deſſus luy ſaute.
Que diray plus ? grandes tours ſubmergées
Cachées ſont ſous les eaux deſgorgées :
Et n'y avoit tant ſoit peu d'apparence,
Qu'entre la Mer, & Terre euſt difference :
Tout eſtoit Mer : en la Mer, qui tout bagne,
N'ha aucun borts. L'un pour ſe ſauver gaigne
Quelque haut mont. L'autre tout deſtourbé
Se ſied dedans un Navire courbé :
Et droit au lieu il tire l'aviron,
Ou labouroit n'ha gueres eviron.
  L'un ſur les bledz conduit Nefs & Bateaux,
Ou ſur le haut des villes & chateaux,

Qui sont noyez : l'autre sur les grans Ormes
Prend à la main poissons de maintes formes,
L'ancre de Mer se fiche, au pré tout vert :
Fortune ainsi l'ha voulu, & souffert.
  Bateaux courbez couvrent les beaux vignobles
Gisans sous l'Eau, & plusieurs terres nobles :
Et au lieu propre, ou Chevres, & Moutons
Broutoient n'ha gueres herbes, fleurs, & boutons,
Là maintenant Baleines monstrueuses
Posent leurs corps. Les Nymphes vertueuses
Regnans en Mer, & belles Nereïdes
S'estonnent fort de voir sous eaux liquides
Forests, maisons, villages, & citez.
Par les Dauphins les bois sont habitez,
Et en courant parmy les hauts rameaux
Heurtent maint tronc agité des grans eaux.
  Entre Brebis nagent Loups ravissans :
La Mer soustient les roux Lyons puissans :
Tigres legers porte l'eau ondoyante :
De rien ne sert la force foudroyante
Au dur Sanglier : ne les jambes agiles,
Au Cerf ravy par les ondes mobiles.
  Et quand l'oiseau vagant ha bien cherché
Terres, ou arbre, ou puisse estre branché,
A la fin tombe en la Mer amassée,
Tant ha du vol chascune aisle lassée.
  Ja de la Mer la fureur à grans brasses
Avoit couvert & mottes, & terraces :
Vagues aussi, qui de nouveau flottoient,
Les hauts sommets des montagnes battoient,
Brief, la pluspart gist engloutie & morte'
Dedans la Mer. Ceux que la Mer n'emporte,
Le long jeusner de tell' façon les mine,

Qu'à la parfin tombent morts de famine.
  Or feparez font les champs trefantiques
Aoniens d'avecques les Attiques
De par Phocis Terre grace, j'entens,
Quand Terre eftoit : mais en iceluy temps
Le plus grand part n'eftoit que Mer comblée
Et un grand champ d'eau fubit affemblée.
  En ce Païs Parnafus le haut mont
Tendant au Ciel, fe dreffe contre mont
A double crouppe : & les nuës furpaffe
De fa hauteur. Sur cefte haute place,
Pource que Mer couvroit le demourant,
Deucalion aborda tout courant
En une Nef, qui grande n'eftoit mie,
Avec Pyrrha fa compagne & amie.
Les Dieux du mont, & Nymphes Corycides
Là adoroient, prians à leurs fubfides
Themis, difant les chofes avenir,
Qui lors fouloit des oracles tenir
Le temple faint : onques ne fut vivant
Meilleur que luy, ne de plus enfuivant
Vraye equité, & n'eut onc au monde ame
Plus honorant les Dieux qu'icelle dame.
  Quand Juppiter veit par l'eau continuë
Que Terre eftoit un eftang devenuë,
Et ne refter de tant de miliers d'hommes
Maintenant qu'un fur la terre où nous fommes,
Et ne refter de tant de femmes qu'une :
Voyant auffi, que fans malice aucune
Tous deux eftoient : & tous deux amateurs
De fon faint nom, & vrays adorateurs :
Cela voyant, les nuës qui tant pleurent,
Rompt, & fepare. Et quand les pluyes furent

Par Aquilon chaſſées en maints lieux,
Aux Cieux la Terre, à la Terre les Cieux
Il va monſtrer : auſſi l'ire & tempeſte
De la marine illec plus ne s'arreſte.
  Puis Neptunus, ſur la Mer preſidant,
En mettant jus ſon grand Sceptre & Trident,
Les Eaux appaiſe, & huche, ſans chommer,
Le vert Triton, flottant deſſus la Mer,
Le dos couvert de pourpre faict expres
Sans artifice : & luy commande apres
Souffler dedans la reſonnant' buccine :
Et r'appeller, apres avoir fait ſigne,
Fleuves & Flots. Lors Triton prend & charge
Sa trompe creuſe entortillée en large,
Et qui du bas vers le haut croiſt ainſi,
Qu'un tourbillon : laquelle trompe auſſi
Apres qu'elle ha prins Air tout au milieu
De la grand Mer, chacun rivage & lieu
Giſant ſous l'un & ſous l'autre Soleil
Elle remplit de ſon bruit non pareil :
Laquelle auſſi (quand elle fut joingnante
Contre la bouche à Triton, degoutante
Pour la moiteur de ſa barbe chargée,
Et qu'en ſoufflant la retraite enchargée
Elle eut ſonné) par tout fut entenduë,
Des eaux de terre, & de mer eſtenduë.
Tant que les eaux qui l'ouïrent corner,
Contraingnit lors toutes s'en retourner.
  Desja la Mer prend borts & rives neuves :
Chacun canal ſe remplit de ſes fleuves
Fleuves on voit baiſſer & departir,
Et hors de l'eau les montagnes ſortir :
Terre s'eſleve, & les Cieux, qui paroiſſent,

Croiſſent ainſi comme les eaux deſcroiſſent.
Long jours apres, Bois & Foreſts mouillées,
Manifeſtoient leurs teſtes deſpouillées
De fueille & fruict : au lieu de quoy retindrent
Les gras limons, qui aux branches ſe prindrent
Reſtably ſut tout païs deſpourveu,
Lequel eſtant par Deucalion veu
Large & ouvert, & que terreſtre voye
Miſe en deſert faiſoit ſilence quoye,
La larme à l'œil adonc il ſouſpira,
Parlant ainſi à ſa femme Pyrrha [1] :
O chere eſpouſe, ô ma ſœur honorée,
O femme ſeule au monde demourée,
Que commun ſang, puis parenté germaine,
Puis mariage ont jointe à moy prochaine,
Et à preſent jointe à moy derechef!
Par ce peril & dangereux meſchef
De toute Terre, & païs evident
De l'Orient, & de tout l'Occident :
Nous deux ſeulets ſommes tourbe du monde :
Le reſidu poſſede Mer profonde :
Et n'eſt encor la fiance, & durée
De noſtre vie aſſez bien aſſeurée :
Et d'autre part les Nuës qu'icy hantent,
Noſtre penſée aſprement eſpouventent.
Si par fortune eſchappée ſans moy
Fuſſes des eaux, quel courage or' en toy
Fuſt demouré? O chetive & dolente,
Comme euſſes tu tell' crainte violente
Seule ſouffert? qui te fuſt conſoleur,
Pour ſupporter maintenant ta douleur?

1. Deucalion à Pyrrha.

Certes, croy moy, ſi l'eau t'avoit ravie
Je te ſuivrois, & l'eau auroit ma vie.
Que pleuſt aux Dieux, qu'un ſi grand povoir j'euſſe
Que par les arts de mon pere je peuſſe
Renouveller toute gent conſommée,
Et mettre eſprit dedans Terre fermée.
Le genre humain reſte en nous deux : & pource
Doibt en nous deux prendre fin, ou reſource :
Et des Humains demourons la ſemblance :
Telle ha eſté des hauts Dieux l'ordonnance.
Apres ces mots, apres pleur & crier,
Bon leur ſembla devotement prier
Themis celeſte, & ſous divins miracles
Chercher ſecours en ſes ſacrez oracles.
Lors n'ont tardé : tous deux s'en vont aux ondes
De Cephiſus, non bien cleres & mondes
Encor du tout : mais bien ja retirées
Au droit vaiſſeau, duquel s'eſtoient tirées.
Et quand jetté eurent de l'eau benie
Sur leurs habits en grand cerimonie,
Et ſur leurs chefs, ilz prindrent leur adreſſe
Droit vers le Temple à la ſacre Déeſſe,
Dont les ſommets, & voultes ſe gaſtoient
De laide mouſſe : & les autelz eſtoient
Sans ſacrifice : & les Lampes eſteintes.
Puis quand du Temple ont les marches atteintes
Un chacun d'eux s'incline contre Terre,
Et tout craintif baiſe la froide Pierre,
Diſant ainſi : Si en triſtes ſaiſons
Les Dieux vaincus par juſtes oraiſons
Sont amollis : & ſi courroux & ire
Flechit en eux, helas, vueilles nous dire,
Dame Themis, par quel art, ou ſavoir

Reparable eſt la perte que peux voir
De noſtre genre : & aux choſes noyées
Tes aydes ſoient par douceur ottroyées.
Adonc s'eſmeut ce divin ſimulacre,
Et leur reſpond : Partez du Temple ſacre,
Couvrez vos Chefs en devotions ſaintes,
Et desliez vos Robes qui ſont ceintes,
Apres jettez ſouvent par ſus le dos
De voſtre Antique & grand Mere les os.
Lors esbahis demeurent longuement :
Et puis Pyrrha parlant premierement
Rompt la ſilence, & d'obeïr refuſe
Aux mots & dits dont celle Déeſſe uſe :
En la priant (avec craintive face)
Devotement, qu'en ce pardon luy face :
Et d'offenſer craint de ſa Mere l'Ame,
Jettant ſes os, & de luy faire blaſme.
Tandis entre eux revolvent & remirent
Les mots obſcurs de l'Oracle, qu'oyrent
Sous couverture ambigue donné,
Deucalion (comme moins eſtonné)
R'aſſeure apres, & doucement conſole
La femme ſimple, avec telle parolle :
Croy moy, Pyrrha, que les dieux pour nous veillent :
Ilz ſont tous bons, & jamais ne conſeillent
Rien de mauvais & ſi trop fort je n'erre,
Noſtre grand'mere antique c'eſt la Terre.
Ses oſſemens (ſelon le mien recors)
Les Pierres ſont, qu'elle ha dedans ſon corps :
Et commandé nous eſt de les lancer
Derriere nous. Combien qu'en bon penſer
Pyrrha fuſt meuë à cauſe de l'augure,
Que ſon mary bien expoſe & figure :

Ce nonobſtant ſon eſpoir eſt douteux,
Et moult encor ſe deſſient tous deux
De ceſt Oracle. En apres vont diſant :
Mais que nuira l'eſpreuve ce faiſant?
Sur ce s'en vont du Temple ou s'humilient,
Couvrent leurs Chefs & leurs Robbes deſlient,
Et derriere eux (à toutes adventures)
Comme on leur dit, jettent les Pierres dures [1].
  Les Pierres lors vindrent à delaiſſer
Leur dureté, & rudeſſe abaiſſer,
A s'amollir, & en amoliſſant :
Figure humaine en elles fut yſſant :
Mais qui croira que ce ſoit verité,
Si pour teſmoing n'en eſt l'antiquité?
  Bien toſt apres que croiſſance leur vint
Et que nature en icelle devint
Plus douce & tendre, aucune forme d'homme
On y peut voir, non pas entiere, comme
Celle de nous, mais ainſi qu'esbauchée
D'un marbre dur, non aſſez bien touchée,
Et reſſembloit du tout à ces images,
Mal rabotez, & rudes en ouvrages.
  Ce neantmoins des Pierres la Partie
Qui fut terreuſe, ou molle, ou amoitie
D'aucun humeur, elle fut transformée
En chair & ſang d'homme ou femme formée.
Ce qui eſt dur & point ne flechiſſoit,
En oſſement tout ſe convertiſſoit :
Ce qui eſtoit veine de Pierre à l'heure,
Fut veine d'homme, & ſous ſon nom demeure.
Si qu'en brief temps les Pierres amaſſées,

1. Pierres converties en hommes & femmes.

Qui par les mains de l'homme ſont lancées,
Des hommes ont (par le pouvoir des Dieux)
Prins la figure en corps, en face, & yeux :
Auſſi du ject de la femme egarée
La femme fut refaite & reparée.
Et de là vient, que ſommes (comme appert)
Un genre dur, aux gros labeurs expert :
Et bien donnons entiere congnoiſſance,
D'où nous ſortons & de quelle naiſſance.
  Quand l'humeur vieille alors des eaux laiſſée[1],
Fut par l'ardeur du cler Soleil preſſée
D'eſchauffoiſon, & que paluds & fanges
Furent enflez ſous ces chaleurs eſtranges,
Terre engendra tous autres animaux
De ſon vueil propre, en formes inegaux.
Pareillement les ſemences des choſes
Concevans fruict, nourries & encloſes
En Terre graſſe à produire propice,
Comme au gyron de leur mere & nourrice,
Vindrent à croiſtre, & demourance y tindrent
Si longuement, qu'aucune forme prindrent.
  Qu'il ſoit ainſi, quand l'eau du Nil qui court
Par ſept tuyaux, a delaiſſé tout court
Les Champs moüillez & chacun ſien Ruiſſeau
Rendu dedans ſon antique vaiſſeau :
Apres auſſi que le Lymon tout frais
Eſt eſchauffé du Soleil & ſes rais,
Les Païſans pluſieurs animaux trouvent,
Faits & crées de motes où ſe couvent :
Et en peult on en elles voir aſſez,
Qui ſeulement ne ſont que commencez

1. La terre transformée en diverses figures d'Animaux.

Pour le brief temps de leur tout nouveau naiſtre.
Semblablement d'autres y voit on eſtre
Tous imparfaits, qui à demy ſont nez,
D'Eſpaules, Teſte, ou Jambes, trançonnez,
Et du corps meſme imparfaict, l'une part
Bien ſouvent vit : l'autre eſt Terre ſans art.
  Certes apres qu'humeur de froid eſpriſe,
Et chaleur aſpre ont attrempance priſe,
Produiſans ſont, & conçoivent & portent,
Et de ces deux toutes les choſes ſortent.
  Et quoy que feu à l'eau contraire ſoit,
Humide chaud toutes choſes conçoit :
Et parainſi concorde diſcordante
A geniture eſt apte & concordante.
  Donques apres que la Terre moüillée,
Et du nouveau Deluge fort ſoüillée,
Vint à ſentir dé rechef le grand chaud
De l'Air prochain & du Soleil treshaut :
Elle meit hors cent mille eſpeces ſiennes :
Et d'une part les formes anciennes
Reſtitua, jadis mortes des eaux .
Et l'autre part feit Monſtres tous nouveaux.
  O grand Python monſtre horrible & infect [1],
Terre voudroit (certes) ne t'avoir fait,
Mais toutesfois elle (dont ſe repent)
T'engendra lors : ô incongneu Serpent
Au peuple neuf! auſſi crainte donnois
Tant large lieu de Montagne tenois.
  Or Apollo tenant pour faire alarmes
L'arc & la Fleche, & qui de telles armes
Par cy devant n'uſoit jamais que contre

1. La mort du Serpent Python, dont vindrent les jeux nommez les Pythes.

Chevres fuyans ou Dains : à ſa rencontre,
Ce gros Serpent rua mort eſtendu,
Par coups noircis de venin eſpandu,
Sous tant de traits tirez à tell' ſecouſſe,
Que toute vuide en fut quaſi ſa trouſſe.
Et puis afin que vieil temps advenir,
Ne ſceuſt du fait la memoire tenir,
Il eſtablit ſacrez jeux & esbas
Solenniſez par triomphans combats
Pythies dits, du nom du grand Python
Serpent vaincu : pour cela les feit on.
En celuy pris quiconques jeune Enfant
A luicte, à courſe, ou au char triomphant
Eſtoit vainqueur, par honneur ſingulier
Prenoit Chappeau de Fueilles de Meſlier,
Car le Laurier encores ne regnoit :
Et en ce Temps Phebus environnoit
Sa blonde Teſte à long poil bien ſeante
De chacun Arbre, & Fueille verdoyante.
L'Amour premiere au cueur de Phebus née
Ce fut Daphné, Fille au Fleuve Penée :
Laquelle Amour d'aucun cas d'adventure
Ne luy ſurvint, mais de l'ire & pointure
De Cupido. Phebus tout glorieux
D'avoir vaincu le Serpent furieux,
Veit Cupido qui de Corde nerveuſe
Bendoit ſon Arc de Corne ſomptueuſe [1] :
Si luy ha dit, Dy moy, pourquoy tu portes,
Enfant laſcif, ces riches armes fortes?
Ce noble port qui ſur ton col s'aſſiet,
Mieux en eſcharpe à mes eſpaules ſiet,

1. Sagettes de Cupido.

Qui bien en ſay donner playes certaines
Aux ennemis, aux Beſtes inhumaines :
Qui puis un peu par ſagettes ſans nombre
Ay rué jus le Serpent plein d'encombre
Python l'enflé, dont la mortelle pance
Fouloit de Terre incredible diſtance.
  Tien toy content d'eſmouvoir en clamours
Par ton brandon, ne ſay quelles Amours :
Et deſormais n'approprie à toy meſmes
Ainſi à tort, nos louanges ſupremes.
  Lors luy reſpond de Venus le Fils cher,
Fiche ton Arc ce qu'il pourra ficher,
O Dieu Phebus, le mien te fichera :
Ainſi ton bruit du mien eſt & ſera
Moindre d'autant que Beſtes en tout lieu
Plus foibles ſont, & plus baſſes qu'un Dieu.
  Ainſi diſoit : & quand en ſes volées
Eut trenché l'Air, des aiſles esbranlées,
Il ſe planta prompt & leger, deſſus
L'obſcur ſommet du haut mont Parnaſſus.
Et de ſa trouſſe, ou met ſes dards pervers,
Tira deux Traits d'ouvrages tous divers :
L'un chaſſe Amour, & l'autre l'Amour crée :
Tout doré eſt celuy qui la procrée,
Et ha ferrure ague, claire, & cointe :
Cil qui la chaſſe eſt rebouché de pointe,
Et ha du plomb tout confict en amer
Sous l'empennon. Cupido Dieu d'aymer
Ficha ce Trait, qui eſt de mercy vuide,
Contre Daphné, la Nymphe Peneïde :
Et du doré les os il traverſa
Du blond Phebus, & au cueur le bleſſa.
  Subitement l'un ayme, & l'autre non,

Ains va fuyant d'Amoureufe le nom,
Et jufqu'aux trous des bois chasser venoit :
Brief, la defpouille aux beftes que prenoit,
C'eftoit fa grand' joye quotidiane,
En imitant la pucelle Diane,
Et d'un bandeau fes cheveux mal en ordre
Serroit au chef, fans les lier ne tordre.
 Plufieurs l'ont quife, à l'efpoufer tendans :
Mais tousjours feit refus aux demandans,
Sans vouloir homme : & du plaifir exempte
Va par les bois, qui n'ont chemin ne fente :
Et ne luy chaut favoir que c'eft de nopces,
N'auffi d'un tas d'amoureufes negoces.
 Son pere auffi luy ha dit maintes fois,
Ma chere fille un gendre tu me doibs,
Et luy ha dit cent fois, blafmant fes veux,
Tu me doibs, fille, enfans & beaux neveux.
 Elle abhorrant mariage auffi fort
Que fi ce fuft un crime vil & ord,
Entremefloit parmy fa face blonde
Une rougeur honteufe & vereconde :
Puis en flatant fon pere defolé,
Et le tenant doucement accolé :
Mon trefcher Pere, helas (ce difoit-elle)
Fay moy ce bien, que j'ufe d'eternelle
Virginité : Juppiter immortel
Feit bien jadis à Diane un don tel.
 Lors (ô Daphné) vray eft qu'à ta demande
Ton Pere entend, mais cefte beauté grande,
A ton vouloir ne donne aucun adveu,
Et ta forme eft repugnante à ton vœu.
 Phebus qui tant la veit bien compofée,
L'ayme tousjours, la fouhaitte efpoufée :

Ce qu'il fouhaitte efpere, quoy que foit :
Mais fon oracle à la fin le deçoit.
Et tout ainfi que le Chaume fec ard,
Quand on ha mis les efpics à l'efcart,
Comme Buiffons ardent par nuict obfcure
D'aucuns brandons, qu'un paffant d'adventure
En s'efclerant ha approchez trop pres
D'iceux Buiffons, ou les y laiffe apres,
Qu'il voit le jour : ainfi Phebus en flamme
S'en va reduit, & d'Amour qui l'enflamme,
Par tout fon cueur fe brufle & fe deftruit,
Et en efpoir nourrift Amour fans fruict.
Au long du Col de Daphné voit pendus
Ses blonds Cheveux, meflez & efpandus.
O Dieux, dit-il, fi peignée elle eftoit,
Que pourroit ce eftre? En apres s'arreftoit
A contempler fes eftincellans yeux,
Qui reffembloient deux Eftoilles des Cieux.
Sa Bouche voit petite par compas,
Dont le feul voir ne le fatisfait pas :
Prife fes Mains auffi blanches que Lys :
Prife fes Doigts : prife fes Bras polys :
Semblablement fes Efpaules charnues
Plus qu'à demy defcouvertes & nues.
S'il y ha rien caché deffous l'habit,
Meilleur le penfe : elle court plus fubit,
Que Vent leger, & ne prend pied la belle
Aux dits de cil qui en ce poinct l'appelle.
Je te pry, Nymphe, arrefte un peu tes pas[1],
Comme ennemy apres toy ne cours pas :
Nymphe demeure, ainfi la Brebiette

1. Phebus à Daphne.

S'enfuit du Loup, & la Biche foiblette
Du fort Lyon : ainſi les Colombelles
Vont fuyant l'Aigle avec fremiſſans aiſles :
Ainſi chacun de ſes hayneux prend fuite,
Mais vray Amour eſt cauſe de ma ſuite.
O que je crains que tombes, & qu'Eſpines
Poingnent tes Piedz & tes Jambes, non dignes
D'avoir bleſſure! ô pour moy grand malheur,
Si j'eſtois cauſe en rien de ta douleur !
Là où tu vas, ſont lieux facheux, & beſtes :
Je te ſupply (non pas que tu t'arreſtes
Du tout ſur pied) mais cours plus lentement :
Je te ſuyvray auſſi plus doucement.
Enquiers, au moins, à qui tu plais Amie :
D'une Montagne habitant ne ſuis mie,
Ne Paſtoureau : point ne garde & fay paiſtre
Troupeaux icy, comme un vilain champeſtre.
Tu ne ſçais point, ſotte, tu ne ſçais point,
Qui eſt celuy que tu fuis en ce poinct :
Pource me fuis. La puiſſante iſle Clare,
Delphe, Tenede, & auſſi de Patare
Le grand Palais me ſert & obtempere :
Juppiter eſt mon geniteur & pere :
Tout ce qui eſt, ſera, & ha eſté,
Aux hommes eſt par moy manifeſté.
Par moy encor maint beau Vers Poëtique
Accorde au ſon des cordes de Muſique,
Et ma Sagette eſt pour vray bien certaine :
Mais une autre eſt trop plus ſeure & ſoudaine.
Laquelle ha fait playe en mon triſte cueur,
Dont n'avoit onc Amour eſté vainqueur.
Medecine eſt de mon invention,
Et ſi ſuis dict par toute nation

Dieu de fecours : & la grande puiſſance
Des herbes, eſt ſous mon obeïſſance.
O moy chetif, ô moy trop miſerable,
De ce qu'Amour n'eſt pas herbes curable,
Et que les arts qui un chacun conſervent,
A leur Seigneur ne proufitent, ne ſervent !
Alors Daphné craintive ſe retire
Loing de Phebus, qui vouloit encor dire
Maints autres mots, & laiſſa ſur ces faits
Aveques luy ſes propos imparfaits,
Lors en fuyant, moult gente ſe monſtroit :
Le vent par coups ſes membres deſcouvroit,
Et volletter faiſoit ſes veſtemens,
Qui reſiſtoient contre les ſoufflemens :
Puis l'Air ſubtil repoulſoit en arriere
Ses beaux cheveux eſpandus par derriere :
Dont ſa fuite ha ſa beauté augmentée.
Mais le Dieu plein de jeuneſſe tentée,
Plus endurer ne peult à ce beſoing,
Perdre & jetter ſon beau parler au loing :
Ains comme Amour l'admoneſte & pourſuit,
D'un pas leger les traces d'elle ſuit.
Et tout ainſi que le Levrier agile,
Quand il ha veu le Lievre moins habile
En un champ vague, & qu'au pied l'un conclud
Gaigner ſa proye, & l'autre ſon ſalut,
Le chien leger de pres le ſemble joindre :
Et penſe bien ja le tenir & poindre :
Puis de ſes dents (ouvrant ſa gueule gloutte)
Raſe ſes pieds : lors le Lievre eſt en doubte
S'il eſt point prins : ceſte morſure eſchappe,
Et de la dent, qui coup ſur coup le happe,
Il ſe deſmelle, & fuit tout eſtonné.

Ainſi eſt il de Phebus & Daphné,
Eſpoir le rend fort leger à la ſuite,
Crainte la rend fort legere à la fuite :
Mais le ſuivant, qui des aiſles d'Amours
Eſt ſoulagé, va de plus ſoudain cours,
Sans point donner de repos ne d'arreſt
A la fuyante : & ſi prochain il eſt
De ſes talons, que ja de ſon alaine
Ses beaux cheveux tous eſpars il alaine.
Quand de Daphné la force fut eſteinte,
Paſle devint : lors vaincue & atteinte
Par le travail d'une ſi longue courſe,
Va regarder de Peneus la ſource,
Diſant : Mon pere, ayde à mon cueur tant las,
Si puiſſance eſt en vos fleuves & lacs.
Puis dit : O terre, or me perds & efface
En tranſmuant ma figure & ma face,
Par qui trop plais : ou la tranſgloutis vive,
Elle, qui eſt de mon ennuy motive.
Ceſte priere ainſi finie à peine,
Grand' paſmoiſon luy ſurprend membre & veine [1].
De ſon cueur fut la ſubtile toilette
Tournée en tendre eſcorce verdelette :
En fueilles lors croiſſent ſes cheveux beaux :
Et ſes deux bras en branches & rameaux.
Le pied qui fut tant prompt avec la plante,
En tige morne & racine ſe plante.
D'un arbre entier ſon chef la hauteur ha,
Et ſa verdeur (ſans plus) luy demoura :
Parquoy Phebus l'arbre ayma deſadonc.
Et quand eut mis ſa dextre ſur le tronc,

1. Daphné transformée en Laurier.

Encor ſentoit le cueur de la pucelle
Se demener ſous l'eſcorce nouvelle.
En embraſſant auſſi ſes rameaux verts,
Comme euſt bien fait ſes membres deſcouverts,
Il baiſe l'arbre, & tout ce nonobſtant,
A ſes baiſers l'arbre va reſiſtant.
Auquel Phebus ha dit : Puis qu'impoſſible
Eſt, que tu ſois mon eſpouſe ſenſible,
Certainement mon arbre approprié
Seras du tout, & à moy dedié :
O vert Laurier, tousjours t'aura ma harpe,
Ma clere teſte, & ma trouſſe en eſcharpe :
Et ſi feras des capitaines gloire
Tous resjoüis, quand triomphe & victoire
Chanteront haut les cleres voix & trompes,
Et qu'on verra les grans & longues pompes :
Au Capitole, aux conſacrez poſteaux,
Seras de bout devant les grans portaux
Feale garde, & au los de ton regne
Entrelaſſé feras autour du Cheſne :
Et tout ainſi que mon beau chef doré
Eſt tousjours jeune, & de poil decoré,
Vueilles auſſi porter en chacun aage
Perpetuel honneur de vert fueillage.
Ces mots finis, le Laurier s'y conſent
En ſes rameaux qui ſont faits de recent :
Et ſi ſembloit branſler en ſorte honneſte
Sa ſommité, comme on branſle la teſte.
En Theſſalie une haute Foreſt
Par tout encloſt un val, qui encor eſt [1]
Nommé Tempé, temperé, fleuriſſant :

1. Tempé.

Parmy lequel Pĕneus fleuve yffant,
Du fons du pied de Pindus, grand' Montagne,
D'eaux efcumans le païs tourne & bagne :
D'un roide cours les nuës embrumées
Va conduifant, qui petites fumées
Semblent jetter : & va fi roidement
Contre les rocs, que du redondement
Les bois arroufe : & de fon bruyt, qui fonne,
Les lieux plus loing que fes voifins, eftonne.
Là, la maifon, là le fiege lon treuve,
Et lieu fecret de Peneus grand fleuve :
Là comme Roy refidant en fes terres,
En fa caverne eftant faite de pierres
Gardoit juftice aux ondes là courantes :
Pareillement aux Nymphes demourantes
En celles eaux. Premier font là venus
Tous les prochains fleuves à luy tenus,
Non bien fçachans fi chere luy feront,
Ou pour fa fille ils le confoleront
Que perdue ha. Sperche y vint à propos
Portant Peupliers, Enipe fans repos.
Le doux Amphryfe, & le vieil Apidain,
Avec Fas : d'autres fleuves foudain
Y font venus, qui de quelque cofté
Ou foient portez d'impetuofité,
En la Mer font leurs ondes retourner,
Quand laffez font de courir & tourner.
Le fleuve Inache à part foy tout faché
Seul eft abfent, & au profond caché
De fon grand creux, l'eau par larmes augmente,
Et tout chetif fa fille Yo lamente
Comme perduë : il ne fçait fi en vie
Elle eft au monde, ou aux enfers ravie.

Mais pour autant que point ne l'apperçoit
En aucun lieu, cuide qu'elle ne ſoit
En aucun lieu, & craint en ſes eſpris,
Que pirement encore luy ſoit pris.
Or quelque fois Juppiter eternel
La veit venir du fleuve paternel.
Si luy ha dit, O vierge, bien formée,
De Juppiter treſdigne d'eſtre aymée,
Et qui doibs faire un jour par grand delict
Je ne ſçay qui bienheureux en ton lict,
Ce temps pendant que le Soleil treshaut
Eſt au milieu du monde ardant & chaud,
Vien à l'ombrage en ce bois de grand' monſtre,
Ou en ceſtuy : & tous deux les luy monſtre,
Et ſi tu crains entrer ſeulette aux creuſes
Foſſes & trous de beſtes dangereuſes,
Croy qu'à ſeurté iras doreſnavant
Sous les ſecrets des Foreſts, moy devant,
Qui ſuis un Dieu, non point des moindres Dieux,
Mais qui en main le grand ſceptre des Cieux
Tien & poſſede, & qui darde & envoye
La foudre eſparſe en mainte place & voye.
Ne me fuy point : or fuyoit elle fort.
Et ja de Lerne avoit par ſon effort
Outrepaſſé les paſtis & les plains,
Et les beaux champs Lyrcées d'arbres pleins,
Quand Juppiter couvrit Terre eſtenduë
D'obſcurité parmy l'air eſpanduë :
Retint la fuite à Yo jeune d'aage,
Et par ardeur ravit ſon pucellage.
Ce temps pendant, Juno des Courts hautaines
Regarde en bas au milieu des grans plaines :
Si s'esbahit, dont les nuës ſubites

Sous le jour cler avoient aux bas limites
Fait & formé la face de la nuict :
Et bien jugea, que d'aucun fleuve induict
A grans moiteurs ne ſont faites ces nuës,
Ne de l'humeur de terre en l'air venuës.
Puis çà & là regarde d'œil marry,
Où eſtre peult Juppiter ſon mary,
Comme ſçachant les emblées ſecrettes
Du ſien eſpoux tant de fois en cachettes
D'elle ſurpris : & apres qu'apperceu
Ne l'ha au Ciel : Ou mon cueur eſt deceu
(Dit-elle alors) ou je ſuis offenſée.
Puis du haut Ciel ſoudainement baiſſée
Se plante en Terre, & commande aux nuées
Loing s'en aller d'obſcurté deſnuées.
Mais Juppiter qui bon temps ſe donnoit,
Prevoyoit bien que ſa femme venoit,
Et ja avoit d'Yo, fille d'Inache [1],
Mué la forme en une blanche Vache,
Belle de corps comme Yo fut en vis.
Adonc Juno (quoy que ce fuſt envis)
En eſtima la forme, & le poil beau,
Et ſi s'enquiert, à qui, de quel troupeau,
Et d'où elle eſt, comme non congnoiſſant
La verité. Juppiter Dieu puiſſant
Dit, en mettant, qu'elle eſt née de Terre,
A celle fin que l'on ceſſe d'enquerre
Si l'ha point faicte : & lors Juno la grande
Icelle Vache en pur don luy demande.
Que pourra-il or' faire, ou devenir?
C'eſt cruauté, ſes amours forbannir,

1. Yo muée en Vache.

Ne luy donnant, la fait ſoupeçonner :
Honte en apres l'incite à luy donner :
Puis Amour eſt à l'en divertir prompte :
Et en effect Amour euſt vaincu honte :
Mais ſi la Vache (un don qui peu montoit)
Euſt refuſée à celle qui eſtoit
Sa femme & ſœur, ſembler euſt peu adonques
Viſiblement, que Vache ne fut onques.
Quand Juno eut en don ſon ennemie,
Du premier coup elle ne laiſſa mie
Toute ſa peur, & craingnit grandement,
Que Juppiter luy prinſt furtivement,
Juſques à tant, qu'és mains d'Argus l'euſt miſe
Fils d'Ariſto, pour en garde eſtre priſe.
Or tout le chef avoit ceſtuy Argus
Environné de cent yeux bien agus,
Qui deux à deux à leur tour ſommeillans
Prenoient repos : tous les autres veillans
Gardoient Yo, & en faiſant bon guet
Demouroient tous arreſtez en aguet.
En quelque lieu où fuſt Yo la belle,
Inceſſamment regardoit devers elle.
Devant ſes yeux Yo tousjours il voit,
Quoy que ſa face ailleurs tournée avoit.
Quand le jour luit il souffre qu'elle paiſſe :
Quand le Soleil eſt ſous la Terre eſpaiſſe,
L'enferme & cloſt : & du rude cheveſtre
Lie ſon col, qui n'ha merité d'eſtre
Ainſi traité : de fueille d'arbre dure
Et d'herbe amere elle prent ſa paſture :
Puis la povrete en lieu de molle couche,
Toute la nuict deſſus la Terre couche,
N'ayant tousjours de la paille qu'à peine,

Et boit de l'eau de bourbier toute pleine.
  Quand elle aussi, qui si fort se douloit,
Devers Argus ses bras tendre vouloit
S'humiliant, las la doucette & tendre
N'ha aucuns bras, qu'à Argus puisse tendre :
Et s'efforçant lamenter de sa gorge,
Un cry de Vache & mugissant desgorge,
Tant que du son en crainte se bouta,
Et de sa voix propre s'espoventa.
Apres s'en vint aux rives de son pere
Le fleuve Inache, ou en soulas prospere
Souloit joüer souvent avec pucelles.
Et quand en l'eau veit les cornes nouvelles,
Eut grande peur, & de la crainte extreme
S'effarouchoit & se fuyoit soy-mesme.
Ignorans sont les Naïades encore,
Voire Inachus le fleuve mesme ignore
Qui elle soit : mais pour les rendre seurs,
Suyvoit son pere, & si fuyvoit ses sœurs :
Estre touchée assez elle souffroit,
Et à iceux (tous esbahis) s'offroit.
  Le bon vieillard Inachus à jonchées
Luy presenta des herbes arrachées :
Soudain ses mains elle luy vint lecher,
Baisant la paume à son pere trescher,
Et retenir onc ses larmes ne seut :
Et s'orendroit de parler la grace eust,
Elle eust requis secours & ayde aucune,
Et recité son nom & sa fortune.
  En lieu de mots, la lettre qu'imprima
Son pied en Terre, adonques exprima
Parfaitement & mit en descouvrance
Du corps mué la triste demonstrance.

O moy chetif! cria lors efperdu
Son pere Inache, & aux cornes pendu,
Auffi au col de la Vache luifante
En fon poil blanc, & en dueil gemiffante.
O moy chetif (dit-il par plufieurs fois),
N'eft-ce pas toy, ma fille, que je vois
Cherchant par tout? Or eft chofe efprouvée
Qu'en te trouvant je ne t'ay point trouvée :
Et mes douleurs plus que devant font grandes :
Las, tu te tais, & aux miennes demandes
Tu ne rends point refponfes reciproques
Tant feulement aigres foufpirs evoques
Du cueur profond : & ce que faire peux,
A mon parler mugis comme les Bœufz.
Las, je povret ignorant tout ce mal,
Te preparois cierge & lict nuptial :
D'un gendre fut l'efpoir premier de moy,
Et le fecond de voir enfans de toy.
Or d'un troupeau mary te faut avoir,
Et d'un taureau lignée concevoir :
Et n'eft poffible à moy que finir face
Tant de douleurs, par mort qui tout efface :
Ains eftre Dieu ce m'eft nuifante chofe,
Et de la mort la porte qui m'eft clofe,
Prolonge & fait le mien regret durable,
En aage & temps eterne & perdurable.
Comme Inachus difoit fon defconfort,
Argus fe leve, & en le poulfant fort,
Mene par force en pafturages maints
La pouvre fille arrachée des mains
De fon cher pere : & puis occupe & gagne
Legerement le haut d'une montagne
Affez lointaine, ou fe fied & acule,

Et là feant en toutes pars fpecule.
Lors Juppiter, Roy de tous les celeftes,
Plus endurer ne peult tant de moleftes
A celle Yo, du bon Phorone extraite.
Si appella fon filz, qu'une parfaite
Clere Pleïade eut en enfantement :
Mercure eut nom : luy feit commandement
D'occire Argus. Si ne demoura gueres
Mercure à prendre aux piedz aifles legeres,
En main puiffante auffi la verge prefte
D'endormir gens, & fon chappeau en tefte.
Tantoft apres, que celuy Dieu Mercure
Eut difpofé tout cela par grand' cure,
Du haut manoir de fon pere fauta
Jufques en Terre, ou fon chappeau ofta :
Semblablement des aifles fe defnue
Et feulement fa verge ha retenue.
D'icelle verge (en s'en allant) convoye
Brebis en troupe, à travers champs fans voye,
Comme un Pafteur chantant de chalumeaux
Faits & conftruits de pailles, ou rofeaux.
Argus Vacher de Juno, tout efpris
Du fon de l'art nouvellement appris,
Luy dit ainfi : Quiconques fois, approche :
Tu pourras bien te feoir fur cefte Roche
Aveques moy : en autre lieu du monde
L'herbe n'eft point (pour certain) plus feconde
Pour le beftail : tu vois auffi l'ombrage
Bon aux Pafteurs en ceftuy pafturage.
Mercure adonc s'affid aupres d'Argus,
Tint & paffa en propos & argus
Le jour coulant, parlant de plufieurs poincts :
Et en chantant de fes chalumeaux joincts

L'un avec l'autre, à furmonter il tache
Les yeux d'Argus, gardans Yo la Vache :
Et toutesfois Argus vaincre s'efforce
Le doux fommeil amolliffant fa force.
Voire & combien que jufques au demy
De tous fes yeux, fe trouvaft endormy,
Ce nonobftant veille de l'autre part :
S'enquiert auffi, pourquoy & par quel art
Trouvée fut la flufte dont chantoit,
Car puis un peu inventée elle eftoit.
Lors dit Mercure, aux monts gelez d'Arcade
En Nonacris fur tout' Hamadryade
Une Naïade y eut trefrenommée,
Syringue eftoit par les Nymphes nommée.
Non une fois, mais par diverfes tires
Avoit moqué grand nombre de Satyres
Qui la fuyvoient, & tous les Dieux aveques
Du bois ombreux & champ fertil d'illeques.
En venerie & virginal' nobleffe
Elle enfuyvoit Diane la Déeffe
De l'Ifle Ortyge : & accouftrée & ceinte
A la façon de cefte noble fainte
Maints euft deceu, & pour Diane auffi
Prendre on l'euft peu, ne fuft que cefte cy
Avoit un Arc de corne decoré,
Et cefte là en avoit un doré :
Encor ainfi maintes gens decevoit.
Or le Dieu Pan un jour venir la voit
Du mont Lycée, & ayant fur fa tefte
Chappeau de Pin, luy feit telle requefte :
O noble Nymphe, obtempere au plaifir
D'un Dieu qui ha grand vouloir & defir
De t'efpoufer. Brief, mainte autre adventure

Reſtoit encor à dire par Mercure,
C'eſt à ſavoir (tell' priere ennuyante
Miſe à deſpris) la Nymphe eſtre fuyante
Par bois eſpais, tant que de grand randon
Vint juſqu'au bort du ſablonneux Ladon,
Fleuve arreſté, & comment à la ſuite,
Lors que les eaux empeſcherent ſa fuite.
Ses cleres ſœurs pria illeques pres
De la muer [1] : auſſi comment apres
Que Pan cuida Syringue par luy priſe,
Au lieu du corps de la Nymphe requiſe
Tint en ſes mains des cannes & roſeaux,
Croiſſans au tour des palluds & des eaux
Comment auſſi, quand dedans anhela
Le vent eſmeu dedans ces cannes là
Y feit un ſon delicat en voix fainte,
Semblable a cil d'un cueur qui fait ſa plainte.
Et comment Pan ſurpris de ſon predit,
Et du doux art tout nouveau, luy ha dit,
Ceſluy parler & chant, en qui te deulx,
Sera commun tousjours entre nous deux :
Auſſi comment pour eternel renom,
Deſlors retint, & donna le droit nom,
De la pucelle à ſes fluſtes rurales,
Jointes de cire en grandeur inegales.
  Ainſi pour vray que Mercure devoit
Dire telz mots, les yeux d'Argus il voit
Tous ſuccomber, & ſa lumiere forte
De grand ſommeil enveloppée & morte.
  Soudain ſa voix refraingnit, & ceſſa,
Et puis d'Argus le dormir renforça,

1. Syringue en Roſeau.

Adouciſſant de la verge charmée
Les yeux foiblets de ſa teſte aſſommée.
Lors tout ſubit d'un glaive renverſé [1]
Baiſſant le chef, en dormant l'ha bleſſé
Au propre endroit auquel eſt jointe & proche
La teſte au col : puis du haut de la Roche
Le jette à val : & le mont haut & droit
Souille du ſang. Ainſi es orendroit
Giſant par terre, ô Argus, qui vivois :
Et la clarté qu'en cent yeux tu avois
Eſt or' eſtainte : & la ſeule obſcurté
De mort ſurprent cent yeux & leur clarté.
Adonc Juno prend ces yeux, & les fiche
Deſſus la plume au Paon ſon oiſeau riche [2],
Et luy remplit toute la queuë d'yeux,
Clers & luiſans comme eſtoilles des Cieux.
Soudain Juno en ire ardante bruſle,
Et du courroux le temps ne diſſimule :
Car Erinnys, la Déeſſe de rage,
Mit au devant des yeux & du courage
D'icelle Yo : & cacha l'inſenſée
Maint aiguillon ſecret en ſa penſée,
Eſpouventant par rage furibonde
La povre Yo fuyant par tout le monde.
O fleuve Nil ! en grand labeur & plaindre,
Tu luy reſtois le dernier à attaindre.
Auquel pourtant à la fin elle arrive :
Et en poſant tout au bout de la rive
Ses deux genous, ſe veautra en la place :
Et en levant ſa telle quelle face
Vers le haut Ciel : renverſant en arriere

1. Mort de Argus.
2. Les yeux d'Argus mis à la queuë du Paon.

Son col de Vache en piteuſe priere,
En larmes d'œil, & en gemiſſemens,
Et en plaintifs & gros mugiſſemens
Elle ſembloit à Juppiter crier,
Et de ſes maux fin final luy prier.
  Lors Juppiter de ſes deux bras embraſſe
Sa femme au col, la priant que de grace
Vueille d'Yo finalement finir
La grande peine. Et quant à l'advenir,
De moy, dit il, toute crainte demets :
Car ceſte cy ne te ſera jamais
Cauſe de dueil, & aux Stygieux fleuves
Commande ouir ceſtuy ferment, pour preuves.
  Quand Juno eut appaiſé ſa pointure,
Yo reprint ſa premiere ſtature [1],
Et faite fut ce que devant eſtoit :
Du corps s'enfuit, le poil qu'elle veſtoit :
Lors luy decroiſt des cornes la grandeur :
Moindre devient de ſes yeux la rondeur :
Gueule & muſeau plus petis luy deviennent ·
Eſpaules, bras & les mains luy reviennent :
L'ongle de Vache en nouveaux piedz & mains,
Fut diviſée en cinq ongles humains.
  Brief, rien n'y eut de la Vache ſur elle,
Fors ſeulement la blancheur naturelle :
Et tout debout fut la Nymphe plantée,
Du cheminer de deux piedz contentée :
N'oſant parler, que de la gorge n'yſſe
Mugiſſement, comme d'une geniſſe :
Et avec crainte eſſayoit à redire,
Ce qu'autre fois elle avoit bien ſeu dire.

1. Yo retourne en forme humaine.

Or maintenant en Déeſſe honorée
Elle eſt du peuple en Egypte adorée.
Parquoy en elle Epàphus on pourpenſe
Eſtre engendré de la noble ſemence
De Juppiter : & brief, en lieux certains
Ceſtuy Epaphe ha ſes Temples hautains
Faits à l'honneur de ſon pere & de luy.
Or en ce temps, vray eſt qu'à iceluy
Eſtoit egal, de cueur, d'aage, & puiſſance
Un qui avoit du Soleil prins naiſſance,
Dict Phaëton : qui jadis deviſant
De ſes grans faits, & honneur non faiſant
A Epaphus, en gloire ſe mettoit,
Dont le Soleil ſon propre pere eſtoit.
Ce qu'Epaphus ne peult pas bonnement
Lors endurer, & luy dit plainement [1] :
O povre ſot, tu mets foy & credit
A tout cela que ta mere te dit :
Et te tiens fier & louanges retiens
D'un pere feint, qui pour vray ne t'eſt riens.
Lors Phaëton rougit d'ouïr ce dire,
Et refraignit de vergongne ſon ire :
Puis s'encourut à Clymene, ſa mere,
Luy rapporter l'injure tant amere,
Et ſi luy dit : Chere mere, au ſurplus
Cela dequoy tu te doibs douloir plus,
C'eſt que rien n'ay repliqué ſur l'injure :
Car, quant à moy, je ſuis de ma nature
Doux & courtois : & l'autre inſupportant
Eſt outrageux : mais j'ay honte pourtant,
Dont tel opprobre on m'ha peu imputer,

1. Debat de Phaëton, & Epaphus.

Et que ſur champ ne l'ay ſeu confuter.
Donc ſi creé ſuis de ligne celeſte,
Monſtre à preſent le ſigne manifeſte
D'un genre tel, tant digne & precieux,
En maintenant que je ſuis des hauts Cieux.
Ces mots finis ſes deux bras avança,
Et de ſa mere au col les enlaſſa,
La ſuppliant par ſon chef tant chery,
Et par celuy de Merops ſon mary,
Et en l'honneur des nopces de ſes fœurs,
De luy donner ſignes certains & ſeurs
De ſon vray pere. En effet à grand peine
Sait-on lequel ha plus eſmeu Clymene,
Ou le prier par ſon fils propoſé,
Ou le deſpit du reproche impoſé.
Les bras au Ciel lors tendit & leva
Et regardant le Soleil, elle va
Dire ces mots : Par la lumiere ſainte
De luiſans raiz environnée & ceinte,
Qui nous voit bien, & qui entend nos voix,
Je jure, Fils, que ce Soleil que vois,
Et qui le monde illumine & tempere,
T'ha engendré, & que c'eſt ton vray pere.
Si menterie en mes propos je mets,
Je me conſens qu'il face que jamais
Je ne le voye, & que ceſte lumiere
Soit maintenant à mes yeux la derniere.
Or tu n'as pas grand affaire à congnoiſtre
La demourance à ton Pere, & ſon eſtre ·
Car la maiſon dont il ſe leve & part,
Eſt fort voiſine à noſtre terre & part :
Si aller là tu deſires & quiers,
Pars de ceſte heure, & à luy t'en enquiers.

Quand Phaëton de ſa mere eut ouy
Un tel propos, ſoudain fut resjouy,
Treſſaut de joye, & ſe promet ſoymeſmes
Les plus hauts dons des regions ſupremes.
Brief, ſon païs d'Ethiope il traverſe,
Et les Indois, giſans ſous la diverſe
Chaleur du Ciel : & promptement de là
En la maiſon de ſon cler Pere alla.

Fin du tranſlat du premier livre.

FIN DU TOME TROISIÈME



TABLE DES MATIÈRES

DU TOME III

EPIGRAMMES DE L'ADOLESCENCE

AUTRES EPIGRAMMES NOUVELLEMENT ADJOUSTEZ

EPIGRAMMES

A L'IMITATION DE MARTIAL

ESTRENES

EPITAPHES DE L'ADOLESCENCE

CIMETIERE DE L'ADOLESCENCE

COMPLAINTES DE L'ADOLESCENCE

TRADUCTIONS

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES



Sceaux. — Imp. Charaire et fils.

LES CHEFS-D'ŒUVRE
DE LA LITTÉRATURE
FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

MOLIÈRE (Œuvres complètes).....	8 volumes.
LA FONTAINE (Les Contes).......	2 volumes.
PRÉVOST (l'Abbé) (Manon Lescaut)...	1 volume.
MATHURIN RÉGNIER (Œuvres complètes).	1 volume.
LONGUS (Daphnis et Chloé).......	1 volume.
B. DE SAINT-PIERRE (Paul et Virginie).	1 volume.
LA FONTAINE (Les Fables).......	2 volumes.
BOILEAU (Œuvres poétiques)......	2 volumes.
STERNE (Voyage sentimental).....	1 volume.
CANDIDE, par Voltaire.........	1 volume.
RACINE (Théâtre et poésies)......	4 volumes.
RABELAIS (Œuvres complètes).....	6 volumes.
X. DE MAISTRE (Voyage autour de ma chambre)...............	1 volume.
GŒTHE (Werther)...........	1 volume.
DIDEROT (Le Neveu de Rameau)....	1 volume.
BEAUMARCHAIS (Mariage de Figaro....	1 volume.
BEAUMARCHAIS (Barbier de Séville)...	1 volume.
REGNARD (Théâtre choisi).......	2 volumes.
LA ROCHEFOUCAULD (Maximes).....	1 volume.
GRESSET (Vert-Vert. — Le Méchant)..	1 volume.
CAZOTE (Le Diable amoureux).....	1 volume.
GŒTHE (Faust)............	1 volume.
MALHERBE (Poésie)...........	1 volume.
LE MOYEN DE PARVENIR.........	3 volumes.
PENSÉES DE PASCAL..........	2 volumes.
ANDRÉ CHENIER............	1 volume.
VILLON..............	1 volume.
MAROT..............	4 volumes
RONSARD (Poésies)...........	1 volume.

Imp. . Dumoulin, rue des Grands-Augustins, 5, Paris.



Œ
UVRES

DE

AROT

Tome
III

PARIS
ELARUE
ÉDITEUR



